

RICHARD MATHESON

# MIROIR, MIROIR...

nouvelles



IMAGINE  
Flammarion

# Table des Matières

- [MIROIR, MIROIR...](#)
- [DANS LA DOULEUR](#)
- [TOUT N'EST QUE SILENCE](#)
- [LE PRISONNIER](#)
- [COUP DE FIL DE L'AUTRE COTÉ DE LA RUE](#)
- [VOYONS SI VOUS VOUS SOUVENEZ DE LUI](#)
- [RELIQUES](#)
- [TOUJOURS DEVANT TA VOIX...](#)

DU MÊME AUTEUR CHEZ FLAMMARION

*Au delà de nos rêves*, 1998

L'intégrale des nouvelles :

1. *Derrière l'écran*, 1999
2. *Intrusion*, 1999
3. *La poupée à tout faire*, 2000
4. *Le pays de l'ombre*, 2000
5. *La touche finale*, 2001

RICHARD MATHESON  
MIROIR, MIROIR...  
nouvelles traduites de l'anglais (É.-U.)  
par Pierre-Paul Durastanti

**IMAGINE**  
Flammarion

Collection « Imagine »

dirigée par Jacques Chambon

Les nouvelles inédites composant le présent ouvrage sont extraites  
du recueil *Off Beat*, Subterranean Press, 2003.

Les autres textes du recueil en question

(« La consultation de quatorze heures », « Je suis là à attendre »,

« Erreur de tir », « Ombres et silhouettes »)

sont disponibles en français dans *La touche finale*,  
cinquième volume de l'intégrale des nouvelles,

Flammarion, 2001.

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2003

ISBN : 2-08-068313-6

# MIROIR, MIROIR...

C'est une de ces histoires qui débute comme elle s'achève, à ceci près, bien sûr, qu'une même phrase peut signifier deux choses différentes selon le contexte. Cette phrase, la voici :

C'était une de ces femmes qui siègent sans répit devant leur miroir et s'adorent. Considérez ces glaces au revers enduit d'argent comme l'étang de Narcisse, et vous ne serez pas loin de la vérité. Car, pour dire le vrai, ces femmes qui passent des heures à poser n'aiment qu'elles. Elles peuvent avoir un mari, un foyer, des responsabilités, certes... mais qu'une ride apparaisse et elles oublient tout le reste dans leur agitation et leur vain désarroi. Témoignez-leur avec largesse de l'affection, de la gentillesse, de la complicité, de l'amour... mais complimentez-les sur leur apparence, et elles oublieront vos louanges plus subtiles.

Valérie Castle était de ces femmes pour lesquelles tout tourne autour de leur visage. Son statut d'épouse tenait à des considérations d'ordre matériel plus que romantique. Elle se souciait bien davantage de ses tubes et pots de maquillage que de son mari, John, un homme au physique banal, enclin à rester placide et à adorer sa femme en toutes circonstances.

Car elle avait une silhouette superbe, et John Castle se comptait avec joie parmi ceux, innombrables, qui servent de paillason à la beauté. Il n'était pas stupide pour autant : sa réussite dans la finance démontrait le contraire. Simplement, son indulgence avait atteint ce point que toute femme considère comme un point de non retour.

Voici donc les éléments : un mari qui, en bon fidèle, attisait la vanité de sa femme.

Voici donc l'histoire.

Un matin, après une nuit agitée, Valérie Castle se réveilla en frissonnant au souvenir d'un rêve. La scène s'accrochait à son esprit de ses doigts crochus : laide comme seule une femme qui redoute pour sa beauté saurait l'imaginer, il lui fallait subir l'examen d'une foule d'autres femmes dont elle devait parcourir les rangs muets — à pas lents.

Face à l'image de sa beauté souillée, elle gisait prostrée, secouée jusqu'au tréfonds de son être par la répétition nocturne de ce plus terrible des rêves. Quelle injustice dans cet étalage de visions, dans cette libération des peurs rangées au grenier de son inconscient ! Quel monstre que ce dernier, pour s'attarder sur de telles angoisses !

Valérie Castle serra les poings, des poings aussi jolis que ses doigts, et contempla, maussade, l'inhumanité de l'esprit envers lui-même. Puis ses yeux azur s'emplirent de terreur. Y avait-il une signification à ce rêve récurrent ? Voyait-elle l'avenir, sans le savoir ?

Un frisson parcourut ses membres laiteux. Absurde ! se morigéna-t-elle. Dans la forteresse assiégée de sa beauté, ses nerfs lui jouaient des tours, voilà tout. Le pianiste de concert ne craignait-il pas pour ses mains, le peintre pour ses yeux ? Une anxiété naturelle, rien de plus. La belle ne pouvait-elle pas redouter un horrible accident, de peur de devenir la bête ?

Bien sûr. La réponse s'imposait. Quelques séances chez son analyste suffiraient à diminuer la tension et à lui rendre le sommeil. Du moins était-ce l'idée générale. À voir, à voir.

Une fois le problème en bonne voie de résolution, Valérie Castle ébouriffa ses cheveux éclatants sur son oreiller et consulta son réveil.

De surprise et d'irritation, elle haussa ses sourcils retailés. Midi, et elle n'avait pas effectué un iota des préparatifs indispensables à l'après-midi de bridge autour d'un thé chez Mme Rigney. Un soupir las s'échappa de sa gorge enduite de crème de soins. Elle *devait* se coucher plus tôt, point final. Ses lèvres lubrifiées se figèrent en une moue décidée. John et leurs longues visites de

courtoisie à ses relations d'affaires, voilà ce qui lui compliquait la vie et la privait d'un sommeil réparateur.

J'ai connu une femme, songea-t-elle, qui était la reine de son temps, une beauté nationale, une enchanteresse pour tous les hommes de sa connaissance. Et elle n'a conservé sa grâce bouleversante qu'aussi longtemps qu'elle a pu dormir douze heures par nuit seule dans son lit. Une fois mariée, et affublée d'un mari dont il fallait s'occuper à tout instant, son fameux charme s'est vite affadi ; elle est devenue la lie de la lie : l'épouse sacrificielle.

Par le ciel, rien de tel n'arriverait à Valérie Castle ! Que John s'avise de seulement *murmurer* la première syllabe d'une exigence quelconque, et il en prendrait pour son grade.

Elle hocha la tête avec vigueur. Il n'y avait là rien que de très sain. Pour la femme, charité bien ordonnée commençait par soi-même ; qui d'autre l'aurait soutenue ? De la genèse à l'exode, elle restait seule sur le champ de bataille lorsqu'il s'agissait de défendre ses droits. Aucun parent ne volait à son secours, aucun suzerain ne levait une armée pour l'aider sans espoir de récompense, et le moindre champion se révélait un mercenaire, au bout du compte.

Tout était dit, une bonne fois pour toutes. Ses yeux bleu ciel bougèrent de nouveau, à présent pour considérer la fenêtre de son monde : un miroir, son miroir à main. Un bref instant, elle autorisa son regard à en caresser les volutes argentées qu'un artisan doué avait gravées sur son revers — un chef-d'œuvre, digne, par son fini et son attention aux détails, de la beauté que reflétait son avers.

Ses doigts tenant le manche du miroir avec une langueur satinée, Valérie Castle tendit son bras ivoirin. Les canons de la beauté exigeaient le rituel d'un examen critique dès le saut du lit. Ils ne permettaient aucune négligence, aucun laxisme. Pour rester adorable, on ne devait jamais faillir à son devoir. Pleine de dévotion et de révérence anticipées, elle obéit aux édits de l'apparence.

Alors la glace passa en opposition, et deux yeux parfaits se mirèrent dans leur reflet.

Alors la cuisinière, qui préparait des biscuits, laissa tomber par terre un bol rempli d'une pâte blanche comme neige, la servante poussa un petit cri et la joue droite du majordome se contracta.

Un cri de terreur subite venait de retentir dans la demeure.

« J'ai cru que mon cœur s'arrêtait, tant c'était hideux.

— Et tu dis que ce n'était pas *toi* ? »

Le trio chapeauté était assis à l'écart ; on se serrait les unes contre les autres pour la confiance et on parlait bas. Valérie Castle occupait le centre de la scène.

« *Certainement pas*, dit-elle. Je ne sais pas qui c'était. Un visage grand-guignolesque, un visage *affreux*, tout tordu, tout couturé. La bouche en montagnes russes, comme si un côté souriait et l'autre pleurait. Un lambeau de peau sanguinolent qui cachait à moitié un œil. Le nez, par sa couleur et sa forme, ressemblait à une patate juste sortie de terre. Et les lèvres... »

Tasses de thé et gâteaux glacés restaient intacts ; ses deux compagnes observaient Valérie Castle qui tremblait encore.

« Effrayant, dit l'une.

— Un jour, dit l'autre, ma sœur a connu un épisode assez similaire. Chaque fois qu'elle voyait de l'eau, celle-ci reflétait l'image de son pékinois qui avait trouvé une mort affreuse sous les sabots d'un cheval emballé.

— Que dois-je faire ? demanda une Valérie Castle prise de détresse. Je suis terrifiée. Je n'ose pas regarder dans un autre miroir, de peur d'y revoir ce visage.

— Tu ne t'es plus regardée dans une glace depuis ? dit la première.

— Non. J'ai trop peur.

— Mais tu as dit toi-même que ça n'avait pas duré. Qu'au bout d'un moment le visage s'est délité

et que tu as retrouvé le tien.

— Oui, c'est vrai.

— Alors ce n'est qu'un fantasme. Un analyste devra s'en occuper.

— Est-ce que le visage ressemblait un tant soit peu au tien ? demanda la seconde.

— Oh ! *je t'en prie !*

— Pardon, je veux dire : est-ce qu'il ressemblait à ce que tu aurais pu devenir à la suite d'une terrible catastrophe ? »

Valérie se pencha en avant, beauté pétrifiée. « C'est ce que je crains, confessa-t-elle d'une voix sans timbre. C'est ce que je n'arrive pas à m'ôter de l'esprit.

— Je refuse de croire à ces âneries, dit la première femme. Une aberration passagère, voilà tout. Il faudrait consulter un analyste, pas un médium.

— J'aimerais le croire. J'aimerais vraiment le croire.

— Je vais te donner le nom de mon thérapeute. Je l'appelle ce soir pour lui dire que tu passeras. Mais pour le moment... sors la petite glace que tu gardes dans ton sac.

— Je n'ose pas », dit Valérie Castle. Ses doigts gantés de blanc tremblaient.

« Il le faut. Tu sais très bien que ton visage n'a pas changé. Te regarder, c'est le préalable à la guérison. *Si on fait face au problème, le problème perd la face.* Un truisme que m'a enseigné le docteur Mott, mon analyste. Allons, ta glace. »

Lentement, secouée par des frissons prémonitoires, Valérie Castle ouvrit son sac à main et referma ses doigts crispés sur le bord de l'accessoire.

« Courage, dit la seconde femme.

— Je n'oserais *jamais* regarder », dit la première.

Valérie Castle osa.

La bonne avait beau essayer de la dissimuler en présentant les tartelettes aux cerises, une curiosité vexante se lisait sur sa figure. Comme on pouvait s'y attendre, nota Valérie avec dégoût, John n'avait rien remarqué. Il ne remarquait jamais rien. Inconscient, tel était le meilleur terme pour le qualifier.

Et telles étaient les réflexions hargneuses qui tenaillaient Valérie Castle tandis qu'elle chipotait sa tartelette du bout de sa fourchette. Il n'est pas question que je laisse le personnel me surveiller en toute impolitesse, se disait-elle. Ils dardent sur moi leurs regards au scalpel dès que j'ai le dos tourné et ils murmurent entre eux.

« Cette tarte est délicieuse », dit M. Castle.

Il suffit que je crie de terreur une seule fois pour qu'ils m'observent comme si je perdais la tête. Je ne vois aucune raison de tolérer une impertinence aussi grossière ; je ne suis pas une curiosité mise sous verre à leur intention.

« Cette tarte est délicieuse, ma chère », dit M. Castle.

Le reflet dans le miroir n'était qu'une illusion passagère, c'est sûr... l'équivalent mental d'un mirage, que l'analyste dissipera demain. La preuve est faite : je n'ai pas vu d'autre visage que le mien dans la glace de mon sac à main. Depuis, je me suis regardée dans vingt miroirs différents ici même et n'y ai trouvé que ce que j'y trouve toujours : mes traits sous leur aspect familier.

« Ma chère ? »

Une simple exclamation, et me voilà sous le feu de regards abrutis ? Je trouve cette situation plus qu'in...

« Chérie ?

— *Quoi ?* demanda-t-elle avec irritation.

— Cette tarte est délicieuse. C'est toi qui y as pensé ?



— Pourquoi me poser une question aussi ridicule ? Tu sais très bien que je n'approche jamais de la cuisine.

— Ah. Ma foi, je... je m'excuse... ma chère. C'est juste qu'elle est délicieuse. »

S'ils continuent de me scruter de la sorte, il me faudra les licencier. Je n'ai pas d'autre solution. Je dirai à John qu'ils manquent d'efficacité. Inutile de parler de ce que j'ai vécu, il n'a pas la capacité de comprendre ces choses-là.

« Quoi ? dit-elle.

— Dois-je sonner pour le café ?

— Il faut que tu me poses la question ? répliqua-t-elle non sans exaspération. Sonne, si ça te chante. »

Il sonna donc, avec un sourire hésitant. Dans la cuisine, la bonne prit une longue inspiration avant de soulever la lourde fontaine à café en métal poli. Elle franchit la porte battante à reculons, puis se retourna et, à petits pas mesurés, gagna la place de son employeuse, à un bout de la table.

Elle posa l'ustensile et s'éloigna tandis que Valérie prenait sa tasse et la plaçait sous le distributeur. Tandis que le café s'écoulait, noir, fumant, dans le récipient, son regard, comme toujours devant une surface réfléchissante, chercha d'instinct son reflet.

Tout à coup, ses doigts gourds desserrèrent leur prise sur l'anse de la tasse. Le café se répandit sur le plateau de chêne pour cascader par-dessus le rebord de la table. Le robinet continua de cracher le breuvage noir dans la soucoupe. John Castle, alarmé, les yeux écarquillés, se leva brusquement.

« Tu t'es brûlée, mon amour ? lança-t-il d'un ton plein de sollicitude en s'approchant.

— Ce n'est rien, rien du tout. »

Le cliquetis précipité de ses talons aiguilles sur le carrelage de la salle à manger s'étouffa sur le tapis du salon.

« Ma chérie ! » Inquiet, John Castle courut à sa poursuite.

« *Laisse-moi tranquille !* » cria-t-elle, ce que le personnel, une fois encore, ne put manquer d'entendre.

Le cliquetis reprit, bruyant d'échos, dans le grand escalier et ne cessa que dans sa chambre, où Valérie Castle se laissa tomber, le souffle court, la tête basse, sur la chaise devant sa coiffeuse. Dehors, un mari soucieux arpentait le couloir.

Avait-elle été trompée par la déformation du reflet dans le métal de la fontaine à café, ou revu ce visage horrible ?

L'angoisse nouait sa gorge ivoirine, ses mains tremblaient, impuissantes, dans son giron. Fantasme ou réalité ?

« Valérie. *Ma chérie*. Dis-moi ce qui ne va pas ! »

Il fallait qu'elle sache.

Le cœur battant comme un tambour, elle leva les yeux et se mira dans la glace.

Un instant plus tard, celle-ci ne reflétait plus que l'image inversée d'une chambre de femme. Son occupante gisait sans connaissance sur le tapis, parmi des vestiges divers, peignes, brosses, tubes et flacons. Du talc blanc se déposait lentement sur son bras tendu, telle une neige légère.

Lorsqu'elle eut terminé son récit, le docteur Mott qui, les lèvres serrées, les mains fermement posées sur son bureau, se tournait les pouces, hochait la tête. « Bien, dit-il en admirant sa cliente.

— Mlle Pettigrew vous a chaudement recommandé. C'est pour cette raison que je suis là. »

Il accueillit la remarque d'un nouvel acquiescement. « Je comprends. » Ses habits lui allaient à merveille, songea-t-il.

« Vous ne pensez pas... »

— Que vous ayez vraiment vu ce visage ? compléta-t-il en reprenant son air le plus professionnel. Bien sûr que si. Vous l'avez vu. »

Valérie Castle frissonna et planta ses ongles laqués dans la paume de ses mains.

« Ce qui ne signifie en rien qu'il se trouvait devant vous, ajouta-t-il. Voilà une éventualité que vous devez vous ôter de l'esprit. Ce visage n'existe que dans votre *ça*, vous saisissez ?

— Vous voulez dire qu'il n'est pas réel.

— Il l'est dans votre esprit. Semé par l'obsession, cultivé par la phobie croissante et enfin moissonné au cours de cette vision torturante. Mais je vous en prie, cessez de penser que ce triste épisode prouverait un don de clairvoyance. Non, pas du tout, ma chère. Ce qu'il montre une fois de plus, c'est la chambre de tortures que nous savons bâtir en nous pour nous tourmenter.

— Vous parlez d'obsession. Celle-ci concernerait... ?

— Votre apparence, évidemment. Pour être précis, votre peur de la perdre.

— Mais un tel visage, si atroce... Comment l'esprit peut-il le concevoir dans ses moindres détails ?

— Qui sait le soin qu'il apporte à ses machinations ? Moi moins que tout autre, malgré mes longues années d'étude. Ce que je sais de l'esprit, c'est qu'il est diabolique dans la teneur et l'adresse de ses inventions. Croyez-moi si je vous dis que créer un visage dans une glace ne lui est qu'un jeu d'enfant.

— Mais comment vais-je guérir ? s'enquit Valérie. Il n'y a aucun espoir ?

— Tout au contraire, dit le docteur Mott, radieux. Pour commencer... »

La cabine de l'ascenseur s'enfonça lentement dans sa cage en bourdonnant. Valérie Castle se tenait au milieu, un sourire léger sur ses lèvres pulpeuses.

Ainsi qu'elle l'avait déduit, il s'agissait d'une névrose passagère, d'une simple aberration mentale. Elle avait eu la présence d'esprit de trancher dans le vif. Ce cancer de l'âme ne durerait guère. Les assurances du docteur Mott avaient déjà réduit la tension qui l'habitait et l'assaut rapide qu'il prescrivait sur son subconscient finirait d'en venir à bout.

Tandis qu'elle prenait place sur le siège en cuir de sa décapotable, un franc sourire se peignit sur son visage. Quel réconfort de ramener l'inconnu au familier, d'allumer le feu de la connaissance dans la grotte de l'anxiété irrationnelle !

La situation s'expliquait sans mal : la beauté ne pouvait-elle redouter de voir sa perfection gâchée ? Il y avait là un manque d'assurance tout naturel chez une femme dotée du plus plaisant cadeau de la nature : un visage charmant.

Un nouveau sourire confiant éclaira les traits de Valérie tandis qu'elle insérait et tournait la clé de contact scintillante. Le moteur de la Cadillac feula sans un hoquet. Les vitesses s'enclenchèrent, le phaéton brillant s'éloigna du trottoir pour se couler dans la tapisserie mouvante de la circulation.

Valérie Castle se tourna alors vers son premier amour.

Elle devait s'apprêter pour le lendemain soir et le banquet chez Mme Royal Arkwright. Il lui restait les derniers détails à régler : ajuster sa robe, se soumettre aux doigts experts de sa masseuse puis à l'étreinte humide de la boue, passer sous le casque électrique de la coiffeuse, et enfin accepter la caresse râpeuse des outils de manucure. Pourquoi tant de préparatifs lassants ? Pour subir les bavardages mâles et le salmigondis social. La beauté prélevait une forte dîme sur l'infortunée qui la possédait, songea-t-elle sans trop le déplorer.

Le feu passa du rouge de l'interdit au vert de la liberté, la boîte de vitesse joua de ses rouages, et la Cadillac entama sa traversée du carrefour d'un train de sénateur, en restant sur la file de gauche. Derrière, un représentant de commerce pressé klaxonna son désir de passer.

Domage d'avoir perdu toute la matinée à diagnostiquer un esprit malade, songea Valérie.

Le représentant, dont l'ire montait, klaxonna de nouveau.

Récapitulons : à une heure, essai chez Antoine ; à deux heures...

Le klaxon, insistant, déchira sans la moindre considération le voile de ses réflexions. D'un regard qui se durcissait déjà, elle chercha le coupable dans le rétroviseur intérieur. Mais la glace était réglée de manière à lui faire face.

« Non ! »

Le hurlement qui échappa à sa bouche grimaçante se perdit dans le vacarme de la circulation, et nul ne vit Valérie Castle se détourner du rétroviseur, ni, dans sa terreur aveugle, lâcher le volant.

Ce que virent les témoins, ce fut un terrible accident.

La lumière vacillait dans la pièce obscure, comme si le projectionniste venait d'allumer son appareil et de lancer le film. Mais il avait dû oublier de régler la focale : les bras qui s'agitaient et les visages qui ondulaient restaient, flous.

Pourtant, malgré la distorsion, la scène était reconnaissable sans peine. La pâleur des murs, le gris cendré des tenues des silhouettes en mouvement, l'odeur typique du désinfectant, tout cela évoquait très précisément un hôpital.

Ah ! On tournait la lentille et l'image se clarifiait. L'odeur du désinfectant ? Seigneur, quelle image avait un arôme, quel film une telle précision tridimensionnelle ?

Elle tourna brusquement la tête sur l'oreiller, et son regard accrocha les murs, la porte, les fenêtres, les visages graves de l'infirmière et de l'interne. Soudain, la terreur l'envahit et, de ses mains blêmes, elle se palpa le visage.

Un visage entièrement bandé.

« Oh, non ! » Sa voix sifflante monta telle une bulle dans la pièce silencieuse.

L'interne et l'infirmière discernèrent la lueur choquée de son regard au fond des cavités jumelles que ménageaient ses pansements.

L'interne lui prit le poignet pour mesurer son pouls.

« Vous avez enfin repris connaissance, murmura-t-il.

— Ma figure ! Dites-moi ce qui est arrivé à ma figure !

— C'était un grave accident. Beaucoup de verre brisé...

— Oh, seigneur ! Ma figure ! »

La moitié du stock d'un fleuriste ne put apaiser l'horreur qui lui broyait le cœur. Bijoux, bonbons, cadeaux, sourires du mari aimant, rien ne calma son épouvantable tension nerveuse. Sa seule pensée concernait le moment annoncé où on déferait les bandages, où on placerait le miroir dans sa main tremblante. Chaque seconde qui passait, chaque minute qui s'additionnait pour former des heures ne faisaient qu'ajouter au suspense — et à la panique.

Que verrait-elle, lorsqu'elle lèverait ce miroir ? *Cet affreux visage ?*

Le jour dit arriva. Les ciseaux chirurgicaux coupèrent les couches de pansements. Auprès du lit se tenait M. Castle, qui souriait de son mieux et pétrissait le manche du miroir qu'il allait tendre à son épouse. La mine sombre, le médecin serrait les mâchoires. Dans la chambre, on n'entendait que le cliquetis des lames tranchantes comme des rasoirs.

Enfin on retira les bandages. Valérie Castle saisit le miroir que tenait son mari et se regarda dedans.

« Oh, seigneur ! sanglota-t-elle. Dieu merci, dieu merci ! Je n'ai pas changé du tout. »

Mais lorsqu'elle leva les yeux en souriant vers M. Castle, elle le vit qui la dévisageait d'un air horrifié.

Elle reste assise dans sa chambre, toute seule, sans jamais sortir dans la rue, ni dans l'escalier, ni même dans le couloir. Une dizaine d'opérations n'ont pas permis de lui rendre sa beauté d'antan. Ses traits, chaque fois modifiés, restent laids, d'une triste laideur.

Pourtant, il faut signaler un détail bien précis.

Lorsqu'on lui a retiré ses bandages, elle a vu dans la glace son visage familier, et adoré. Désormais, de temps en temps, quand elle consulte son miroir, il lui renvoie ce visage au teint et au modelé parfaits. Cela peut durer une seconde, ou bien quelques minutes ; un jour, elle l'a contemplé une heure durant.

Car voyez-vous, elle ne sait jamais quand la transition va s'opérer, la surface du miroir se voiler, et sa beauté disparue resurgir. N'osant s'éloigner, de peur de manquer le moment précieux, elle ordonne que l'on dépose ses repas sur la table, dans le couloir, à côté de sa porte verrouillée de l'intérieur. Elle mange, boit, vit dans sa chambre.

Voilà pourquoi j'ai dit que cette histoire s'achève comme elle débute, à ceci près, bien sûr, qu'une même phrase peut signifier deux choses différentes selon le contexte.

Car Valérie Castle reste l'une de ces femmes qui siègent sans répit devant leur miroir.

Ma foi, ce n'est peut-être pas tout à fait la même phrase, finalement. Dans ce cas, je vous prie de m'excuser.

Laissez-moi donc me racheter en vous contant l'histoire du fantôme dont l'ectoplasme s'est solidifié de façon inattendue pour devenir un bol de gélatine.

Il semble que...

Titre original : *Mirror, mirror...*  
Initialement paru dans le recueil *Off Beat*,  
Subterranean Press, janvier 2003.  
© 2002, by Richard Matheson

# DANS LA DOULEUR

Le blanc est froid. Pas seulement parce qu'il évoque un éclat hivernal, insoutenable et impersonnel. Le blanc est froid parce qu'il est dur et stérile. Il s'étend à l'infini, neutre, impassible. Il est sans joie ; il est antiseptique.

Les murs, ce jour-là, étaient blancs.

Blanc, le laboratoire où on avait prélevé ma force vitale et isolé ses constituants.

Blanc, le salon d'accueil au mobilier de tubes d'acier poli sans confort où j'attendais ma femme Patricia.

J'essayais de penser à l'argent qu'on allait toucher ; à nos problèmes financiers qui allaient enfin redevenir de simples soucis. La sensation avait quelque chose d'agréable.

Cependant, apaiser ces angoisses-ci laissait plus de place aux autres. Une plaie d'argent vous évitait en quelque sorte de songer à d'autres tracas.

Tandis que j'attendais là, je me suis rappelé comment tout avait commencé, dans notre appartement, un mois plus tôt, le 10 mai 1975.

Elle se tenait face à la fenêtre. Les échos de notre querelle planaient encore dans la pièce. Je me suis campé derrière elle et j'ai refermé mes mains sur ses bras. « Chérie, arrêtons de nous disputer. »

Elle s'est tortillée sous ma prise. « Davie... Comment en est-on arrivés là ? »

Il n'y avait pas de mots pour l'expliquer. Je n'ai pu que lui caresser les bras et déposer des baisers dans sa chevelure. Elle a croisé les doigts sous son menton et j'ai vu ses phalanges blanchir.

« À croire qu'on demande la lune, a-t-elle ajouté. Des meubles neufs. Des habits neufs... »

Un soupir.

« Et un bébé, a-t-elle conclu. Je me demande s'il y a un nom pour ça. Une stérilité budgétaire ? »

Je suis resté muet. J'avais honte des promesses que je lui avais faites et que je ne pouvais pas tenir.

« Je pourrais vendre un de mes bras, ai-je dit sans rire. Ou une de mes jambes. Mon labo aimerait peut-être que je... »

— Arrête. » Elle parlait d'une voix maussade. « Ça ne sert à rien. »

Je l'ai enlacée. Elle s'est cramponnée à mes poignets.

« Je ne veux plus t'entendre proférer de telles horreurs », a-t-elle murmuré.

Le soir tombait... Au carrefour, le fronton du cinéma s'est illuminé de couleurs criardes. Des gosses jouaient au base-ball dans la rue. Les voitures ne cessaient de traverser leur aire de jeu, grand champ et petit champ.

« Chéri, on ne peut pas s'offrir un fauteuil ? Juste un ? »

Je me suis entendu exhaler un soupir. « Tu sais aussi bien que moi ce qu'on a sur le compte. Il faut économiser. On veut avoir un bébé un jour ou l'autre, non ? »

Elle a cédé à l'agacement. « Ah ! Pourquoi ce fichu labo ne te paye pas un salaire décent ? »

J'ai pris une longue inspiration et relâché mon étreinte. Aussitôt, Pat s'est retournée et pressée contre moi.

« Je regrette, Davie. Je suis désolée. »

Elle m'a embrassé sur la joue. Je l'ai serrée fort.

« L'argent, encore et toujours, a-t-elle soufflé. Pourquoi faut-il que ce soit si important ? Que ça gâche tout ? »

— Je n'en sais rien, chérie. Je n'en sais vraiment rien. »

À ce moment-là, j'ai aperçu la voiture de Ted au carrefour.

« Voici venir notre savant aux cheveux blonds.

— Où est-ce qu'il va se garer avec une voiture pareille ? »

Ted et moi avons obtenu une maîtrise en biologie à Fort Collège. Là s'arrêtait la ressemblance. Je travaillais comme assistant dans un petit laboratoire d'analyses médicales du centre-ville et il occupait un poste très bien payé de généticien à l'Institut de Recherche Médicale DeMorgan.

Tandis qu'il descendait de voiture, Pat s'est tournée vers moi.

« Je suis présentable ?

— Si tu étais mieux, j'aurais peur de le laisser entrer.

— Hum. » Elle s'est éloignée, mais je l'ai rattrapée par le poignet et attirée à moi.

Elle a ri. « Arrête ! Je dois mettre du rouge à lèvres, pas l'enlever.

— Non. » Je l'ai embrassée au creux du cou. « Lorsque les invités arrivent, je veux que tu aies l'air d'une épouse repue de baisers. »

On a lutté jusqu'à ce que la sonnette retentisse, puis elle m'a accordé un bécot avant de s'écarter.

« Vieil obsédé ! a-t-elle lancé en passant dans la chambre.

— J'avoue tout. »

Je suis allé ouvrir la porte. Ted était un peu plus grand que moi. Il avait le regard vif, des cheveux blonds coupés ras, et la carrure d'un joueur de football.

« Salut, Dave, a-t-il dit en me serrant la main avec vigueur.

— Sois le bienvenu. »

Il est entré et je lui ai désigné un fauteuil.

« Qu'est-ce que tu as fait de Patricia ? s'est-il enquis.

— Elle sera là dans une seconde. Qu'est-ce qui t'arrache à tes éprouvettes ? Tu en as marre de dîner en célibataire ? »

Il a secoué la tête en souriant. « Non. Je t'explique tout dès que Patricia arrive.

— D'accord. »

Je lui préparais un verre quand Pat est revenue, ses cheveux bruns soyeux bien peignés, les lèvres rehaussées d'un rouge délicat.

« Reste assis, Ted. Qu'est-ce qui t'amène ? Marre de dîner en célibataire ? »

J'ai tendu son verre à notre invité d'un air radieux. « Tu peux constater l'originalité de nos répliques dans la famille. »

Il m'a souri du bout des lèvres.

« Qu'est-ce que j'ai dit ? a demandé Pat. La même chose, Davie.

— Tout de suite. Le truc du dîner de célibataire. Je lui ai sorti cette vacherie juste avant que tu arrives.

— Ah. Tout ça parce que tu m'as obligée à suivre cette idiotie de cours de télépathie à Fort.

— Je savais que tu finirais par le regretter. Tiens. » Je lui ai tendu son verre.

Je me suis assis dans mon fauteuil tandis que Pat se juchait sur l'accoudoir.

« Qu'est-ce qui se passe, Ted ? »

Je me suis tourné vers Pat. « Notre petit gars a quelque chose sur le feu.

— Ah bon ? Qu'est-ce que c'est, Ted ?

— Ma foi, heu... » Embarrassé, il a marqué une pause. « J'espère m'expliquer correctement. C'est un peu... heu...

— Indécent ? »

Il a accueilli ma suggestion d'un sourire nerveux. « Pas du tout. Pas du tout. C'est juste que... bon,

parlons clair. Ça vous dirait de gagner cinq mille dollars ?

— Ça, c'est parler clair.

— Cinq mille ? a répété Pat, incrédule. Dollars ? » Ted a lâché un petit rire timide. « Tout juste.

— Il faut tuer quelqu'un ? » a-t-elle enchaîné.

Il a pris un air grave. « Non, non. Il n'y a rien de plus honnête. Mais je suis un peu... un peu gêné, vous voyez. »

Il s'est éclairci la gorge et redressé dans son fauteuil.

« Nous croyons, a-t-il déclaré sur le ton du type qui entame un discours, avoir réussi à isoler le gamète mâle du femelle.

— Quoi ? ! » me suis-je écrié.

Il s'agissait d'un sujet qu'on évoquait volontiers en fac, lui et moi. On se perdait en conjectures à ce propos ; c'était un rêve pur et simple. J'avais toujours considéré que la science n'y parviendrait jamais.

« Seigneur ! » J'en restais abasourdi. « Ils y sont arrivés ? Incroyable. » Je me suis penché en avant. « Comment, Ted ? Comment ?

— Eh bien, a-t-il énoncé avec prudence, c'est un procédé trop compliqué à expliquer. Et pour parler franchement, je ne suis pas sûr de le comprendre tout à fait. Ce qui entre en jeu, surtout, c'est un... heu... une sorte de centrifugeuse qu'on a mis au point. Mais il y a d'autres facteurs. Un bon nombre.

— J'imagine bien. Je te crois. Seigneur, si je...

— Vous voulez bien traduire pour les non initiés ? a lancé Pat. Et soyez gentil de m'indiquer où se situent les cinq mille dollars dans l'histoire. »

Tout excité, je me suis tourné vers elle. « Chérie, tu ne vois donc pas ? Si Ted dit vrai, on n'aura plus à deviner le sexe des bébés. Si un couple veut un garçon, il pourra avoir un garçon. S'il veut une fille, il pourra avoir une fille.

— Sans rire ? C'est merveilleux !

— Ma foi, s'est hâté de répliquer Ted, on... nous n'avons encore aucune certitude. Il nous reste à appliquer ce procédé à la procréation humaine. Il nous faut le tester pour être sûrs. Et...

— Tu nous veux ? a demandé Pat. C'est ça ? »

Il a hésité avant de hocher la tête sans grande conviction. « Nous... heu... nous avons essayé de trouver un couple. On pensait procéder par annonces. Et puis j'ai parlé de vous deux. Ma foi, heu... »

Il a changé de position dans son fauteuil et s'est passé la main dans ses cheveux en brosse.

« Puisqu'il n'y a aucun danger, pour autant que je sache, eh bien... j'ai pensé que ça vous donnerait l'occasion de... d'avoir ce bébé dont vous parlez sans cesse et... heu... de gagner un peu d'argent, aussi, et... » Il a grimacé. « Écoutez, je m'y prends mal. Mais...

— Voyons, Ted, calme-toi, a dit Pat. On ne s'est pas sentis insultés. »

Elle a tourné la tête pour me dévisager. Je sentais la joie l'envahir. Pour elle, il s'agissait d'un oncle plein aux as qui nous léguait sa fortune, d'une aubaine, d'une manne tombée du ciel. Je parie qu'elle n'a pas envisagé une seconde ce que signifiait concevoir son premier enfant dans ces conditions.

J'ai réclamé des précisions que Ted nous a fournies. Pat n'a pas compris grand-chose. Elle s'agitait à mes côtés tout en tâchant de réprimer son impatience. Mais son exubérance menaçait de déborder à tout instant. Je savais qu'elle avait déjà pris sa décision.

Une fois Ted parti, elle m'a fait me rasseoir, s'est installée sur mes genoux et a croisé les mains derrière ma nuque avec un large sourire.

« Oh, Davie ! » Elle en frissonnait de plaisir.

J'ai souri et posé un baiser sur sa joue rougie.

« On va le faire, hein ? m'a-t-elle demandé. Hein, Davie ?

— Écoute-moi bien, ma chérie. »

Je lui ai dit ce qui l'attendait : l'insémination artificielle, les mois entiers à se faire l'effet d'un cobaye, et peut-être un stress terrible pour son organisme et son mental.

Elle ne s'est pas laissé démonter.

« Oh, mais je le supporterai, répétait-elle. Je le supporterai bien une fois, Davie. Pense à tout ce qu'on pourra faire avec cinq mille dollars. Et on aura notre bébé. En plus, on pourra même décider si c'est un garçon ou une fille ! »

En fin de compte, je me suis convaincu que les avantages l'emportaient sur la sécheresse du procédé. Comme toujours, le pragmatisme a prévalu. L'argent nous permettrait de payer nos factures, de remeubler l'appartement, de renouveler notre garde-robe, d'effectuer un certain nombre de travaux. Et Ted avait promis que l'Institut s'occuperait de Pat durant toute sa grossesse, y compris l'accouchement.

On est restés assis dans le salon ce soir-là, Pat lovée dans mon giron comme un petit animal tout chaud, sans allumer la lumière. On a échangé des murmures enjoués, pendant que, dehors, la marquise du cinéma éclaboussait les immeubles de clins d'œil multicolores.

Il faisait sombre. Elle se cramponnait toujours à ma nuque. Son souffle tiède me caressait la joue.

« Davie, a-t-elle chuchoté, mettons-nous d'accord sur le bébé qu'on veut. Garçon ou fille ? »

Soudain, elle m'a serré dans ses bras avec un cri de joie enfantine. « Ce n'est pas merveilleux de le décider nous-mêmes ? Ce n'est pas excitant ? »

Cela paraissait excitant.

La conception par télécommande. L'amour en éprouvette. Quand j'y repense aujourd'hui, je me demande comment on a pu laisser un acte aussi dépassionné, aussi laid, intervenir dans notre mariage.

Je ne la tenais pas dans mes bras. Je ne la caressais pas, je ne l'embrassais pas, je n'étais pas là pour lui témoigner mon affection et, ce faisant, transmuier la brusquerie en beauté. Nous étions séparés. Assis dans une salle d'attente aux murs blancs, je fumais cigarette sur cigarette. Quelque part au loin, ma femme concevait notre premier enfant.

Quand, Ted à ses côtés, elle est ressortie, pâle, mal à l'aise, je me suis levé pour la rejoindre.

Elle a pressé sa joue contre la mienne et j'ai senti ses ongles s'enfoncer dans mon bras.

Elle a soufflé : « C'est une manière un peu mathématique d'avoir un bébé. »

J'aurais voulu parler, mais je ne savais pas quoi dire. Des paroles affectueuses se bousculaient dans ma tête, treize à la douzaine, mais je me sentais glacé, perturbé. Alors j'ai posé un baiser sur son front couvert de sueur et l'ai serrée fort dans mes bras.

« Ma foi, le pire est passé ! a dit Ted avec un enjouement forcé. Vous pouvez demander votre chèque au caissier. »

Je l'ai à peine regardé. « Bien. Parfait. »

Mais je ne me sentais pas bien du tout lorsqu'on a poussé les portes vitrées et enfilé le couloir muet comme la tombe pour rejoindre les ascenseurs. L'épisode me paraissait relever de la fantaisie la plus irréelle.

Je tenais le chèque et Pat me souriait telle une petite fille apeurée. Tout m'est tombé dessus comme du plomb fondu qui aurait durci et refermé sa chape sur mon crâne.

À l'idée qu'au fond du corps de ma femme, des cellules s'unissaient, se mélangeaient, formaient la



première esquisse de notre enfant à venir, j'avais presque la chair de poule. Je me sentais trahi, outragé, comme victime d'un adultère.

Pire encore, je sentais la terreur qui tenaillait Pat. Elle était si jeune, si désespérée. La conception normale lui aurait déjà causé un choc, mais *ça*...

Je voulais la voir seule, pour la tenir dans mes bras, la réconforter, et racheter la cruauté de la méthode par laquelle on l'avait mise enceinte.

Dans la rue, j'ai hélé un taxi. Après avoir donné notre adresse au chauffeur, j'ai entouré de mon bras les épaules de ma femme qui s'est effondrée contre moi avec un hoquet, en tremblant. Bientôt, elle inondait le devant de ma chemise de larmes brûlantes. « Oh, Davie, Davie ! sanglotait-elle.

— Chérie, arrête, je t'en supplie. »

Elle a levé la tête vers moi, nos bouches se sont trouvées pour un baiser empreint de désespoir, puis elle a frotté sa joue contre la mienne.

« C'est la première et dernière fois. Plus jamais. Je ne veux plus jamais avoir de bébé de cette façon. Pas sans toi. »

On s'est étreints sans un mot.

Au bout d'un moment, elle s'est calmée. Elle s'est un peu redressée, a sorti de la poche de sa veste une trousse de maquillage et s'est mirée dans la glace d'un air critique.

« Je vais être mère. » Elle parlait comme si elle n'arrivait pas à y croire. « Mère. »

Elle a refermé la trousse avec un claquement sec et regardé droit devant elle, les yeux brillants. Je l'ai attirée contre moi. Elle m'a laissé faire, puis elle a passé des mains tremblantes sous ma veste.

« Pense à tout ce qu'on va pouvoir s'offrir avec cet argent, a-t-elle dit d'une voix pressante. Pour cette fois-ci, ça ira. Ce n'est pas si terrible. C'est... »

Dans un frisson, elle a enfoui son visage au creux de mon épaule et ajouté, d'une voix entrecoupée, étouffée : « C'était affreux. »

Je lui ai caressé les cheveux, tout doucement. « N'y pense plus, ma chérie. On va tâcher d'oublier, toi et moi.

— Oui. On va penser aux meubles neufs, aux habits, et... Davie ?

— Quoi, mon chou ? »

Elle a trituré le revers de ma veste. Puis je l'ai entendue déglutir. « Rien.

— Raconte-moi. »

Au bout d'un moment, elle a dit : « Tu crois qu'on a bien choisi ?

— On... était d'accord pour un garçon, pas vrai ?

— Oui, mais... oh ! je suis stupide. » Elle a secoué la tête pour chasser ses idées noires. « C'est bien mieux de le savoir à l'avance. On n'aura plus à s'en soucier tout du long. Est-ce que ce sera un garçon ? Une fille ? On le sait dès le départ. »

Son masque de gaieté a glissé. Elle l'a rajusté d'un effort de volonté.

« Tu te rappelles ? a-t-elle enchaîné, comme de peur de prendre le temps de réfléchir. Tu te rappelles ce qu'on a pu se moquer de ma sœur lorsqu'elle était enceinte ? Parce qu'ils se demandaient sans cesse, avec son mari, s'ils auraient un garçon ou une fille ? Tu t'en souviens ?

— Je m'en souviens. »

Elle a soupiré. Je ne pense pas qu'elle voulait en dire plus. Elle devait penser tout haut lorsqu'elle a murmuré : « Ils se sont bien amusés, quand même. »

C'était une semaine plus tard.

Je me suis réveillé aux alentours de quatre heures du matin et j'ai constaté que Pat n'était plus dans le lit. Je me suis levé lentement et suis passé dans le salon. Debout près de la fenêtre, elle regardait

pâlir le disque de la lune.

« Oh ! » Elle a tressailli. « Tu m'as fait peur.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu n'arrives pas à dormir ? » Elle m'a pris la main et l'a serrée. « Ce n'est rien. Tout va bien.

— Raconte-moi. » J'ai cillé pour me réveiller.

Je me suis assis dans mon fauteuil et j'ai installé Pat sur mes genoux. Elle a posé la tête sur mon épaule. « Je t'écoute, ai-je soufflé.

— Je pensais au petit Igor. »

J'ai eu un rire ensommeillé. « Joli nom. Et qu'est-ce qu'il a, le petit Igor ? »

Elle m'a caressé la poitrine. « Je me disais qu'on a perdu quelque chose.

— Perdu ? Perdu quoi ?

— Oh... Il y a quelque chose d'agréable à... *ne pas* savoir. »

Je me suis soudain senti plus lucide. Elle avait raison. Il y a de la beauté dans l'incertitude. Celle-ci peut avoir ses côtés excitants. Et nous l'avions perdue.

« Tu regrettes déjà ? »

Elle a relevé la tête et m'a embrassé sur la joue.

« Non, non, chéri. Je ne regrette pas. On a toujours voulu un garçon. Je trouverais stupide de me plaindre maintenant sous prétexte qu'il n'y a aucun risque que j'aie une fille. »

Mais il y avait dans sa voix une note de regret, comme si elle espérait plus ou moins être enceinte d'une fille.

« J'espère simplement qu'ils ne nous en diront pas plus, a-t-elle ajouté.

— À quel sujet, mon chou ? » J'ai fermé les yeux.

— Pas plus sur Igor, je veux dire. Je ne veux pas en savoir davantage. Je crois que ce serait affreux. »

J'ai resserré mon étreinte et appuyé mon front contre le sien.

« Ne t'en fais pas, mon chou. » J'ai bâillé. « Tout ce qu'on sait, c'est que ce sera un garçon. Il reste plein de mystère. »

Elle a soupiré.

« Bien sûr. Plein de mystère. »

Puis elle s'est levée et m'a tiré par les bras en murmurant : « Viens, marmotte. »

Ted est passé au bout d'un mois.

La température avait baissé et il tenait une mallette. À part ça, on aurait cru rejouer la scène de sa visite précédente. Je lui ai servi un verre. Pat est sortie de la chambre recoiffée et remaquillée.

Elle s'est juchée sur le bras de mon fauteuil. « Salut, Ted.

— Salut. Je... je vois que vous avez refait la décoration.

— Tu aimes ? C'est le petit Igor qui a tout payé.

— Qui ? Oh, vous allez l'appeler comme...

— Marrant, non ? En général, les parents attendent plus de vingt ans que les gamins leur rapportent. Le nôtre n'est même pas né qu'il a déjà redécoré l'appartement. »

Un sourire sans joie pinçait les lèvres de Pat. Je lui ai serré le bras tandis que Ted, réduit au silence, me dévisageait.

« Je plaisantais, lui a-t-elle dit.

— Ah ! Bon. Je... je...

— C'est pour quoi faire, la mallette ? » a-t-elle demandé.

Il s'est éclairci la gorge en tirant la fermeture à glissière avec des gestes brusques.

« Ma foi, j'ai là quelque chose que vous allez trouver... heu... intéressant, je crois. »

Tandis qu'il se penchait sur la mallette, j'ai pris Pat par les épaules pour la tourner vers moi et la regarder dans les yeux. Elle arborait un calme olympien. Puis elle m'a souri, un bref éclat de dents blanches, et s'est penchée tout à coup afin de m'embrasser sur la joue. Sa main m'a pressé l'épaule.

Ted attendait patiemment lorsqu'elle a fini par se relever.

« Excuse-nous », a dit Pat.

Un demi-sourire a joué sur les lèvres de notre visiteur.

« Dites, j'espère que ces examens qu'on vous fait subir ne vous... ma foi, ne vous dérangent pas. »

Pat a hésité. « Oh ! tout ça est fabuleux. »

Ted n'a pas saisi le sarcasme. Rassuré, il a dit : « On essaie d'avoir du tact. Vous savez bien.

— Je sais. » Elle a désigné la liasse de papiers qu'il tenait sur ses genoux. « Qu'est-ce que c'est ? »

Elle ne m'avait parlé qu'une seule fois des examens et des tests. Mais je n'ignorais pas qu'elle détestait ça.

Il a eu un grand sourire. « Vous voulez que je vous parle de votre bébé ? »

Il avait posé la question avec une certaine timidité.

Le sourire vide de Pat s'est effacé. Elle a pressé ses mains l'une contre l'autre.

« De notre bébé ? »

— Oui, on a presque toutes les données maintenant. Sauf contingences environnementales, bien entendu.

— Qu'est-ce que tu racontes ? » Elle s'est tournée vers moi. « Je ne comprends pas, m'a-t-elle dit d'une voix aiguë où perçait l'angoisse.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Ted ? » J'avais beau poser la question, je redoutais la réponse. « Tu en sais davantage sur notre bébé que son sexe ? »

— Bien sûr ! » Notre ignorance semblait le stupéfier. « On sait presque tout de lui, voyons. »

Pat a murmuré : « Oh, seigneur... »

Ted me dévisageait. Il ne l'a pas entendue.

« C'est du solide. C'est du béton. La période embryonnaire s'achève juste, et on a déjà des pages et des pages de données chiffrées sur le bébé. »

J'ai jeté un coup d'œil à Pat. On l'aurait crue hypnotisée. Elle dévisageait Ted sans ciller, les lèvres entrouvertes, les mains croisées dans son giron.

J'allais prendre la parole, mais Ted m'a devancé. Il tenait une feuille de papier.

« Bien sûr, ce sera un garçon, a-t-il assené. Vous le saviez.

— Bien sûr, a dit Pat. Un jeu d'enfant. »

Elle a frissonné, mais là encore, il n'a rien remarqué. Il ne cessait de consulter ses papiers. J'ai resserré ma prise sur Pat. Je pouvais presque sentir le dégoût l'envahir. Nous avons commis une erreur. Cela nous apparaissait avec une terrible clarté, désormais. Nul besoin d'en parler. Les mots n'auraient rien ajouté à notre impression. L'horreur de la connaissance anticipée ne saurait s'exprimer.

« Ma foi, je n'entrerai pas dans les détails, a repris Ted. Je ne crois pas qu'ils vous intéresseraient. Ils risqueraient même de vous ennuyer. »

L'idée s'est imposée à moi, d'une évidence criante. *Bien sûr ! Il ne s'agit que de notre bébé ! Un sujet très ennuyeux.*

« Poids probable selon la semaine de grossesse, évolution des axes dorsoventral et antéropostérieur, de la latéralisation, développement des muscles, des tissus, et ainsi de suite... »

Il a continué de citer des faits qui ne pouvaient pas nous intéresser — la manière dont le corps de notre fils se formait, grossissait, se développait, tandis que ses battements de cœur imperceptibles emplissaient d'énergie son organisme — et de débiter ses chiffres d'une voix morne.

Pat se massait les bras, nerveuse. J'avais la gorge sèche. Je voulais interrompre Ted, lui crier : Idiot ! Tu te rends compte de ce que tu fais ? Tu sais que tu parles de notre enfant ? Que tu es en train de le disséquer sous nos yeux ?

Il a consulté un autre feuillet.

« Oh ! a-t-il murmuré. Ça, ça devrait vous intéresser. »

Il a hoché la tête.

« Ce garçon aura les yeux bleus et sera blond comme son père.

— Bleus ? a répété Pat d'une voix ténue. Les yeux bleus ?

— Oui. Il pèsera environ trois kilos deux à la naissance. Sauf contingences environnementales, bien sûr. Et pourvu que son taux de croissance actuel se maintienne. Si vous...

— Ça suffit ! » ai-je crié.

Il en est resté bouche bée. La perplexité a envahi ses traits lisses. « Quoi ?

— Excusez-moi. » Pat s'est levée et a quitté la pièce en toute hâte. La porte de la chambre s'est refermée avec bruit.

Ted restait là, ses papiers à la main. « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Je me suis levé. « Ted, tu veux nous laisser, s'il te plaît ? Je ne te mets pas dehors, ne te vexes pas, mais Pat est bouleversée.

— Ma foi... »

Il a rangé ses papiers en prenant son temps, jusqu'au moment où j'aurais pu le jeter par la fenêtre. Il avait l'air vexé. Il espérait qu'on réserverait meilleur accueil à sa liste de chiffres. Cela se lisait sur sa figure. Il ne s'attendait pas à ça.

À la porte, il s'est retourné. « Écoute, m'a-t-il dit en désignant sa mallette, ce n'est tout de même pas ça qui l'a bouleversée, hein ?

— Ce n'est pas grave. » J'ai ouvert la porte.

« Je croyais que vous vouliez tout savoir du bébé. Je...

— Ne t'en fais pas », me suis-je empressé de répondre.

Il est enfin sorti, la confusion et la déception inscrites sur le visage. « Ma foi... »

J'ai refermé la porte et entendu ses pas hésitants s'éloigner dans le couloir.

Soudain, je n'ai pas pu supporter plus longtemps la détresse de Pat, et je me suis précipité dans la chambre. Je me suis dit qu'il y avait dans la naissance d'un enfant un mystère que nous avions perdu, un mystère enchanteur, merveilleux. Je me suis dit que le résoudre, c'était le détruire.

Elle se tenait près de la fenêtre. Lorsque je me suis campé derrière elle et que j'ai posé les bras sur ses épaules, je l'ai entendue parler toute seule. Elle contemplait le ciel d'azur de ce dimanche après-midi.

« Bleus, murmurait-elle. Ils seront bleus. »

Cinq mois.

Un soir, je suis rentré du travail sous un ciel plombé et j'ai constaté que Pat n'était pas dans le salon où, d'habitude, elle s'installait pour lire. Elle ne se trouvait pas non plus dans la cuisine.

Assise sur le lit, la tête dans les mains, elle fixait du regard le parquet de la chambre. Depuis qu'elle s'arrondissait, elle portait souvent un peignoir ouvert.

Elle a levé les yeux à mon entrée. Son visage n'était que désespoir.

« Qu'est-ce qu'il y a, bébé ?

— Ne m'appelle pas comme ça. » Elle parlait sans aucune rancœur. « Je ne suis plus un bébé. »

Je me suis assis à côté d'elle et l'ai entourée d'un bras. Tandis que je l'embrassais sur la joue, j'ai avisé une grande enveloppe par terre. Je me suis penché pour la ramasser.

*Institut de Recherche Médicale DeMorgan*, indiquait une ligne imprimée dans le coin supérieur gauche.

J'ai tiré de l'enveloppe un carré de papier lisse : le portrait d'un petit garçon de quatre ans.

Il avait les yeux bleus et les cheveux blonds.

J'ai senti les poils se hérissier sur ma nuque, mes doigts se crispent. « Non.

— C'est lui, a lâché Pat d'une voix sans timbre. C'est à ça qu'il ressemblera quand il aura quatre ans. Il n'est même pas né, mais voilà... c'est à ça qu'il ressemblera quand il aura quatre ans. »

Elle a frissonné en soupirant.

« Sauf contingences environnementales, bien sûr, a-t-elle ajouté, lentement, cruellement.

— Qu'est-ce qui leur prend ? ! » J'étais fou de rage. « Je leur ai dit qu'on ne voulait plus de prévisions ! Je l'ai dit à Ted cent fois. Qu'est-ce qui leur prend ?

— Ils ont sans doute cru que ça nous plairait de voir à quoi ressemblera notre petit garçon quand il aura quatre ans. »

J'ai posé le portrait et serré Pat contre moi. « Calme-toi.

— J'y ai pensé tout aujourd'hui. Je suis restée là, à réfléchir. Pourquoi ils ne nous ont pas envoyé un portrait de lui tel qu'il sera à quarante ans ? On n'aurait plus besoin de prendre la peine de le regarder du tout, cet enfant. On pourrait le laisser dans un coin et l'oublier.

— Ce n'est qu'une supposition, qu'une prédiction, mon chou. Ils ne peuvent pas savoir exactement à quoi il ressemblera, ce qu'il pensera, ni quelle sera sa réaction à quoi que ce soit. Ce serait impossible. Tu t'en rends bien compte ?

— Ils le savent. Ils savent tout.

— Ils ne savent rien du tout. Ils ne peuvent pas prévoir les accidents, ils... »

Je me suis interrompu avec un coup au cœur. Pat venait de pousser un petit cri. Elle me dévisageait, les yeux écarquillés. Sa froideur l'avait quittée, la carapace avait cédé.

« Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire », ai-je repris. Mais elle ne m'écoutait plus.

« Et s'il mourait ? a-t-elle demandé tout bas, terrifiée. S'il était mort-né ?

— Ça n'arrivera pas ! »

Elle a saisi le portrait et l'a contemplé, fascinée, horrifiée. « Ce serait le portrait d'un fantôme. Le fantôme d'un petit garçon qui n'aurait jamais vécu. »

Tout à coup, elle a retourné la feuille et fermé les yeux. « C'est déjà un fantôme.

— Arrête. »

Elle a passé des mains tremblantes sur son ventre et le carré de papier a glissé au sol.

« Qu'est-ce qu'il pense de tout ça ? a-t-elle murmuré. Lui non plus, il n'aime pas. Il doit détester tout le monde. On lui dit quand naître, combien peser, quelle couleur d'yeux avoir, quelle intelligence. On lui dit ce qu'il pourra apprendre, ce qu'il ne pourra pas apprendre, quelle sera sa force, quelles seront ses faiblesses. Il doit nous détester. Il doit... »

Soudain, elle s'est redressée dans un spasme, la bouche grande ouverte en un puits de terreur. « Il m'a donné un coup de pied ! Il m'en veut. Il me déteste ! Davie ! »

Elle s'est accrochée à moi. Voilà qu'elle sanglotait.

« Il me donne des coups de pied. Dis-lui d'arrêter. Oh ! Je t'en supplie. Je t'en prie, ça fait trop mal ! Qu'il arrête ! Qu'il arrête de me donner des coups de pied ! »

Les mots mouraient sur mes lèvres, impuissants. J'ai passé les mains dans ses cheveux, tâché de la

serrer si fort qu'elle ne tremblerait plus, regardé ses larmes brûlantes ruisseler.

Et tandis que je l'étreignais, mon regard s'est posé sur le portrait. Mon fils levait les yeux vers moi. Un petit sourire perplexe étirait sa bouche délicate. Il avait l'air d'écouter les gouttes de pluie qui commençaient d'éclabousser les vitres.

Sept mois. Elle ne sortait plus. Assise à la fenêtre, elle regardait les voitures passer, et les enfants bien emmitouflés jouer dans la rue froide. Parfois, elle pressait son front contre la vitre jusqu'à ce que le verre glacé lui engourdisse la chair. Puis elle se redressait et se frottait le front d'un air distrait.

Un soir, je suis rentré du travail et elle ne m'a même pas salué. Le seul fait qu'elle ne se soit pas tournée vers moi pour me dire bonsoir prouvait à quel point elle avait changé. J'ai perçu la soudaineté, l'angoisse de la perte de la jeunesse.

Debout près de la porte, j'ai étudié Pat dans le miroir mural. Le visage dépourvu d'expression, le regard vide, les cheveux défaits, elle restait assise, toute molle, la tête levée vers le ciel nocturne.

J'ai posé les mains sur ses épaules et me suis penché pour l'embrasser.

« Chérie ? »

Elle n'a rien répondu. Je me suis assis sur l'accoudoir du fauteuil et l'ai enlacée d'un bras. Je ne savais pas de quoi lui parler. Il n'y avait plus que le bébé qui comptait. Tout le reste se fondait dans le néant.

Et pourtant je ne pouvais pas parler de cet enfant. Car je le craignais presque. Il me faisait l'effet d'un inconnu horrible qui s'était imposé à Pat et moi, qui avait arraché un pan du corps de Pat pour se former, et qui se révélerait bientôt dans toute son étrangeté, dans toute sa cruauté.

« Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? » ai-je demandé.

Elle n'a rien répondu.

« Comment as-tu... »

Elle m'a interrompu. « Notre savant est venu. »

J'ai senti tous mes muscles se crispier. » Je lui avais dit de te ficher la paix !

— Ils nous ont payés. On n'a pas le choix.

— Il n'a pas à venir te torturer. Ça ne fait pas partie de l'expérience.

— Ils nous ont payés. On n'a plus aucun droit. On leur a vendu nos vies. »

Je voulais entendre sa voix s'élever, baisser, se briser, tout sauf ce débit monocorde. Son absence d'émotion était atroce.

« Bébé... » Mais je ne pouvais plus l'appeler comme ça. D'une part elle me l'avait demandé, et d'autre part ça ne lui allait plus.

« Chérie, il ne reste plus que deux mois et on sera... »

— Les contractions vont débiter le 28 mars 1976 à sept heures et quart du matin. »

On aurait cru qu'elle lisait un horaire de trains. « Pat... »

— Elles reviendront par intermittence pendant cinq heures et dix-sept minutes. »

Elle parlait d'une voix mécanique de robot. « Arrête de te torturer. »

— À minuit trente-deux précises le 29 mars 1976, la tête de l'enfant... »

— Pat, arrête !

— La tête de l'enfant... »

J'ai empoigné son bras et serré de toutes mes forces. Elle s'est tue. Elle a tourné la tête de-ci, de-là en enfouissant ses ongles dans la paume de ses mains. « Sauf contingences environnementales, bien sûr », a-t-elle sangloté.

Soudain, elle a tapé du poing sur sa jambe droite.

« Je ne suis qu'une usine ! On me dit quoi fabriquer et je le fabrique. Je pourrais être en train de concevoir une machine à calculer dans mon ventre ! »

Elle a voulu se lever, mais, alourdie par sa grossesse, elle a perdu l'équilibre. Elle est retombée dans le fauteuil et a fondu en larmes.

C'était toujours comme ça. À force de tout garder en elle, Pat devenait de plus en plus amère, puis elle craquait. Et elle restait coléreuse et réprobatrice jusqu'à la crise suivante. Jour après jour, semaine après semaine, depuis si longtemps que je ne me rappelais même plus quand ça avait commencé.

Je l'ai serrée tout contre moi. Je l'ai serrée fort, tandis que ses sanglots la secouaient, la réduisant à l'impuissance. Chaque fois qu'elle cédait à la dépression, ses pleurs étaient moins retenus, moins humains. Ils n'avaient plus rien à voir avec les larmes délicates de la jeune fille que j'avais épousée. À présent, ses crises trahissaient un désespoir absolu. Je tenais dans mes bras une femme brisée, vaincue, dont la révolte se délitait dans le néant.

Je redoutais toujours que cette fois-là soit la dernière. Je me disais qu'elle n'arriverait plus à pleurer, qu'elle perdrait sa capacité à exprimer son chagrin, qu'elle deviendrait une machine dépourvue d'émotions. Ou pire.

Le huitième mois.

Les lèvres serrées, l'air boudeur, elle parlait aux murs, et à l'univers.

« Pourquoi ce ne serait pas une fille ? Pourquoi ce ne serait pas une fille ? »

Elle ne tenait plus en place. J'ignorais ce qu'elle faisait de ses journées, mais le soir, la nuit aussi, elle déambulait dans l'appartement, se campait près de la fenêtre une minute, se balançait d'un pied sur l'autre, serrait et desserrait les poings, puis elle passait dans la cuisine, d'un pas lent et lourd. Je l'entendais parler toute seule. Je ne distinguais pas les mots, mais c'étaient toujours les mêmes.

« Pourquoi ce ne serait pas une fille ? »

Je me levais pour lui parler, pour tâcher de la reconforter. Mais elle m'évitait et rentrait dans la chambre. Je la trouvais plongée dans la contemplation du visage de notre bébé. Un jour, elle l'avait affublé de cheveux longs à grands coups de crayon vengeurs. Je n'avais jamais essayé de les effacer.

Elle laissait tomber le portrait à terre et regagnait le salon. De nouveau, elle regardait par la fenêtre ; ses épaules frémissaient au moindre bruit, et elle serrait et desserrait les poings sur un rythme machinal.

Elle refusait de sortir. Elle refusait de jouer aux cartes, de lire, et même de me parler. C'est tout juste si elle répondait quand je lui posais une question. À part cette unique phrase, elle restait quasiment muette.

Lorsque je me réveillais au milieu de la nuit, j'entendais les couvertures se froisser tandis qu'elle massait son ventre. Et si j'allumais la lampe de chevet, je voyais ma femme le regard fixé au plafond, les yeux écarquillés, en train d'articuler cette même phrase sans un bruit.

« Pourquoi ce ne serait pas une fille ? »

Je tâchais de l'apaiser, de la calmer, de la faire parler. Elle demeurait impassible. Cela empirait de jour en jour. Elle ne sanglotait plus, ne pleurait pas davantage. Elle gardait tout au fond d'elle-même. Et ses yeux avaient beau briller, aucune larme n'en coulait jamais.

On en était au neuvième mois.

Pris d'angoisse, j'ai grimpé les marches quatre à quatre ce soir du 25 mars 1976. Le bébé devait naître quatre jours plus tard.

J'ai déverrouillé la porte. Je suis entré.

Et je me suis immobilisé dans le vestibule, perplexe.

Le salon était brillamment éclairé. Au milieu du tapis, la table pliante était mise : nappe et serviettes blanches comme neige. À la lueur de deux chandelles écarlates, les assiettes, les verres et les couverts étincelaient, pimpants.

Pat se tenait près de la table. Elle a levé les yeux vers moi à mon entrée. Elle s'était peignée, maquillée avec soin. Une robe d'intérieur légère drapait ses formes arrondies.

« Bonjour, chéri », m'a-t-elle dit d'une voix enjouée. Elle s'est approchée à petits pas rapides et m'a embrassé sur la joue. « Je suis contente que tu rentres tôt. Le rôti est juste à point. Assieds-toi, tout sera prêt dans une minute. »

Je l'ai regardée partir s'affairer dans la cuisine. J'ai posé mon journal et mon chapeau dans le vestibule, et je suis allé me laver les mains à la salle de bains. Mon cœur battait la chamade. Mes mains tremblaient sous le jet d'eau.

Je me suis attablé sans dire un mot. Je me demandais ce qui l'égayait et je craignais, par une parole malencontreuse, de ruiner cet instant.

Elle a apporté un plat contenant un rôti brun dégoulinant de sauce.

« Et voilà ! a-t-elle dit d'un air triomphant. Il n'a pas l'air superbe ? »

J'ai réussi à hocher la tête. « Oui, ai-je marmonné. Superbe. »

Un petit rire stupide lui a échappé lorsqu'elle s'est assise. Elle a tenu à découper la viande. Je l'ai observée avec un frisson. Tout à coup, j'ai croisé son regard alors qu'elle levait les yeux et j'ai baissé les miens. J'ai bu une gorgée d'eau en manquant m'étouffer. Elle a gloussé. J'ai posé les mains sur mes cuisses pour lui cacher qu'elles tremblaient.

Elle m'a servi copieusement, et m'a raconté tout ce qu'elle avait fait ce jour-là. Puis elle m'a demandé comment s'était passée ma journée au labo et, sans attendre ma réponse, elle a continué de parler, encore et encore. Elle n'a pas mentionné le bébé une seule fois. J'avais les muscles tendus comme des cordes de piano.

Soudain, elle s'est tue. Le silence était tel que j'ai levé la tête. Elle souriait comme une gamine qui a du mal à garder pour elle un merveilleux secret.

Elle a laissé tomber sa fourchette sur son assiette.

« Devine un peu !

— Quoi ?

— Je vais avoir une fille ! »

Je l'ai dévisagée, abasourdi. « Tu vas avoir...

— Une fille ! » a-t-elle crié avec un mouvement brusque de la tête.

J'ai senti un bonheur indescriptible m'envahir. « Tu veux dire... qu'ils ne t'ont pas donné... un garçon ? ai-je bredouillé. Qu'ils ont fait une erreur ? Qu'ils...

— Oui ! » Elle riait. « Ce n'est pas merveilleux ? »

J'en aurais hurlé de joie. J'ai pris sa main que j'ai couverte de baisers. Puis j'ai contemplé son visage rosi de plaisir. « Ça s'est passé quand ? C'est Ted qui t'a prévenue ? Comment s'en sont-ils rendu compte ?

— Eux ? Ils n'en savent encore rien. »

J'ai eu l'impression de recevoir un coup de pied dans le ventre.

Mon excitation est retombée. J'ai eu soudain très froid. Un frisson m'a secoué.

« Ils ne...

— Chéri, m'a-t-elle dit avec une note d'hystérie, ils n'ont pas besoin de me le dire. Après tout, qui est-ce qui attend cet enfant, eux ou moi ? Je sais mieux que personne que je vais avoir une fille. »

Je restais hébété. Je ne voyais que son visage trop brillant, je n'entendais que ses propos



ininterrompus.

« Et elle n'aura pas les yeux bleus, mais noisette. Je n'aime pas les yeux bleus. Tu n'aimes pas beaucoup les yeux bleus, toi non plus, hein, chéri ? Moi, je les déteste. Et pas de cheveux blonds. D'ailleurs, on s'en moque, de la couleur, du moment qu'elle a des cheveux. »

Un rire criard, forcé.

« Chéri... » Elle a pris ma main qui tremblait dans sa main qui tremblait. « Chéri, ça ne te fait rien que ce ne soit pas un garçon, hein ? Ça ne compte pas trop pour toi, hein ? Ça ne te fait rien que ce soit une fille, hein, chéri ? Hein ? »

Ses yeux brillaient.

J'ai refermé ma main sur la sienne et tâché de reprendre mes esprits.

Puis j'ai dit d'une voix rauque : « Ça ne me fait rien.

— Oh ! Tu es si gentil ! Et elle sera belle, chéri. Elle sera ravissante. Tu verras. Elle aura de longs cheveux bruns et elle sera belle. Elle te plaira, hein ? Hein, chéri ? Appelle-moi bébé. S'il te plaît. »

J'ai murmuré : « Oui... bébé. »

Elle m'a souri avec tendresse.

« Je sais ce que tu ressens. J'ai ressenti la même chose quand j'ai su que ce ne serait pas un garçon. »

Elle a regardé mon assiette.

« Oh, finis ton dîner, mon chéri. Et attends de voir ce que j'ai fait comme dessert ! Tu n'en croiras pas tes yeux. Vas-y, chéri. Mange. »

J'ai mangé. La nourriture me restait en travers de la gorge. Elle me pesait sur l'estomac, comme du plomb. J'avais les mains qui tremblaient. J'avais du mal à tenir mes couverts. Je sentais les larmes me ruisseler sur les joues. Je la regardais manger. Je tâchais de lui rendre son sourire lorsqu'elle levait la tête, les yeux brillants, le regard vif, les mains tremblantes d'excitation.

Une phrase que j'avais oubliée depuis longtemps tournait dans ma tête. Elle se répétait sans cesse.

*Tu enfanteras dans la douleur.*

*Tu enfanteras dans la douleur.*

*Tu enfanteras...*

Titre original : *And in Sorrow*.  
Initialement paru en édition limitée  
chez Gauntlet Publications.  
© 2000, by Richard Matheson.

# TOUT N'EST QUE SILENCE

Vous êtes réveillé, pâle créature, et vos yeux chassieux se posent ici et là. Ici le plafond, là les murs ; la sécurité sous forme de plâtre, de peinture, de papier peint à motif de lis. Primo : *foutupapierpeint*. Cela a toujours été, cela demeure et cela ne sera plus jamais la toute première réflexion du matin. Secundo : *Mildredestunenulle*. Cette pensée restera peut-être.

Brouillé par le sommeil, votre regard cherche le réveil, qui n'a pas claironné l'aurore. En fait, l'objet ne semble même pas conscient du lever de soleil rosé, car ses aiguilles noires pointent sur le XII de minuit...

... ou de *midi* ! Vous sursautez, les yeux en billes de loto, la bouche prête à abriter un moucheron indigent. *Merdalors ! Et hop !* le corps parallèle au matelas devient perpendiculaire au matelas. Presto ! voilà un angle droit, un Américain mâle, assis, furibond. Crissement de cervicale, craquement de clavicule, et vous regardez dans la chambre, vous regardez dans la...

*Silence. Tout n'est que silence.* (Pâle créature.)

« Mil ! » criez-vous. Quoi, pas de sifflements de bacon en train de frire, pas d'odeur de café ? »  
« Millie ! » Pas de saveur de toast brûlé, pas de remarque acariâtre prête à fuser ?

« Mildred ! » *Maisc'estquoicefoutu...*

Le silence. Un absolu silence.

Des ruisselets de sueur vous érodent le front. Une étrange angoisse guerroye dans votre gorge. Un tel silence, c'est... *un silence de mort*. N'est-ce pas ?

« *MILDRED !* »

Ah ! être blême, votre appel reste sans réponse. Vos orteils crochètent le tapis, votre torse s'élève, vous voilà donc érigé. « Qu'est-ce qui se passe ? » grognez-vous, avant de traverser la pièce à pas lourds, les jambes de guingois. La terreur vous titille les tétons. Vous voici au couloir. « Mil ! » hurlez-vous. Mais de Mil, point. Vous enfilez le passage comme un cheval prend la corde. Vous êtes Mercure et Ariel. Vous êtes Puck en pyjama rose. « Millie ! » Pas de Millie. Vous titubez dans votre logis tel le mammoth qui rase un village. « Mildred ! »

Faut-il le préciser ? Nulle trace de Mildred.

Rien, en fait. Ni signe d'exode, ni *jeretournechezmamère* griffonné sur un papier, ni lettre menaçante d'un ravisseur bien malavisé. Pâle créature, vous restez atterré. La panique sonne son tocsin dans votre cerveau cotonneux. Où — hein ? — est Mildred ? Pourquoi — oui, là est la question — est-ce que vous vous êtes réveillé tout seul comme un grand à midi ?

Midi ? Voyez, les aiguilles noires pointent pareillement.

Le réveil est arrêté.

Picoré par la peur, *pachyderme en difficulté\**, vous vous jetez sur le téléphone. Vos doigts étreignent le combiné, le combiné vous englobe l'oreille. Écoutez ! Sitôt fait, votre bouche, de nouveau, bée telle une caverne. Pourquoi ?

Il est muet comme une carpe, votre téléphone. (Audacieux rapprochement.) Voilà pourquoi.

« Allô ! » clamez-vous nonobstant. La scansion de la peur s'impose à votre diction. « Allô ? Allô ? ! Hé ! »

Pas de réponse. (Être achromatique.) Vous laissez tomber, du moins le combiné, et l'aiguillon de l'angoisse vous pousse vers la fenêtre. Tirez la chevillette, un bon coup, et le store s'enroule, *flap, flap, flap*, autour de son axe. Les petits carreaux vous laissent voir votre rue.

Déserte, votre rue.

« Heu ? » Parole immortelle. « *Qu'est-ce que c'est que...* »

D'étranges et noires marées vous engloutissent. La terreur est absence. Elle est cessation, vide. La terreur est silhouettes gainées de brouillard, à peine entendues, tout juste entrevues. « Mil ? » murmurez-vous.

Pas de Mil.

On s'habille ! On enquête ! On fouine ! On creuse ! Une résolution virile affermit votre carrure. Passons à l'attaque ! vous morigénez-vous. Il y a une explication à tout. (Bien sûr.) Vous êtes votre propre capitaine, votre propre maître. Retournez sur la brèche ! Et que ça saute !

*Créature étiolée.*

On habille sa carcasse, *promptement\**. On chausse ses petons de Thom McCann's. On laisse derrière soi la chambre, le couloir, le salon, la cuisine, la porte de l'appartement et...

Les voisins ! Les voisins *del'aut côté du couloir*, les voisins *quifraient mieux d'semêler d'leurs affaires* !

Vous franchissez d'un bond la distance jusqu'à leur porte. Votre cœur fait des claquettes. C'est évident ! (Vous dites-vous.) Mil, Millie, Mildred, MILDRED est allée leur pirater une pincée d'huile ou une goutte de sucre. Elle rit, jacasse et bavasse en compagnie de la femme du voisin. Elle en oublie sa condition de mortelle. (*Ohc'qu'elle vadéguster* !) Et il y a juste une coupure téléphonique. *Q* : Et la rue déserte ? *R* : Un défilé, ou un incendie, ou un accident sanglant dans le coin, et le quartier se sera vidé pour assister au spectacle.

*Il ne faut pas chercher plus loin.* (Rationalisez-vous, sous votre teint de craie.)

Sur-le-champ, vos phalanges gainées de peau durcissent et votre main forme un poing. Toc, toc. Silence à l'intérieur. Pan, pan. De même. Boum, boum. Itou. Vous bluffez. « Hé ! lancez-vous. Y a quelqu'un ? »

Pas de réponse. *Crac* ! Ça lui apprendra, à la porte. Mais rien. Une fureur veinée de terreur vous envahit. Vous tournez la poignée et le battant s'entrebâille.

*Consternation.*

Ni Mildred, ni voisins. Une cuisine vide... à part (écho de la *Marie-Céleste* ?) une poêlée d'œufs aux yeux orange qui nagent dans le beurre ; une cafetière posée sur le feu avec un fragile volcan de café dans son filtre ; un grille-pain qui tictaque telle une bombe chromée ; et la table mise.

« Hé. » L'exclamation coule faiblement de vos lèvres. « Où a disparu tout le monde ? » (Bonne question.) D'un pas lourd, vous inspectez le salon. Vacant. Les chambres, une par une. Inoccupées. Votre remarque suivante, blafarde créature ? Je vous cite : « Mais qu'est-ce qui *passé* ici ? » (*Fermez les guillemets*, comme vous dites.)

À présent, votre résolution s'accroche du bout des doigts au bord dentelé de la falaise de l'angoisse. (Quelle métaphore merveilleuse !) Debout à la fenêtre, le cœur tel un piston dans le moteur d'une voiture lancée à cent vingt, vous observez la rue, bouche bée, de nouveau. Vide, vide. La panique menace.

« Non ! » La résistance s'organise de nouveau. On relève le menton à défaut du gant. *En avant !\** Tel Socrate, vous allez exposer les racines de ce mystère. Ainsi en sera-t-il !

*C'est clair.*

Une volte-face, et tel un lévrier vous filez jusqu'à la porte et sortez. Pégase ne vous doublerait pas dans l'escalier, ni ne ferait plus de bruit. Trois volées dévalées et vous voilà maître du vestibule.

La confusion reprend ses droits. Les boîtes débordent de courrier, comme de coutume. Les journaux jonchent le sol, mêmement. « Heu ? » Vos yeux qu'on pourrait qualifier de gibbeux se

posent sur la une. *LE TORSE DE LA STARLETTE DANS UN BARIL*. Pas de réponse à attendre. Vous jaillissez dehors pour explorer.

Une vaste longueur de néant, monsieur. Un sinistre silence susurre sous le ciel. (Quelle allitération !) Vous restez planté au beau milieu de la chaussée, les sourcils haussés. N'oyez\*... rien. Rien à ouïr. Pas une âme, pas un mouvement. Vous êtes seul, créature marmoréenne.

« Non ! » s'époumone le héros. (C'est vous.) Vous refusez l'évidence. C'est impossible ! *Il doit y avoir une explication. Ces choses-là ne peuvent pas se produire.* (Ah bon ? Et qui le prétend ?) La terreur ricoche sur le mur de la raison et vous revient transmuée en bravoure. Vous voilà parti !

Ah ! regardez-vous, détective amateur au teint cireux, courir au ralenti vers Main Street, tricoter de vos jambes molles, souffler comme un vieux radiateur : *La solitude du coureur de fond*. Le long de l'artère nécrosée vous détalez, en quête de quelque âme qui vive.

Sonner aux portes ? Futile, vous l'avez constaté. Frapper ? Inutile. Regarder par les fenêtres ? Vaine entreprise. Pire que vaine : c'est *guignol* et compagnie que ces scènes matinales sans acteurs, alors que le frichti bout, rissole, grille, saute, dans un décor de tables mises et de cuisinières allumées. On aperçoit même, dressé contre le sucrier promu lutrin, le journal du matin.

Mais il n'y a personne pour manger, pour servir, pour lire.

On continue. (À chaque effet sa cause.) (*Naturellement\**.)

Aux abords de Main Street, vous vous trouvez confronté à un mystère supplémentaire. Une voiture trône sur sa voie, le capot agité des frissons d'un moteur en marche. Elle reste là comme si son conducteur attendait que le feu passe au vert.

Vide, ce véhicule. (Des souris de glace vous grignotent le foie.) On se baisse pour regarder par la vitre baissée : un sac de provisions affalé sur le siège du passager et flanqué du journal. *LE TONNEAU CONTENAIT UNE STARLETTE*, dit la manchette. Aucune aide à attendre de ce côté-là.

« Je n'y comprends *rien* », déclarez-vous. (Cela viendra en son temps, créature décolorée.) De vives douleurs gravent des rides sur votre figure. Vos doigts tremblent, vos glandes vous inondent de sécrétions.

*Courage, mon passé\**.

On poursuit son chemin, et puis, vite, on retourne prendre le véhicule. Les dilemmes désespérés dictent des décisions désespérées. (Quelle figure de style ! Vous en connaissez le nom ?) On se glisse au volant, on passe une vitesse (le frein à main n'est même pas enclenché) et on écrase l'accélérateur de toutes ses forces. La voiture bondit, rugit, dévore le gasoil et le macadam. Enfin, le silence se brise.

Une idée ! Vous vous penchez et, d'un doigt inquisiteur, vous appuyez sur le bouton argenté d'un autoradio. Puis, une fois redressé, vous attendez.

Un moment.

« ... a-mour, chante une femme, a-mour, a-mour... » Sa voix lasse monte, descend. « ... a-mour, a-mour, a-mour... »

Quelque part, un diamant reste prisonnier d'un sillon. La répétition prive le mot de signification. L'efface. Il s'agit, au fait, d'une station locale. Cela voudrait donc dire que la ville entière est abandonnée ? La ville, voire...

... le monde ? Oui, le monde aussi (c'est votre opinion), créature livide, exsangue, blanche comme la craie.

« ... a-mour, a-mour, a-mour, a... » Vous lui coupez le sifflet et enfoncez un autre bouton de présélection. Silence. Un autre bouton. Pareil. Un autre, idem. Encore un autre. « ... a-mour, a-mour, a-mour... » On est revenu au point de départ. Les yeux réduits à deux grains de raisin rétrécis par le

gel, vous éteignez la radio d'une chiquenaude. Simple réflexe nerveux.

*Roule. Roule. Continue de rouler.*

Le carrefour de Main Street. Dans votre confusion, vous passez le bras par la fenêtre pour signaler que vous tournez, vous le retirez, vous tournez...

... et, pétri d'horreur, vous écrasez le frein et vous calez. Votre respiration siffle et se fige.

« *Bondieud'merde !* » (Traduction littérale.)

Jusqu'à présent, vous gardiez quelque incrédulité dans un recoin de votre cerveau. Vous discutiez les faits. Q : Alors, que s'est-il passé ? R : Dans un étrange mouvement de foule, tout le monde est allé voir une star de cinéma, le président, un incendie, un accident, une attraction ahurissante. Voilà le pourquoi des rues désertes, des maisons délaissées.

Mais non. Toute la longueur de Main Street n'est qu'une enfilade sans vie jonchée de voitures immobilisées dont les moteurs tournent au ralenti. Glacé, vous contemplez le spectacle, mesurez le dépeuplement, tressaillez devant l'horreur de la découverte.

« Non... » (Si.) « Oh, non. » (Oh, si.) « *Non !* » (Ah, mais si.)

L'esprit aux abois, vous vous retrouvez à tituber dans le caniveau tel un zombie (vous êtes sorti du véhicule sans vous en apercevoir), les yeux écarquillés, les jambes raides comme des échasses. Non, insistez-vous malgré l'évidence. Non, impossible. Mais ce déni vous permet d'avancer. Une gestation touche à sa fin. Dans une matrice envahie de toiles d'araignée, votre folie s'apprête à naître.

« Hé ! hurlez-vous. *Hé-é-é !* »

Les lèvres retroussées, vous vous extirpez du caniveau et, tel un éléphant, cheminez sur le trottoir.

*First National Bank*. Secoué de frissons malsains, vous vous engouffrez dans sa porte à tambour ; l'angle de cuivre et de verre pivote et vous projette à l'intérieur le long d'un arc de cercle incontrôlé. « Hééé ! hululez-vous. *HÉ !* »

Silence.

« *HÉ-É-É !* »

Le signal aberrant de votre voix rebondit comme une balle sur les murs de marbre, ricoche sur les comptoirs de bois ciré et serpente, fragmenté, entre les barreaux des cages vides que devraient occuper les caissiers.

Bruit terrifiant. Vous tournez les talons, sifflez de peur, tremblez, sortez *à pas de géant\** (voire en courant comme un dératé), si bouleversé que vous ne songez même pas à voler l'argent étalé.

De nouveau la rue. Vous vous jetez dans une boutique de vêtements féminins dont la moquette étouffe le martèlement de vos pas. Vous longez des présentoirs pleins.

« Hé ! Il y a quelqu'un ? ! » Personne. Vous ressortez.

Un magasin d'appareils ménagers, rangées sur rangées de cuisinières, de réfrigérateurs, de lave-linge : pierres tombales neigeuses dans un cimetière de linoléum.

« Ohé ! hurlez-vous. *OHÉ !* » Pas de réponse. (Vous allez bientôt craquer.)

Vous rebroussez chemin pour regagner la rue, des glaçons plein l'estomac. Une confiserie doublée d'un relais de presse. Vous vous précipitez vers le comptoir. *LA STARLETTE COINCÉE DANS UNE JARRE. LE TORSE DE L'ACTRICE TROUVÉ DANS UN Foudre. LE CORPS DE LA STARLETTE DANS UNE DAME-JEANNE.* Et à la une d'un des journaux, vers le bas de la page : *Étrange spectacle.*

(Sans rire ? Pas vrai, créature laiteuse ?)

Où en étais-je ?

Ah, oui. Vous détournez avec difficulté votre regard des manchettes et considérez la confiserie, vide, silencieuse. Des tasses et des assiettes parsèment le comptoir derrière lequel, *notez bien*, un

mélangeur de milk-shakes bourdonne comme un moteur de hors-bord dans le lointain.

« Non... » (Trente, quarante secondes au maximum.) « Non. Ohé ! *Merde, répondez, quelqu'un !* »

La rage fouette votre panique.

On ne peut pas vous faire une chose pareille, pas à *vous* !

« *HÉ-É-É-É !* »

Vous titubez au milieu de Main Street, contournant les voitures comme les courants marins les îles.

« *HÉ-É !* » Vous criez au loup. « OÙ EST PASSÉ TOUT LE MONDE ? ! »

Vous en perdez le souffle. Vous en avez un point (final ?) de côté. Les pupilles tels des mondes plongés dans le chaos, votre regard papillonne, en quête. Car il doit y avoir *une réponse*. Votre tête pivote en tous sens. *Il doit y avoir une réponse*. Votre colère enfle. *Il doit y avoir une RÉPONSE !*

« *Il doit y avoir une réponse !* » criez-vous.

Et la rage engendrée par votre déséquilibre vous englutit. (Au moment prévu.)

Le regard fulminant, vous vous ruez dans un magasin de porcelaine.

Un défi : « *BON-JOUR !* » Pas de réponse. Vous serrez les lèvres.

Un ultimatum : « *J'ai dit BON-JOUR !* »

Pas de réponse.

La colère vous martèle le crâne ; vous attrapez une chope et la lancez. Et de un ! Une chauffelette tournée à la main explose tel un shrapnel en céramique. Les éclats crissent sous vos pas. Une satisfaction furieuse vous brûle le bas-ventre.

« *Alors ?* » demandez-vous. Alors, rien.

D'un geste vif, vous empoignez un cendrier et... *zzzzou ! Crac !* Et de deux ! Une écuelle dorée à l'or fin crible d'éclats les murs et le sol de la boutique.

« *J'AI DIT BONJOUR !* » Vous n'êtes pas encore fou : plus enragé que dérangé pour l'heure. Le bras tendu tel un espar, vous longez le comptoir pour rassembler en une seule énorme bombe cruches, bols, plateaux, gobelets et calices.

Et votre bombe explose dans une fabuleuse détonation de céramique qui projette des milliers de dents kaléidoscopiques à l'entour. *Et de trois !* Vous voilà satisfait.

« *Prenez ça !* » glapissez-vous.

Virevoltant, dévidant un chapelet de jurons, vous sortez du magasin dans un éclat de rire. (Un rire quelque peu dément.)

« *HÉ !* hurlez-vous, *HÉ-É-É !* » Vous agonissez d'injures Main Street désertée. Vous sautez dans une voiture, longez le trottoir jusqu'au carrefour suivant et tournez à droite pour démolir la vitrine d'un magasin de meubles.

« *Attention !* » Vous bondissez dans les vestiges et commencez à renverser des chaises et à balancer des coussins de sofa sur les lustres. « *J'ai dit bon-jour !* » Vous cassez des tables basses à coups de pied. Vous attrapez des lampes en porcelaine et les jetez contre les murs. « *BONJOUR !* »

Et ainsi de suite, créature spectrale.

Des heures plus tard, pris de folie furieuse, vous portez un abat-jour aux motifs abstraits en guise de couvre-chef et une étole d'hermine sur vos épaules revêtues de poil de chameau. Vous avez fait irruption dans un supermarché et réduit en miettes, à la hache, des tartes, des pains et des biscuits. Vous avez envoyé trente voitures vers la ville voisine. Vous avez jeté des poignées de billets de cent dollars du haut des toits. Vous avez mis le feu à la caserne des pompiers, conduit le camion rouge à grande échelle tout le long de Main Street, arrachant au passage bouches d'incendie et lampadaires, pour le laisser enfin, moteur en marche, dans le hall du *Gaiety Théâtre*.

À présent, épuisé par la rage, affalé dans le siège profilé que vous avez traîné dehors, vous

regardez votre ville partir en fumée. Et vous pensez : qui en a quoi que ce soit à foutre, de toute façon ? Bordeldemerde, qui en a quoi que ce soit à *foutre* ?

Pas nous.

Titre original : *All and Only Silence*.  
Initialement paru dans le recueil *Off Beat*,  
Subterranean Press, janvier 2003.  
© 2002, by Richard Matheson.

# LE PRISONNIER

Il se réveilla étendu sur son côté droit. Une couverture en laine lui piquait la joue. Il vit une paroi métallique devant ses yeux.

Il écouta. Silence total. Il tendit l'oreille. Non, pas un bruit.

Il prit peur. Des rides creusèrent son front.

Il se haussa sur un coude et regarda derrière lui. Son visage maigre se tendit et pâlit. Il se tortilla pour passer ses jambes par-dessus le bord de sa couchette.

Près de lui, un tabouret portait un plateau garni d'un repas à moitié consommé : poulet rôti intact, traces de fourchette sur une montagne de purée froide, miettes de biscuit flottant dans une flaque de beurre fondu, tasse à café vide. L'odeur de la nourriture froide lui emplit les narines.

Tout à coup, il tourna la tête et resta bouche bée devant la fenêtre et la porte munies de barreaux. Un gémissement de terreur lui échappa.

Ses semelles raclèrent le sol dur. Il se leva et trébucha. Il s'effondra contre le mur et agrippa les barreaux de la fenêtre au-dessus de lui. Il ne pouvait pas voir à l'extérieur.

Tremblant, il retourna en titubant poser le plateau sur la couchette. Il traîna le tabouret jusqu'au mur et s'y hissa tant bien que mal.

Il regarda dehors.

Un ciel gris, des murs, des barreaux aux fenêtres, de gros projecteurs en métal noir, une cour en bas, le tout derrière un rideau de bruine.

Les yeux exorbités, il sentit sa langue se délier.

« Hein ? » marmonna-t-il, éperdu.

Le tabouret bascula sous son poids. Son genou droit heurta le sol, sa joue frotta contre le métal froid du mur. Il poussa un cri de terreur et de douleur mêlées.

Il voulut se relever et retomba contre la couchette. Des pas retentirent. Quelqu'un cria : « Tais-toi ! »

Un homme ventripotent en uniforme bleu surgit derrière la porte. L'air furieux, il toisa le prisonnier entre les barreaux.

« Qu'est-ce qui te prend ? » cracha-t-il.

Le prisonnier le dévisageait, la bouche grande ouverte. Un filet de salive coula sur son menton et goutta sur le sol.

« Tiens, tiens, tiens, dit l'homme avec un sourire terrible. Tu as fini par comprendre, hein ? »

Il rit à gorge déployée. Il se moquait du prisonnier.

« Hé ! Mac ! Viens ici ! Faut que tu voies ça. »

D'autres pas. Le prisonnier se releva. Courut à la porte.

« Qu'est-ce que je fais ici ? demanda-t-il. Pourquoi suis-je ici ? »

L'autre rit plus fort.

« Ha ! s'écria-t-il. Eh bien, ça y est, t'as craqué. »

— La ferme ! grogna une voix plus loin dans le couloir.

— La ferme toi-même ! » hurla le garde en réponse.

Un homme plus âgé, grisonnant, arriva devant la cellule et y jeta un coup d'œil intrigué. Il vit le prisonnier, blême de peur, se cramponner aux barreaux et se dévisser le cou pour regarder dans le couloir. Il vit ses phalanges, toutes blanches.

« Qu'est-ce qui se passe, Charlie ? demanda-t-il. »



— Le gros dur a craqué, Mac, dit l'autre. Le gros dur est mou comme une chique en fin de compte.

— De quoi parlez-vous ? demanda le prisonnier en dévisageant les deux gardiens tour à tour. Où suis-je ? Où suis-je, pour l'amour de Dieu ? »

Charlie partit d'un rire tonitruant. Mac se contenta d'étudier le prisonnier, les paupières plissées.

« Tu sais où tu es, fiston, dit-il sans élever la voix. Arrête de rire, Charlie. »

L'autre se calma peu à peu.

« J'ai pas pu me retenir, Mac. Ce salaud nous répétait qu'il ne craquerait jamais. "Pas *moi*, les mecs, qu'il disait. Je me poserai sur la chaise avec le sourire. " »

Les lèvres exsangues du prisonnier s'entrouvrirent. « Quoi ? murmura-t-il. Qu'est-ce que vous avez dit ? »

Charlie se détourna. Il s'étira, grimaça, se pétrit la panse. « Il m'a réveillé, dit-il.

— Quelle chaise ? cria le prisonnier. De quoi parlez-vous ? »

Charlie se plia de rire. « Oh ! Seigneur, c'est trop drôle. Un vrai cadeau du ciel. »

Mac se rapprocha des barreaux pour scruter le visage du prisonnier. « Ne fais pas le mariole, John Riley.

— Le mariole ? répéta le prisonnier, incrédule. Qu'est-ce que vous racontez ? Et je ne m'appelle pas John Riley. »

Les deux hommes se dévisagèrent. Ils entendirent Charlie s'éloigner dans le couloir en parlant tout seul, amusé.

Mac se détourna.

« Non ! dit le prisonnier. Ne partez pas. »

L'autre se retourna. « Quel tour tu essaies de nous jouer ? Tu ne crois tout de même pas nous abuser ? »

Le prisonnier le fixa du regard. « Vous voulez bien me dire où je suis ? Je vous en prie !

— Tu sais bien où tu es.

— Je vous assure...

— Arrête, Riley ! Tu perds ton temps.

— Je ne suis pas Riley ! cria le prisonnier. Pour l'amour de Dieu, je ne suis pas Riley. Je m'appelle Phillip Johnson. »

Mac secoua lentement la tête. « Dire que tu devais être courageux. »

Le prisonnier s'étouffa. Il semblait avoir des milliers de choses à dire qui restaient toutes bloquées dans sa gorge.

« Tu veux revoir le prêtre ?

— Le revoir ? »

Le gardien s'approcha encore et regarda dans la cellule. « Tu es malade ? »

Le prisonnier ne répondit pas. Mac avisa le plateau.

« Tu n'as pas mangé ce qu'on t'a apporté. Tu réclames, on se donne du mal et tu n'as rien mangé. Pourquoi ? »

Le prisonnier considéra le plateau, Mac, puis de nouveau le plateau. Un sanglot le secoua. « Qu'est-ce que je fais ici ? dit-il d'une voix suppliante. Je ne suis pas un criminel, je suis...

— Tais-toi, merde ! rugit l'occupant d'une cellule voisine.

— Entendu, entendu, on se calme ! lança Mac dans sa direction.

— Y s' passe quoi ? s'enquit quelqu'un d'autre. L' gros dur a mouillé son pantalon ? »

Il y eut des rires. Le prisonnier regarda Mac.

« Vous voulez bien m'écouter ? » demanda-t-il d'une voix tremblante.

Mac lui rendit son regard et secoua la tête. » Tu ne t'attendais pas à finir comme ça, hein, Riley ?

— Je ne suis pas Riley ! s'écria l'autre. Je m'appelle Johnson. »

Il se plaqua contre les barreaux avec une ardeur qui faisait peine à voir et, du bout de la langue, humecta ses lèvres sèches.

« Écoutez, je suis chercheur scientifique. »

Mac eut un sourire amer et secoua la tête encore une fois. « Tu n'as aucune dignité ? Tu as beau jacasser et pavoiser, tu es comme tous les autres. »

Réduit à l'impuissance, le prisonnier baissa la tête. « Écoutez...

— *Toi*, tu vas m'écouter. Il te reste deux heures, Riley.

— Je vous répète que je ne...

— Assez ! Il te reste deux heures. Tâche de te comporter en homme et pas en chien battu pendant ce temps-là. »

Le visage de l'autre perdit toute expression. « Tu veux revoir le prêtre ? Le père Shane ?

— Non, je... » Le prisonnier s'interrompit, la gorge serrée. « Si. Je veux voir le prêtre. Faites-le venir, voulez-vous ? »

Mac hocha la tête. « Je l'appelle. D'ici là, reste tranquille. »

Le prisonnier se détourna et regagna sa couchette d'un pas traînant. Il s'y laissa tomber et scruta le sol.

Mac l'observa un moment, puis s'éloigna dans le couloir.

« Y s'passé quoi ? répéta quelqu'un. L'gros dur a mouillé son pantalon ? »

Les autres prisonniers s'esclaffèrent. Leurs rires vinrent se briser comme des vagues sur l'homme avachi.

Il se leva pour arpenter sa cellule. Il contempla le ciel par la fenêtre. S'approcha de la porte et regarda dans le couloir.

Soudain, il eut un sourire nerveux.

« D'accord ! lança-t-il. D'accord. C'était très drôle. Oui, j'apprécie la plaisanterie. Maintenant, laissez-moi sortir de ce trou à rat. »

Quelqu'un gémit.

« Ta gueule, Riley ! » cria quelqu'un d'autre.

Le prisonnier plissa le front. « Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, dit-il d'une voix forte. Maintenant, je voudrais bien... »

Il s'interrompit en entendant des pas précipités dans le corridor. La masse disgracieuse de Charlie vint se camper devant sa cellule.

« Tu vas te taire ? » Le gardien plissa ses lèvres charnues d'un air menaçant. « Ou tu veux une piqûre ? »

Le prisonnier essaya de sourire. « D'accord, dit-il. D'accord. J'ai compris la leçon. Alors, laissez-moi sortir, maintenant, ajouta-t-il un ton plus haut.

— Continue tes conneries et c'est la piqûre. » Charlie s'éloigna. « Je savais que tu étais un lâche.

— Enfin, écoutez-moi ! s'écria le prisonnier. Je m'appelle Phillip Johnson. Je suis physicien. »

Le gardien jeta un bref regard en arrière et partit d'un gros rire qui secoua sa carcasse. « Physi... » Un nouvel accès d'hilarité lui coupa le sifflet.

« Je vous assure ! »

Charlie poussa un gémissement simulé et se frappa le front d'une paume charnue.

« Qu'est-ce qu'ils ne vont pas inventer ! » Sa voix résonna dans le couloir.

« Tais-toi, toi aussi ! hurla un autre prisonnier.

— La ferme ! » riposta le gardien, son sourire envolé pour faire place à une expression agressive.

« Le prêtre arrive ? » entendit-il le « physicien » lancer alors qu'il arrivait devant son bureau.

— « Le prêtre arrive ? » « Le prêtre arrive ? » » l'imita Charlie. Il tapa du poing sur son bureau et se laissa aller dans le fauteuil pivotant, qui grinça sous son poids.

« Avise-toi encore une fois de me réveiller et tu sentiras passer ta douleur ! » cria-t-il en direction de la cellule.

— Ta gueule, à la fin ! hurla un autre prisonnier.

— Fermez-la tous ! » répliqua Charlie

Le prisonnier monta sur son tabouret pour regarder par la fenêtre. La pluie tombait à verse à présent.

« Où suis-je ? » demanda-t-il.

Le prêtre s'arrêta devant la cellule. Mac, qui l'escortait, fit signe à Charlie, lequel, à l'autre bout du couloir, pressa un bouton sur sa console. La porte coulissa.

« Allez-y, mon père », dit Mac.

Le prêtre, un petit homme trapu, entra. Son visage rougeaud arborait un sourire affable.

« Dites, mon père, vous voulez me passer ce plateau ? » demanda Mac depuis le seuil.

Le prêtre hocha la tête, saisit le plateau et le lui tendit.

« Merci beaucoup, mon père.

— Je vous en prie. »

La porte se referma devant le gardien. Il marqua une pause. « Appelez-nous s'il joue les durs.

— Je sais qu'il n'en fera rien », répondit le prêtre avec un sourire à l'adresse du prisonnier qui, debout contre le mur, attendait que Mac s'en aille.

Le gardien s'attarda un instant. « Pas de bêtises, Riley. » Il s'éloigna. Ses pas décréurent dans le couloir.

Le prisonnier se rua vers son visiteur, qui tressaillit. « Mon fils...

— Je ne vais pas vous frapper, pour l'amour de Dieu. Écoutez-moi, mon père...

— Asseyons-nous et détendons-nous.

— Hein ? Oh, d'accord. D'accord. »

Il s'assit sur la couchette. Le prêtre alla chercher le tabouret, le rapprocha de la couchette, et le posa sans bruit devant le prisonnier

« Écoutez-moi... » commença ce dernier.

Le père Shane leva un doigt pour lui demander de patienter, sortit un grand mouchoir blanc et entreprit de nettoyer avec soin le siège du tabouret. Le prisonnier se tordit les mains.

« Pour l'amour de Dieu...

— Justement », dit le prêtre avec un sourire. Il s'assit. Bien enrobé, il débordait du siège de toutes parts. « Je suis à vous », reprit-il d'une voix apaisante.

Le prisonnier se mordilla la lèvre inférieure. « Écoutez-moi bien.

— Oui, John.

— Je ne m'appelle pas John ! » dit l'autre d'un ton sec.

Le père Shane parut perplexe. « Pas...

— Je m'appelle Phillip Johnson. »

Le prêtre, après avoir regardé dans le vague, sourit avec tristesse. « Pourquoi lutter, mon fils ? Pourquoi ne pas accepter...

— Je vous dis que je ne m'appelle pas Phillip Johnson. Vous m'écoutez ?

— Mais enfin, mon fils...

— *Vous m'écoutez ?* »

Le père Shane se redressa, inquiet.

« Qu'on fasse taire ce salaud ! » dit tout haut une voix traînante dans une cellule voisine.

Des pas s'approchaient.

« S'il vous plaît, ne partez pas, dit le prisonnier. Restez.

— Si vous promettez de parler bas pour respecter le sommeil de ces autres âmes troublées. »

Mac surgit devant la porte.

« Promis, promis, murmura le prisonnier.

— Qu'est-ce qui arrive encore ? » Mac adressa un regard inquisiteur au prêtre. « Vous voulez partir, mon père ?

— Non, non. Tout ira bien. Riley m'a promis de...

— Je vous répète que je ne suis pas... » Il s'interrompit.

« Pardon ? fit le prêtre.

— Rien, rien, marmonna l'autre. Vous pouvez demander au gardien de nous laisser ? »

Le père Shane leva les yeux vers Mac et hocha la tête avec un sourire qui creusa des fossettes dans ses joues rouges.

Le gardien s'éloigna. Le prisonnier releva la tête.

« Bien, mon fils, dit le prêtre. Votre âme est troublée ? Vous cherchez pénitence ? »

Le prisonnier serra les poings, frémissant d'impatience. « Écoutez, souffla-t-il. Vous voulez bien m'écouter ? Sans m'interrompre ? Écoutez-moi et ne dites rien.

— Bien sûr, mon fils. Je suis là pour ça. Mais...

— Entendu. »

Le prisonnier changea de position sur la couchette, puis se pencha, les traits tirés mais l'air résolu.

« Écoutez-moi bien. Je ne m'appelle pas John Riley. Je m'appelle Phillip Johnson. »

Le prêtre parut chagriné. « Mon fils...

— Vous avez accepté de m'écouter. »

L'autre baissa les yeux et afficha l'expression classique du martyr. « Parlez.

— Je suis physicien. Je... » Il s'interrompit. « En quelle année sommes-nous ? » reprit-il soudain.

Le père Shane le dévisagea avec un pâle sourire. « Vous ne pouvez pas ignorer en...

— S'il vous plaît. *S'il vous plaît*. Dites-le-moi. »

Le prêtre, un peu agacé, haussa ses épaules tombantes. » En 1954.

— Quoi ? Vous en êtes sûr ? » Le prisonnier dévisagea son vis-à-vis. « Vous en êtes sûr ? répéta-t-il.

— Mon fils, nous perdons notre temps.

— 1954 ? »

Le prêtre se contint. Il hocha la tête. « Oui, mon fils.

— Alors c'est vrai.

— Quoi, mon fils ?

— Écoutez, et tâchez de me croire. Je suis physicien. Ou du moins je l'étais, en 1944.

— Je ne comprends pas.

— Je travaillais dans une centrale à fission dans les montagnes Rocheuses.

— Dans les montagnes Rocheuses ?

— Personne n'en a jamais entendu parler. Il s'agissait d'une installation secrète. Construite en 1943 pour mener des expériences sur la fission nucléaire.

— Pourtant, Oak Ridge...

— C'était une autre expérience. Très limitée. Décidée à tout hasard. Seules quelques personnes en connaissaient l'existence, en-dehors de la centrale.

— Mais...

— Écoutez-moi. On travaillait sur l'U 238. » Le prêtre ouvrit la bouche. Le prisonnier enchaîna : « Un isotope de l'uranium. Il y est très majoritaire ; il en représente quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Mais on n'a jamais réussi à le rendre fissile, malgré tous nos efforts. Vous voyez ? »

Le visage du prêtre trahissait sa confusion.

« Aucune importance, reprit le prisonnier en toute hâte. Ce qui compte, c'est qu'il y a eu une explosion.

— Une...

— Une explosion, une explosion.

— Oh. Mais...

— C'était en 1944. Il y a... dix ans. Et voilà que je me réveille ici. En... mais où sommes-nous ?

— Au pénitencier d'État, répondit le prêtre du tac au tac.

— Du Colorado ? »

Le père Shane secoua la tête. « De New York. » Le prisonnier porta la main à son front et passa les doigts dans ses cheveux avec nervosité. « Trois mille kilomètres, marmonna-t-il. Dix ans.

— Mon fils... »

Il dévisagea le prêtre. « Vous ne me croyez pas ? » Il n'obtint qu'un sourire peiné en réponse.

« Que puis-je vous offrir comme preuve ? demanda-t-il avec un geste d'impuissance. Je sais bien que ça a l'air fou. Projeté dans le temps et dans l'espace... » Il fronça les sourcils. « Ou projeté hors de ma tête ? Je suis peut-être devenu quelqu'un d'autre. Peut-être que...

— Écoutez, Riley... »

Le prisonnier grimaça de colère. « Je vous le répète : je ne suis *pas* Riley. »

Le père Shane baissa la tête. « Pourquoi réagir ainsi ? Pourquoi vouloir échapper à la justice ?

— À la justice ? se récria le prisonnier. Quelle justice, pour l'amour de Dieu ? Je ne suis même pas l'homme que vous prétendez !

— Nous devrions peut-être prier ensemble », suggéra le prêtre.

L'autre regarda autour de lui, désespéré, puis se pencha et saisit son vis-à-vis par les épaules. « Ne..., commença le père Shane.

— Je ne vais pas vous faire de mal ! Parlez-moi de ce Riley. Qui est-ce ? Bon, d'accord, rectifia-t-il tandis que le prêtre lui adressait un regard implorant, qui suis-je censé être ? Quelle est mon histoire personnelle ?

— Mon fils, pourquoi devez-vous...

— Répondez, pour l'amour de Dieu. Si on doit m'exé... car c'est de ça qu'il s'agit, hein ? Pas vrai ? »

Le père Shane ne put réprimer un hochement de tête.

« Dans moins de deux heures, reprit le prisonnier. Alors, vous acceptez ? » Il traduisit le soupir du prêtre comme un acquiescement. « Quelle éducation ai-je reçu ?

— Je n'en sais rien. Je ne connais ni votre éducation, ni votre histoire personnelle, ni votre famille, ni...

— Mais il y a peu de chances que John Riley connaisse la physique nucléaire, non ? » Anxieux, l'homme parlait à toute vitesse. « C'est peu probable, hein ? »

L'autre esquissa un haussement d'épaules. « Non, sans doute.

— Qu'est-ce qu'il... qu'est-ce que j'ai fait ? »

Le prêtre ferma les yeux. « Je vous en prie.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? » Le prêtre serra les dents. « Vous avez volé. Vous avez tué. »

Le prisonnier le regarda, stupéfait. Sa gorge se serra. Sans s'en rendre compte, il joignit les mains et les pressa l'une contre l'autre jusqu'à ce qu'elles blanchissent.

« Eh bien..., marmonna-t-il. Si je... *s'il* a fait ça, il y a peu de chances qu'il soit physicien, doté d'un haut niveau d'instruction, hein ?

— Riley, je...

— *Hein ?*

— Non, non, je suppose. Mais quel est l'intérêt de cette question ?

— Je vous l'ai *dit*, je peux expliquer des problèmes de physique nucléaire, aborder des sujets dont vous admettez vous-même que Riley ne pourrait pas les connaître. »

Le prêtre parut troublé.

« Écoutez, reprit le prisonnier, notre problème venait de la disparité entre la théorie et la pratique. En théorie, l'U 238 devait capturer un neutron et former un nouvel isotope U 239, car le neutron ne ferait qu'ajouter à la masse de...

— Mon fils, ça ne sert à rien.

— À rien ? Mais pourquoi ? *Pourquoi ?* Vous me dites que Riley ne pourrait pas maîtriser ces questions. Vous ne voyez donc pas ce que ça signifie ? Je ne suis pas Riley ! Et si je suis devenu Riley, c'est à cause d'une perte de mémoire elle-même due à une explosion il y a dix ans, un phénomène sur lequel je n'avais aucun contrôle. »

Le visage grave, le père Shane secoua la tête.

« Ça se tient, non ? demanda le prisonnier d'une voix suppliante.

— Vous avez pu lire ces données quelque part. Et vous les rappeler dans une période de tension. Croyez-moi, je ne vous accuse pas de...

— J'ai dit la vérité !

— Il vous faut combattre cette lâcheté indigne d'un homme. Vous pensez que je ne comprends pas votre peur de la mort ? Elle est universelle. Elle est...

— Oh, mon Dieu, est-ce possible ? gémit le prisonnier. Est-ce possible ? »

Le prêtre baissa la tête.

« Ils ne peuvent pas m'exécuter ! » Le prisonnier saisit un pan de la robe noire de l'homme d'église. « Je vous dis que je ne suis pas Riley. Je suis Phillip Johnson. »

Le prêtre sursauta, mais resta silencieux. Il se garda bien de résister. Il pria.

Le prisonnier le lâcha et s'adossa au mur avec un bruit sourd.

« Seigneur, il n'y a donc personne ? » souffla-t-il.

Le prêtre leva les yeux vers lui. « Il y a Dieu. Laissez-Le vous accueillir dans Son giron. Priez pour Son pardon. »

Le prisonnier posa sur lui un regard vide. « Vous ne comprenez pas, dit-il d'une voix atone. Vous ne comprenez vraiment pas. On va m'exécuter. »

Ses lèvres se mirent à trembler.

« Vous ne me croyez pas, reprit-il. Vous pensez que je mens. Tout le monde pense que je mens. »

Il se redressa soudain.

« Mary ! s'écria-t-il. Ma femme ! Et ma femme ?

— Vous n'êtes pas marié, Riley.

— Pas marié ? Vous prétendez le savoir mieux que moi ?

— Vous perdez votre temps, mon fils. »

Le prisonnier leva les bras au ciel, puis se plaqua les mains sur les tempes. « Mon Dieu, il n'y a personne pour m'écouter ?

— Si », murmura le prêtre.

De nouveau, des pas retentirent dans le couloir. Les autres prisonniers se plaignaient en sourdine.

Charlie apparut.

« Feriez mieux d'y aller, mon père, dit-il. Ça sert à rien. Il veut pas de votre aide.

— Je déteste laisser une âme perdue dans cet état. » Le prisonnier sauta sur ses pieds et courut à la porte.

Le gardien recula d'un pas. « Attention ! menaça-t-il.

— Vous voulez bien appeler ma femme ? le supplia le prisonnier. S'il vous plaît ? On habite Saint Louis, dans le Missouri. Le numéro, c'est le...

— Arrête.

— Vous ne comprenez pas. Ma femme pourra tout vous expliquer. Elle pourra vous dire qui je suis vraiment. »

Charlie eut un large sourire. « Ma foi, c'est la meilleure que j'aie jamais entendue, dit-il d'un ton admiratif.

— Vous l'appellerez ?

— Allons, recule », dit-il au prisonnier, qui obéit. Le gardien leva le bras, la porte coulissa et le prêtre sortit, tête basse.

« Je reviendrai, dit-il.

— Vous n'appellerez pas ma femme ? »

Le prêtre hésita, puis il soupira, s'immobilisa et sortit un bloc-notes et un stylo. « Donnez-moi le numéro », dit-il avec lassitude.

Le prisonnier se rua vers la porte, qui s'était refermée.

« Vous perdez votre temps, mon père », prévint Charlie.

Le prisonnier dicta le numéro à la hâte.

« Vous l'avez bien noté ? Vous êtes sûr ? »

Il le répéta. Le père Shane hocha la tête.

« Dites-lui... dites-lui que je vais bien. Dites-lui que je vais bien et que je serai de retour à la maison dès que... Faites vite ! On n'a plus beaucoup de temps. Avertissez le gouverneur, les autorités. »

Le prêtre passa la main entre les barreaux et la posa sur l'épaule tremblante du prisonnier.

« Si personne ne répond quand j'appelle, dit-il, s'il n'y a personne au bout du fil... vous cesserez vos enfantillages ?

— Il y aura quelqu'un. Elle sera là. Je le sais.

— Mais sinon ?

— Elle y sera. »

Le prêtre retira sa main et s'éloigna dans le couloir à pas lents, en saluant de la tête, un par un, les autres prisonniers. L'occupant de la cellule le suivit du regard le plus longtemps possible.

Puis il se détourna. Charlie lui souriait.

« Y a pas, t'es le meilleur. »

Le prisonnier le dévisagea.

« Une fois, dit Charlie, un type m'a raconté qu'il avait avalé une bombe. Qu'y ferait tout sauter si on le grillait. » Il gloussa. « On l'a passé aux rayons X. L'avait rien avalé. Mais l'en a bouffé, des watts, ensuite. »

Le prisonnier pivota sur lui-même et regagna son bat-flanc, sur lequel il s'affala.

« Je me souviens d'un autre, reprit le gardien en élevant la voix pour que tout le monde l'entende. Y disait qu'il était le Christ. Qu'on pouvait pas le tuer. Qu'y se relèverait au bout de trois jours et reviendrait à travers le mur. »

Il se frotta le nez du poing.

« L'est jamais revenu, reprit-il avec un rictus malicieux. Mais je tiens le mur à l'œil, au cas où. » Il s'esclaffa. « Oh, et puis il y en a eu un autre... »

Le prisonnier lui adressa un regard haineux. Charlie haussa les épaules et s'en alla. Mais il revint aussitôt.

« Hé ! Ils vont venir te couper les cheveux ! lança-t-il. Tu as une préférence ?

— Laissez-moi tranquille.

— Des ondulations, peut-être ? Ça s'impose, non ? » Le visage charnu du gardien se plissa de malice. Le prisonnier tourna la tête vers la fenêtre. « Ou des frisettes ? » Charlie s'esclaffa et se tourna vers le bout du couloir. « Hé ! Mac ! Tu crois qu'on trouvera un fer à friser pour le gros dur ? »

Le prisonnier se pencha et plaqua des mains tremblantes sur ses yeux.

La porte s'ouvrait.

Le prisonnier frissonna et releva la tête pour fixer d'un regard morne Mac, Charlie et un troisième homme qui tenait un objet à la main. « Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda-t-il d'une voix rauque.

Charlie lui rit au nez.

« Mon gars, tu es trop drôle. Qu'est-ce qu'on veut ? À ton avis ? » Il arborait un rictus cruel à présent. « On vient te couper les cheveux, gros dur.

— Où est le prêtre ?

— Il te *prie* de l'excuser.

— Ça suffit, Charlie, dit Mac avec irritation.

— J'espère que tu ne vas pas faire de problèmes pour ça, fiston », dit le troisième homme.

Le prisonnier sentit ses cheveux se hérissier. Il se recula contre le mur.

« Une minute ! dit-il, apeuré. Vous faites erreur sur la personne. »

Charlie pouffa et tendit la main vers lui. Le prisonnier s'écarta.

« Non ! cria-t-il. Où est le prêtre ?

— *Viens ici !* » cracha le gardien.

Le prisonnier dévisagea Mac, puis le troisième homme.

« Vous ne comprenez pas ! dit-il, au bord de l'hystérie. Le prêtre est en train d'appeler ma femme à Saint Louis. Elle vous dira à tous qui je suis. Je ne m'appelle pas Riley. Je m'appelle Phillip Johnson.

— Allons, Riley, dit Mac.

— Johnson, Johnson !

— Johnson, Johnson, c'est l'heure de ta coupe, Johnson, Johnson, chantonna Charlie en l'empoignant par le bras.

— Lâchez-moi ! »

Le gardien le releva d'une secousse et lui tordit le bras derrière le dos. La colère déformait ses traits.

« Tiens-le ! » dit-il à Mac d'un ton sec.

Mac saisit le prisonnier par l'autre bras.

« Pour l'amour de Dieu, hurla celui-ci en se débattant, que faut-il que je fasse pour vous



convaincre ? ! Je ne suis pas Johnson ! Je veux dire que je ne suis pas Riley !

— Tu te répètes, dit Charlie d'une voix essoufflée. Bon, la boule à zéro ! »

Ils l'assirent de force sur sa couchette et lui tordirent les bras dans le dos. Il hurla jusqu'à ce que Charlie le gifle à la volée, d'un revers de main sur la bouche.

« La ferme ! »

Les yeux emplis d'horreur, le prisonnier tremblait tandis que ses cheveux s'accumulaient par terre en monticules noirs. Des petites mèches s'accrochèrent à ses sourcils. Un filet de sang coula de la commissure de ses lèvres.

Lorsque le troisième homme en eut fini, il se baissa et lui trancha ses jambes de pantalon dans le sens de la longueur.

« Hmmm, marmonna-t-il. Des brûlures. »

Le prisonnier baissa brusquement la tête et balbutia une phrase inaudible, puis cria : « Des brûlures par irradiation ! Vous les voyez ? Elles viennent d'une explosion atomique. *Alors*, vous me croyez, maintenant ? »

Charlie sourit.

Ils lâchèrent le prisonnier, qui tomba assis sur son bat-flanc mais se releva aussitôt pour se pendre au bras de Mac.

« Vous êtes intelligent. Regardez mes jambes. Vous ne voyez pas que ce sont des brûlures par irradiation ? »

Mac détacha les doigts qui l'agrippaient. « Calme-toi. »

Le prisonnier se tourna vers le troisième homme. « Vous les avez vues ! Vous ne savez pas reconnaître ces brûlures ? Regardez, là. Croyez-moi, aucune autre source de chaleur n'inflige de telles cicatrices. *Regardez !*

— Oui, oui, oui, dit Charlie en passant dans le couloir. On te croit sur parole. Et on va te chercher tes fringues, que tu puisses rejoindre ta femme à Saint Louis.

— Mais enfin, ce sont des brûlures par irradiation ! » Les trois hommes avaient quitté la cellule. Ils fermèrent la porte. Le prisonnier passa les mains entre les barreaux pour les retenir et Charlie, d'un bras, le repoussa rudement.

Il partit à la renverse sur la couchette, le visage tordu par l'angoisse au point de ressembler à un enfant terrifié. « Pour l'amour de Dieu, mais qu'est-ce qui vous prend ? sanglota-t-il. Pourquoi ne voulez-vous pas m'écouter ? »

Ils s'éloignèrent dans le couloir en discutant entre eux. Dans la cellule, on n'entendit plus que ses pleurs.

Le prêtre revint au bout d'un moment. Levant les yeux, le prisonnier le vit debout derrière les barreaux. Il se dressa et courut à la porte pour lui serrer le bras à deux mains.

« Vous l'avez eue au téléphone ? Vous lui avez parlé ? »

Le père Shane restait sans mot dire.

« Vous lui avez parlé, n'est-ce pas ?

— Il n'y avait personne de ce nom.

— Quoi ?

— Nul ne connaissait de femme mariée à un Phillip Johnson au numéro que vous m'avez donné. Vous allez m'écouter, maintenant ?

— Alors, c'est qu'elle aura déménagé ! Bien sûr ! Elle aura quitté la ville après que j'ai... après l'explosion. Vous devez la retrouver.

— Je vous dis qu'elle n'existe pas. »

Le prisonnier le dévisagea, incrédule. « Mais puisque je vous assure que...

— Je vous dis la vérité. Vous avez tout inventé dans l'espoir vain d'échapper à...

— Je n'ai rien inventé ! Pour l'amour de Dieu, écoutez-moi ! Vous ne pouvez pas... Attendez, attendez. »

Il leva sa jambe droite. « Regardez. Ce sont des brûlures par irradiation. À la suite d'une explosion atomique. Vous ne voyez pas ce que cela signifie ?

— Écoutez-moi, mon fils.

— Vous ne comprenez donc pas ?

— Vous voulez bien m'écouter ?

— Oui, mais...

— Même si ce que vous affirmez était vrai...

— *C'est vrai.*

— Même si c'était vrai, il reste que vous avez commis les crimes pour lesquels vous êtes ici et que vous devez payer.

— *Mais ce n'était pas moi !*

— Vous pouvez le prouver ? demanda le prêtre.

— Je... je... Ces jambes...

— Elles ne prouvent rien.

— Ma femme...

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas. Mais vous pouvez la retrouver. Elle vous dira qui je suis. Elle peut me sauver la vie.

— Je crains qu'il n'y ait plus rien à faire.

— Si, forcément ! Vous pouvez bien chercher ma femme ! Obtenir un sursis à l'exécution pendant ce temps ! Écoutez, j'ai des amis, beaucoup d'amis. Je vous donne leurs adresses. Je vous donne les noms de tous ceux qui travaillaient avec moi pour le gouvernement et qui...

— Et qu'est-ce que je leur dirais, Riley ?

— Johnson !

— Comme il vous plaira. Que leur dirais-je, à ces gens ? Je vous appelle à propos d'un homme qui a été tué dans une explosion il y a dix ans de cela ? Mais qui n'est pas mort ? Qui a été projeté dans le... »

Il s'interrompit.

« Vous ne voyez pas ? Vous devez affronter la réalité. Vous ne faites que vous compliquer la tâche.

— Mais...

— Dois-je entrer et prier pour vous ? »

Le prisonnier le dévisagea. L'énergie qui le soutenait parut l'abandonner. Il se tassa sur lui-même, se détourna, regagna son bat-flanc en titubant pour s'y affaler, se blottit contre le mur et empoigna le devant de sa chemise entre des doigts gourds, sans vie.

« Il n'y a plus d'espoir, souffla-t-il. Aucun. Personne ne me croira jamais. Personne. »

Il était allongé sur sa couchette quand deux autres gardiens arrivèrent. Les yeux vides, il contemplait le mur. Le prêtre, assis sur le tabouret, priait.

Le prisonnier ne dit rien tandis qu'on l'emmenait par le couloir. Il ne leva qu'une fois la tête pour regarder autour de lui de l'air de quelqu'un qui découvre un monde d'une cruauté incompréhensible.

Puis il baissa la tête et continua de marcher sans un mot entre ses gardiens. Le prêtre le suivait, les mains jointes, la tête baissée lui aussi, remuant les lèvres en une prière muette.

Mac et Charlie jouaient aux cartes lorsque les lumières s'éteignirent. Assis sans bouger, ils entendirent les autres prisonniers du couloir de la mort s'agiter dans les cellules.

Puis les lumières se rallumèrent.

« À toi de donner », dit Charlie.

Titre original : *The Prisoner*.  
Initialement paru en édition limitée  
chez Gauntlet Publications.  
© 2001, by Richard Matheson.

# COUP DE FIL DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA RUE

Heu, allô ?

C'est toi, Joe ?

Ouais, ouais, c'est Joe. Qui c'est qui appelle ?

Un ami à toi, Joe. Un excellent ami. Comment vas-tu ?

Qui c'est ?

Comment vas-tu, Joe ? Il paraît qu'ils t'ont coincé.

Ah ouais ? Y a personne qui m'a coincé, *moi*. J'ai plein de munitions. Y a personne qui m'aura, *moi*.

Comment peux-tu en être sûr, Joe ? Tu es encerclé.

Ouais, z'avez qu'à croire ce que vous... Mais qui c'est ? Un poulet ?

Non, non, Joe. Je te l'ai dit. Je suis ton ami.

Ah bon ? J'ai pas d'ami en ville.

Mais si, Joe. Tu m'as, moi. Alors, tout va bien pour toi ? Hein, Joe ?

Qui est là ?

Tu tiens le bon bout, Joe. Ne t'avise pas encore de laisser tomber. Continue de tirer, tu entends ? Descends-en quelques-uns pour moi.

J'ai demandé qui est là. J'ai pas le temps de parler.

Non, tu n'as pas trop de temps pour ça, hein ? Retourne plutôt à la fenêtre abattre quelques policiers, Joe. Puis reviens me parler. D'accord, Joe ? Entendu ?

C'est pas un poulet qui parle, là ?

*Non*, Joe. Personne ne déteste la loi plus que moi. Tu me reprends après avoir dessoudé quelques flics, Joe ?

Ouais, peut-être. Ouais ! Bougez pas. Faut que je m'en farcisse deux ou trois. Ouais, restez là, je reviens.

Je ne pars pas, Joe. Ça non. Pas moi, Joe. Je reste assis bien tranquille et je regarde par ma fenêtre. Je reste là et je te regarde de l'autre côté de la rue. Là je te vois, Joe. Tu es à la fenêtre. J'entends ton revolver qui fait feu. Bang ! Bang ! Et voilà, Joe. Je te vois, Joe. Ton visage blanc, tout déformé. Tu es cinglé, Joe. Tu le savais ? Calme, placide, et cintré à cœur. Oh ! *regarde* ! Tu rigoles, Joe. Ça alors ! Oui, c'est l'idée. Rire ! Comme un fou ! Ris, Joe. Y a pas, c'est vachement drôle. Toi dans ton meublé, coincé par les flics. C'est drôle. Les flics qui te tirent dessus. Toi qui tires sur les flics. C'est drôle, Joe. Et la mort perchée sur tes épaules, Joe, ça, c'est le bouquet. *Encore*, Joe, tire ! Voilà. Vide ton arme. Fais-moi ricocher ces balles sur le trottoir, creuse des trous dans les voitures, dans les façades, dans les gens. On ne s'amuse pas, Joe ? Ah si ! Montre-leur de quel bois tu te chauffes, Joe ! On n'en a pas tous l'occasion. Joe Vermilio, voleur et meurtrier. Un vrai feu d'artifice, pour l'heure. Bingo ! Oui, Joe, tu as tout compris. Tues-en quelques-uns. *Tue-les tous* ! Ça, ça me plairait. Bien joué, Joe. Je suis fier de toi. Continue. Conti...

Allô ?

Ah ! Salut, Joe. C'était vachement bien.

Hein ?

Hé ! c'est que je te vois, Joe. Je te regarde.

Vous êtes où ? De l'autre côté de la rue ?

Tout juste, Joe. De l'autre côté de la rue.

Je peux vous voir ? Et vous, vous me voyez ?

Bien sûr que je te vois, Joe. Bien sûr. Mais tu ne peux pas me voir. Personne ne peut.

Ah, d'accord. Dites, vous avez vu ce flic ? Vous l'avez vu détaier ?

Bien sûr, Joe. J'ai vu, oui. C'était génial. Tu as été génial, Joe. Tu as été sensationnel.

Ouais ! Ouais, c'est vrai. Dites, qui c'est qui est là ?

Montre-leur. Joe. Montre-leur qui tu es. Tue-les l'un après l'autre. Crie-leur après, Joe ! Montre-leur un peu les salauds qu'ils sont.

Qui...

*Dis-leur*, Joe !

Ouais. Vous avez raison. Je vais leur dire.

Vas-y, Joe ! Joe Vermilio. *Le meilleur !*

Sûr qu'ils m'auront pas, *moi*.

Bien sûr que non, Joe. Ils ne t'auront jamais.

Hé ! Qui c'est, à la fin ?

Je te l'ai dit, Joe. Je suis ton ami. Ton meilleur ami. Ton seul ami au monde, Joe. J'appelle pour te remonter le moral.

C'est quoi votre nom ?

Ne reste pas là à discuter, Joe. Va leur...

Ah, *merde !*

Qu'est-ce qu'il y a, Joe ?

Les salauds ! J'en ai chopé une dans le bras. Vous allez me le payer, bâtards ! Je vous tuerai tous !

Dans le bras ? Et quel effet ça fait, Joe ?

Oooh, mon bras...

Quel effet ça fait, le plomb chaud, Joe ? Il a refroidi ? Tu saignes ? Quel aspect ça a, Joe ? Hein ?

Dis voir un peu.

Oooh, putain, ça fait un mal de chien.

Alors tu retournes à la fenêtre et tu leur tires dessus, Joe. Qu'est-ce qui leur prend de te blesser, de toute façon ? Moi, je ne le supporterais pas, Joe. Je ne le supporterais pas. J'irais à la fenêtre et je leur crierais après. Rends-leur la monnaie de leur pièce, Joe. *Tue-les !*

Je vais vous tuer, sales bâtards !

Je t'entends courir sur le tapis, Joe. Comme le dingue que tu es. Comme le bœuf stupide et puénil que tu es. Ils t'ont eu, Joe. Tu ne le sais pas encore, Joe, mais ils t'ont pris au piège comme un poisson dans un filet. Tu es trop nul, Joe. Trop bête et trop naze. Tu es pathétique, Joe. Tu le savais, ça ? Pathétique, oui. Tiens, te voilà. Tu as le visage d'une *pâleur*, Joe ! Le soleil, tu ne connais pas ? Oh ! Et puis après tout, tu ne manqueras plus de chaleur bientôt, Joe. Bientôt. Regarde ! Il y a du sang sur ta belle chemise blanche. Joli contraste ! Superbe, Joe. Mais au fait, tu en as encaissé plusieurs, hein, Joe ? Ah là là. Je vais te confier un secret, Joe. La police veut te tuer. Tu le savais ? Mais on ne va pas les laisser faire, Joe, hein ? Pas nous. On est potes, Joe. Tu n'es qu'un gros bœuf sans cervelle, mais peu importe. Je peux t'utiliser. Continue ! Tire ! Bang, bang, *bang !* Un, deux, trois. Mets-leur-en plein la tête. Tue-les tous !

J'en ai eu un, j'en ai eu un ! Vous voyez ? J'en ai eu un !

Je reconnais bien là mon ami Joe Vermilio.

J'en ai eu un, hein ?

Ton bras te fait mal, Joe ?

Nooon. J'en ai eu un, hein ? Je leur ai fait voir, pas vrai ?

Tu leur as fait voir, Joe. Tu leur as fait voir, pour sûr.

Ils m'auront pas, hein ?

Bien sûr qu'ils n'auront pas Joe Vermilio, mon vieil ami. Comment pourrait-on le leur permettre, Joe Vermilio, mon vieil ami ?

Hé, c'est Mike Tucci, là ?

Mike Tucci, Joe ? Il est mort. Tu ne le savais pas, Joe ?

Mike Tucci ? Mike Tucci est mort ?

Ça oui, Joe. Il est mort.

Seigneur, je le savais pas.

Ne m'appelle pas comme ça, Joe. Oui, il est mort, Joe. Tu as envie de parler de Mike Tucci, Joe ?

Tu as envie de...

Mais ils m'auront pas, hein ?

Ils ne t'auront pas, Joe. Tu leur échapperas. Tu t'en iras loin. Très loin.

Hé ! Vous avez une voiture ! Vous avez un plan ?

Une voiture, Joe ? Non. Je n'ai pas de voiture, Joe. Mais un plan, pour sûr, Joe, j'en ai un million.

Qu'est-ce que vous voulez... *aaah !*

Joe ? Joe, qu'est-ce qui ne va pas ? Tu m'entends, Joe ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je... peux plus... respirer. Ils balancent... des *lacrymos !*

Oh, vraiment ? Pauvre de toi, Joe. Tu devrais faire quelque chose pour cette toux, Joe. Je suppose que tu n'as plus rien à dire, Joe Vermilio, voleur et meurtrier ? Hé ! Joe ? Joseph, tu m'entends ? Joe, n'arrête pas de tirer. Tu ne vas quand même pas t'arrêter sous prétexte que... *Voilà*. Bien joué. Casse la vitre. Un peu d'air frais. Dessoude-les, Joe. Oh ! rentre ! Ils ont des mitraillettes. *Attention !*... Oh. Regarde-toi, Joe. Tu fais peine à voir. Des trous partout. Nom d'un chien, Joe, tu ne pouvais pas réfléchir un peu ? Là, tu as gâché ta... Mais enfin, regarde-toi ! *Voilà !* C'est bien, Joe !... *Rampe*, Joe ! Oui. Cramponne-toi à la fenêtre de tes mains *pleines de sang*. Cramponne-toi, Joe. Tue-les tous, Joe. C'est l'idée... Ohé, Jo-oe. Tu es là, Joe ? Je n'entends plus que le sifflement du gaz lacrymogène. Au moins, ils ne tirent plus... C'est calme, hein, Joe ? Tu m'entends ? Joe ?... Où est passée ta *fougue*, Joe ? *Allez*, Joe ! Il suffirait d'une douzaine de balles pour te ralentir ? *Allez*, enfin ! Ne me laisse pas tomber comme ça, Joe Vermilio... Oh ! écoute un peu. Ils défoncent ta porte à la hache, Joe. Tu vas les laisser faire ? Qu'est-ce qui te *prend*, à la fin, Joe ? Ne les laisse pas s'en tirer comme ça, Joe... Dis donc, si tu venais me rejoindre sur le toit, Joe ? Le coucher de soleil est superbe. Je le vois d'ici. Regarde-moi ces nuages roses. Magnifique, Joe. Magnifique. Je... comment ?

Qui est à l'appareil ?

Oh, vous êtes de la police ? Vous avez eu Joe Vermilio ?, *Qui est là ?*

Ah, vous ne me connaissez pas, sergent. Pas pour l'instant. Dites-moi, au fait : Joe Vermilio est mort ?

Oui, oui, il est mort. Heu, écoutez, restez en ligne, hein ? J'aimerais qu'on reparle de ça dans un petit moment. Je...

Vous voulez localiser l'appel ? Vous avez un pauvre idiot pour vous localiser l'appel. Vous essayez de découvrir qui je suis. Ça, c'est drôle, sergent. La plupart des gens refusent d'avoir le moindre rapport avec moi. Allons donc, sergent, même si je vous disais qui je suis, vous ne me croiriez pas. Je vous confierai mon secret. Plus tard. Mais je vais vous dire : si vous tenez vraiment à savoir qui je suis, vous pouvez le demander à Joe Vermilio. Il le sait, lui. Hé ! hé ! hé ! hé ! Pas vrai, Joe ? Posez-lui la question. Allez, demandez-lui qui je suis... Bon, je vous laisse. Au revoir.

Titre original : *Phone Call From Across the Street*  
Initialement paru dans le recueil *Off Beat*,  
Subterranean Press, janvier 2003.  
© 2002, by Richard Matheson.

# VOYONS SI VOUS VOUS SOUVENEZ DE LUI

« Bonsoir, amis sportifs. Comme chaque mercredi soir, Columbia vous propose *Les sports d'hier*. Penchons-nous sur l'an passé, la décennie passée, le siècle passé. Revoyons les grands boxeurs, les stars du football, les champions de tennis, les génies du base-ball d'antan. Oui, tous ces immortels reviennent à la vie dans... *Les sports d'hier*.

» Et pour vous présenter le sujet et l'invité de ce soir, voici le journaliste et le commentateur sportif le plus affûté, votre hôte... Max Haney !

— Bonsoir, chers amis. Je crois que l'histoire de ce soir va vous fournir un sujet de conversation pendant un bon bout de temps. Parce qu'elle sort de l'ordinaire, et qu'elle n'a rien à voir avec une histoire sportive au sens habituel. Bien sûr, on va parler d'un jeune fou de sport qui, une fois grand, a égalé puis dépassé les records de ses propres idoles, et bien sûr, on va parler d'un jeune homme qui voulait plus que tout devenir sportif de haut niveau, mais là s'arrête la ressemblance avec les histoires de sport ordinaires. Vous aurez peut-être du mal à la croire, mais vous ne l'oublierez pas.

» Voyons si vous vous souvenez de lui. Il s'appelait Harry Campbell. Vous êtes trop jeunes ? Peut-être, après tout. Il a mis fin à sa carrière il y a trente-cinq ans de ça. Mais demandez aux anciens, consultez les archives, ou allez en causer avec son vieux copain batteur, Jess Chandler... ce qu'on va faire plus tard dans l'émission. Tous, ils vous diront qu'Harry a été le plus grand lanceur de tous les temps, et de loin. Pourquoi ?

» C'est ce que nous allons voir. »

« Nous voici à la neuvième manche et Harry Campbell continue de mystifier les Cards. L'histoire du base-ball est en train de s'écrire sous nos yeux, mesdames et messieurs. Si le vieil Harry termine cette manche sans concéder un point, s'il réussit encore trois éliminations, il remportera sa trois centième victoire d'affilée *sans perdre un point*. Il y a dix ans de ça, Harry Campbell déboulait dans le base-ball à Brooklyn. Et depuis, c'est réglé comme du papier à musique, carton plein à chaque match. La semaine dernière, il obtenait sa vingt-neuvième victoire de la saison, et il est maintenant à trois éliminations de la trentième.

» Le champ intérieur jongle avec la balle. Et il la passe à Harry qui la frotte entre ses paumes. Harry est un lanceur bâti tout en finesse. Il ôte sa casquette pour s'essuyer le front. Le public l'acclame lorsqu'apparaît son crâne chauve. C'est un jeu, pour les spectateurs, que de se moquer d'Harry et de ses quarante-sept ans. *Quarante-sept ans*. À l'âge où les joueurs entraînent une équipe depuis déjà longtemps, Harry bazarde sa balle comme un bleu de dix-neuf printemps. Et s'apprête à atteindre les sommets du base-ball. »

« Nous écoutions un enregistrement qui remonte au jour où Harry Campbell a bien atteint les sommets du base-ball. Nous y revenons... après cette page de publicité. »

« ... Harry est prêt. Debout bien droit, il scrute le marbre. Il ne remue pas un cil. Ah, maintenant il prend place sur le monticule. Oh ! il a frôlé la feinte irrégulière. C'était moins une. Il attend le signal de son receveur. Il hoche la tête. Il reste les bras ballants. Il ne bouge pas, il a le regard fixé droit devant. Je me demande s'il y a quelque chose qui cloche...

» Apparemment pas. Il s'assouplit le bras, prend son élan, sa balle part et... Troisième prise ! Troisième prise !

» Harry Campbell trône auprès des dieux du baseball ! »

« Chers auditeurs des *Sports d'hier*, ce jour-là, Harry Campbell a remporté son trois centième match d'affilée, son soixante-quinzième blanchissage, son... Vous comprenez pourquoi on le



considère comme le plus grand lanceur de l'histoire du base-ball. Trois cents matches remportés sans concéder un seul point. Trois mille deux cent vingt-deux retraits sur trois prises. Une moyenne de 1,32 sur dix ans. Pas étonnant que Mark Fowler se soit exprimé ainsi, ce jour-là, il y a si longtemps. Et j'avoue que j'ai tendance à être d'accord avec lui.

» Et c'est ensuite que notre histoire commence, en réalité. Vous allez la trouver incroyable, mais Jess Chandler jure qu'elle est vraie, et personne ne peut nier ce qui s'est passé le premier jour de la poule finale de la saison de championnat 1976. Personne, car ça figure dans tous les livres.

» Notre invité de ce soir est l'un des plus grands receveurs de l'histoire du base-ball, Jess Chandler. Comment va, Jess ?

— Très bien, M. Haney, je vous remercie.

— Jess, j'aimerais que vous racontiez votre histoire à nos auditeurs.

— J'en serai ravi, M. Haney.

— Mesdames et messieurs, voici donc ce qui est vraiment arrivé à Harry Campbell par cet après-midi maudit. Jess, je vous laisse le micro. »

J'ai regardé Harry, cet après-midi là, tout le temps qu'ils ont mis à l'emporter hors du terrain. Il souriait, mais d'un sourire figé, comme s'il estimait qu'il le devait aux gens, et je me suis rappelé quelque chose qu'il m'avait dit un jour. Il avait dit que, même sur l'échafaud, un homme peut toujours sourire.

Ils l'ont emporté par le tunnel qui menait au vestiaire, et j'ai suivi. Les gars ne criaient pas que pour Harry. On allait en poule finale, pour la première fois en cinq ans. Même un type qui remporte trente matches ne vous y emmène pas seul.

Sans vouloir offenser personne, je dois dire qu'Harry ne nous a jamais vraiment servi à grand-chose. Oui, il a gagné ses trente matches chaque année des dix qu'il a passées chez nous... mais c'étaient toujours les trente premiers. Les trente premières fois qu'il entra sur le terrain, il remportait tous ses lancers, quel que soit l'adversaire. Après... *il était fini pour le reste de la saison.*

On n'a jamais su pourquoi. Il n'arrêtait pas de jouer, il ne se déconcentrait pas, ni rien, mais c'était du pareil au même. On aurait dit qu'il lançait dans le vide. Il y avait toujours quelque chose. Une année, il s'est froissé un muscle du bras et il a passé le reste de la saison sur le banc. Une autre, sa mère est tombée malade et il a fallu qu'il s'occupe d'elle. L'année suivante, il a réussi à rester, et il s'est fait sortir dès la première ou la seconde manche. C'était fou. On a fini par se moquer de lui à partir de la quatrième année. Il remportait son trentième match et nous, on disait tous : *Voilà, merci et à la prochaine.*

Autre chose : Harry n'était pas un bon équipier. Un match important ou contre une équipe de troisième zone, pour lui, c'était du pareil au même. Il se fichait de l'équipe derrière lui. Il voulait ses trente victoires, il les obtenait, et c'était fini pour la saison. Sincèrement, je n'essaie pas de le rabaisser. Ce que je dis là, on l'a lu mille fois dans des articles et dans des livres. Harry était un type calme et gentil, mais...

En tout cas, la dixième année, notre entraîneur a décidé de la jouer fin. Je me demande encore pourquoi il n'y avait pas pensé plus tôt. Il a décidé de ne sélectionner Harry que pour quatre matches sur cinq, afin qu'il n'arrive au trentième que vers le mois de septembre et en pleine forme. On tablait là-dessus pour gagner la poule finale.

Harry n'était pas content ce jour-là, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Trois cents victoires, et on aurait dit un condamné, à le voir assis sur son banc au vestiaire. Les autres n'arrêtaient pas de lui taper dans le dos et de lui serrer la main, et lui, il essayait de sourire, mais il

se forçait. Et il ne s'agissait pas seulement de ce jour-là.

Je logeais avec Harry quand on se déplaçait et il avait eu le moral à zéro toute l'année. Vraiment à zéro. Il avait toujours été angoissé, nerveux, mais cette dernière année, ça devenait terrible. Je ne comptais plus les nuits où il se tournait et se retournait dans son lit en gémissant, tout trempé de sueur, à marmonner des trucs que je ne comprenais pas.

Je l'avais vu en sueur ce même jour. Il n'avait pas peur de perdre. Il savait qu'il allait gagner, il me l'avait dit avant le début du match. Non. *Il avait peur de gagner.*

Bref, je me suis approché et assis à côté de lui sur le banc. J'ai remarqué qu'il sursautait.

« Tu devrais retirer ton short, mon vieux », je lui ai dit, et puis j'ai vu ses mains, des mains qui venaient de remporter leur trois centième victoire. Elles avaient l'air incapables de *tenir* une balle de base-ball.

« Je ne t'avais pas vu, il m'a dit.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? je lui ai demandé. Tu devrais être sous la douche en train de chanter à tue-tête, et tu as l'air malade à crever.

— Ça va. »

Je lui ai tapé sur l'épaule. « J'espère bien, vieux grigou. Tu es immortel, maintenant. »

Il a regardé ses mains une seconde, puis il a soupiré. « *Immortel*, il a répété dans une sorte de sanglot.

— Tu es sûr que ça va ? » je lui ai demandé.

Il a hoché la tête, et j'ai laissé tomber. Je me suis dit que si j'avais gagné mon trois centième match, je serais un petit peu déboussolé, moi aussi.

« Je me fiche même que tu aies ignoré tous mes signaux, aujourd'hui, je lui ai dit. Tu étais *vraiment* ailleurs. On aurait cru que tu allais balancer toutes tes balles dans les gradins, et elles sont toutes arrivées comme des lettres à la poste. »

Il a serré les lèvres.

« Tu as raison, il a dit. J'essayais de les balancer dans les gradins. » Il a frissonné. « Et je n'ai pas pu.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Rien, rien du tout, il a dit vite fait, avec un sourire de travers. Je blague, Jess. »

J'ai bien regardé son visage émacié, couvert de sueur, ses cheveux bruns clairsemés, son début de calvitie, et je lui ai filé un petit coup de poing dans le bras.

« Allez, va te doucher », je lui ai ordonné.

Un peu plus tard, je l'ai regardé s'habiller. Je pensais à ses lancers. Il ne suivait jamais mes conseils ni mes signaux plus d'une ou deux fois par match, et plus pour me faire plaisir qu'autre chose, je pense. Je pensais à ses gestes de moins en moins assurés chaque année, et à sa moyenne constante. Et je pensais aussi à ce qu'il venait de me dire : qu'il avait essayé de lancer sa balle dans les gradins et qu'il n'avait pas pu. En l'entendant, il ne m'avait pas semblé qu'il parlait d'une question de principe.

Quand je l'ai vu mettre son manteau et son chapeau, je l'ai rejoint pour lui parler du dîner de l'équipe au Village. J'en étais l'organisateur et je l'ai convié comme invité d'honneur.

« Je ne peux pas venir, Jess, il a dit. Je regrette. J'ai à faire.

— *Hein ?* Tu plaisantes, pas *ce soir* ?

— Si, ce soir. »

Il s'exprimait de telle sorte que j'en ai eu un frisson. On passait sous les gradins à ce moment-là, et j'ai mis ça sur le compte de l'humidité. Maintenant, je sais ce qu'il en était, et l'humidité n'avait rien

à y voir.

« Tu ne peux pas te défiler, Harry ? » je lui ai demandé.

Il a secoué la tête. « Je... je voudrais bien, Jess, mais c'est impossible. Je ne peux pas me défiler. »

Il parlait d'une voix blanche, distraite, et je me suis surpris à le surveiller du coin de l'œil pendant qu'on se dirigeait vers la sortie. Chaque fois qu'on passait sous une ouverture dans les gradins, je voyais la lumière du soleil se refléter sur son visage blanc. Il ne bronçait jamais, Harry. Il passait toute une saison en plein air, et il restait blanc comme la craie.

Une véritable foule l'attendait à la sortie. Les gens criaient, se bousculaient, brandissaient leurs carnets d'autographes. Il a marqué le pas en les voyant. On aurait juré qu'il avait un masque sur la figure.

« Il faut que tu t'y fasses, mon vieux, je lui ai dit. Il faut que tu t'y fasses. Tu es le plus grand de tous, maintenant.

— Oh, seigneur », il a murmuré.

Je ne lui ai jamais trouvé plus mauvaise mine qu'en cette fin d'après-midi-là, lorsqu'il est sorti signer ses autographes. Il avait un tic à la joue droite, et lorsqu'on lui a délogé son chapeau et que tout le monde a ri et acclamé sa calvitie, je l'ai vu montrer les dents comme s'il allait mordre. Les gens le poussaient et le tiraient pour pouvoir lui fourrer leur carnet sous le nez. J'ai fini par venir à son secours et je l'ai plus ou moins propulsé jusqu'à ma voiture, que j'avais laissée dans un parking souterrain de l'autre côté de la rue. Ils nous ont suivis tout du long, et ils n'ont lâché prise qu'après que j'ai failli en écraser quelques-uns. Là, ils ont reculé et se sont mis à huer et à siffler. À me huer et à me siffler, *moi*, bien sûr.

Harry a gardé le silence pendant que je prenais la direction de chez moi, dans le centre-ville. J'espérais le convaincre de m'accompagner ce soir-là. J'ai attendu qu'un feu rouge nous arrête au pied du Manhattan Bridge pour lui parler.

« Tu annules ton rendez-vous d'affaires, Harry, j'ai dit. Et tu viens à notre fête. Tu as besoin de te détendre, Harry. Tu en as besoin, je t'assure. »

On n'aurait pas cru qu'il m'écoutait, mais il a secoué la tête. Il avait le menton qui lui touchait presque la poitrine.

« Non, Jess, non. Je dois y aller.

— Qu'est-ce qu'il y a de si important que ça n'attendra pas demain ? »

Il a encore secoué la tête sans ajouter quoi que ce soit. Et je ne suis revenu à la charge qu'une fois chez moi, lorsqu'il est monté boire un coup. Il avait le temps, parce qu'il n'avait rendez-vous qu'à huit heures.

« Où tu vas ? je lui ai demandé en lui tendant son verre.

— À Long Island.

— Où ça, vers Bay Shore ?

— Par là, oui.

— Et comment, Harry ?

— Par le train, je suppose. Le Long Island Railroad.

— Écoute, je lui ai dit, prends ma voiture et... » Il a secoué la tête.

« Mais pourquoi ? je lui ai demandé. Prends-la. Tu pourras peut-être revenir d'ici la fin de la fête.

— Non.

— Oh, mais tu me... ! » Je me suis retenu et j'ai haussé les épaules. « Prends quand même la voiture. Tu n'as qu'à me la ramener demain matin.

— Ce ne serait pas une bonne idée, il m'a dit. Mais merci, Jess. Je... »

J'ai posé mon verre. « Bon, Harry, tu vas m'expliquer ce qui ne va *pas* ? »

Il a ouvert la bouche, s'est ravisé, et il a posé son verre comme s'il s'apprêtait à partir. Puis il l'a repris en main et s'est adossé au canapé.

« Je... » Il m'a dévisagé en serrant les dents. « Jess, je ne veux pas te mêler à tout ça.

— *Harry, où est-ce que tu vas ce soir ?* »

Je l'ai vu déglutir. On lui aurait donné cent ans. Il a scruté sa boisson d'un air hanté. « Je dois effectuer un paiement.

— Quel... genre de paiement, Harry ? »

Il est resté un moment le regard perdu dans son scotch, à faire tourner les glaçons lentement. On le sentait plongé dans un débat intérieur. Il devait me dire quelque chose d'horrible, et il voulait le faire, mais il redoutait de m'impliquer. J'ai remarqué une pellicule de sueur sur sa lèvre supérieure.

Soudain, il a posé son verre et sorti son portefeuille. Il l'a fouillé avec nervosité et en a tiré un bout de papier plié tout chiffonné qu'il m'a tendu d'une main tremblante.

« Tiens, il m'a dit. *Tiens.* »

J'ai déplié le papier, je l'ai regardé un bon moment. Quand j'ai fini par comprendre, j'ai senti mon estomac se nouer et ma respiration s'arrêter.

*Reconnaissance de dette*, il y avait marqué. *Dû : Mon âme.*

J'ai levé les yeux vers Harry. Je serrais le bout de papier entre mes doigts. « Je ne saisis pas, j'ai dit.

— C'est ça, le paiement de ce soir. » Il avait repris son verre, mais il tremblait tellement qu'il a encore dû le poser.

On est restés à se dévisager pendant je ne sais combien de temps. Dehors, les voitures passaient dans la rue. Une femme a ri à l'étage au-dessus. On était à New York, en 1976, et la vie continuait comme à l'accoutumée. Sauf que je tenais un bout de papier sur lequel était marqué *Dû : Mon âme*, et que sous ses mots il y avait la signature d'Harry, en rouge, mais pas à l'encre rouge.

« *Ce soir ?* » j'ai demandé.

Il m'a fixé d'un œil hagard. « C'est ce qui était convenu.

— Quand... quand est-ce que ça s'est passé, Harry ? »

Il a dégluti, puis il a dit : « J'avais trente-six ans. »

Harry Campbell était saoul et avait la ferme intention de se saouler encore plus et puis de le rester. Qu'aurait pu faire d'autre un homme de trente-six ans au bout du rouleau ? Il avait été marié ; c'était fini, Virg avait divorcé. Alors qu'il voulait mettre un peu de magie dans sa vie, il n'avait réussi qu'à lever une fille dans un bar et à écoper d'une accusation d'adultère. Virg avait bien résumé son parcours, même si elle l'avait fait à pleins poumons, avec méchanceté, avec haine, la nuit de leur séparation. *Tu n'arriveras jamais nulle part ! Tu ne vaux rien, tu finiras dans le caniveau !*

Elle avait raison, c'était là qu'il finirait.

Assis dans un box sombre, il regardait fixement devant lui, et il n'aimait pas ce qu'il voyait. Un gloussement amer monta du fond de sa gorge tandis qu'il repensait à son adolescence, sa période comme lanceur vedette de l'équipe de base-ball du lycée de Bay Shore. Une belle année, et un bel avenir. Cent vingt-sept retraits sur trois prises. Il avait foi en son destin, à l'époque. Le monde lui appartenait. La sale blague ! Harry ricana. Il eut envie d'empoigner son verre et de le balancer dans le téléviseur pour la simple raison que ce dernier trônait au-dessus du bar et lui rappelait ce qu'il avait perdu. Et se payait sa tête.

C'était tout ce qu'il lui restait. Accepter des petits boulots en ville. Passer ses après-midi et ses

soirées de printemps dans ce bar. Gaspiller ses journées et ses nuits d'été dans ce box à regarder les matches de l'équipe de Brooklyn. Tâcher de faire comme s'il ne sentait pas les muscles fondus de ses bras se crispier pour imiter tous les lancers qu'il voyait. Il restait là, le regard terne, malade de jalousie, à regarder des matches de base-ball sur un écran scintillant.

Un soir, fou de chagrin, il avait murmuré, les dents serrées : « Je vendrais mon âme pour redevenir lanceur. »

Et le type était entré dans le bar.

Rien d'inhabituel là-dedans. Le type n'avait lui non plus rien d'inhabituel : un homme ordinaire, aux habits ordinaires, qui entra dans un bar un soir de juillet. Il portait un costume léger et un chapeau de paille au ruban coloré. Il s'était assis dans le box et excusé : tous les tabourets étaient pris, tous les boxes occupés, est-ce que ça dérangeait Harry que... ?

Harry ne vit pas le box vide dans la salle derrière lui ni le tabouret désert au comptoir. Il hocha la tête d'un air bourru et riva ses yeux luisants sur l'écran du téléviseur en gardant les dents serrées.

Puis l'homme lui dit : « Alors comme ça, vous aimeriez redevenir lanceur ? »

Harry faillit renverser son verre lorsque sa main glissa sur la table lisse. Abasourdi, il devisagea son interlocuteur et sentit les muscles de son ventre se crispier. « Pardon ? dit-il.

— Vous aimeriez redevenir lanceur », répéta l'autre.

Harry déglutit et, d'instinct ou presque, se recula contre la paroi du box. Il avait aperçu une drôle de lueur dans les yeux de l'autre.

« Comment le savez-vous ? » demanda-t-il d'une voix blanche.

L'homme gloussa. « Qui ne se souvient de vos exploits de lanceur au lycée ? J'habite Bay Shore depuis des années. En fait, je vous ai souvent vu jouer. La gloire vous tendait les bras. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Harry se détendit. S'il ne connaissait pas son vis-à-vis, ce que ce dernier disait lui était familier. Que s'était-il passé ? Il avait épousé son amour de lycée, voilà ce qui s'était passé. Elle l'avait 'forcé à étudier le droit, voilà ce qui s'était passé. Inscrit à St. John's, il avait loupé ses examens, pris un boulot comme coursier sur Wall Street, et il n'était arrivé nulle part, voilà ce qui s'était passé.

« Quel dommage. »

Une fois encore, il tressaillit. L'autre semblait lire dans ses pensées.

« *Quoi ?* » Il avait du mal à parler.

« Je pensais à votre potentiel, dit l'homme. Vous auriez pu atteindre les ligues nationales sans grande difficulté. »

Harry se raccrocha à cette bouée de sauvetage ; après tout, il était en train de se noyer.

« Vous... vous croyez ? » demanda-t-il.

Et il oublia la lueur du regard de l'autre, parce que ce qu'il disait lui plaisait.

« Tout à fait. Vous aviez tous les dons d'un bon lanceur. De la maîtrise, une bonne coordination, un regard acéré, un bras puissant et la volonté de vaincre. C'est vraiment triste que vous ayez dû renoncer.

— Ouais, dit Harry en tripotant son verre. Triste. »

Il entendait encore Virg. *Sois raisonnable, Harry. Lanceur de base-ball, ce n'est qu'un jeu. On ne peut pas gagner correctement sa vie avec ça. Tu es doué, Harry, mais pas assez pour gagner correctement ta vie avec ça. Tandis que le droit...*

Perdant le fil de ses réflexions, il empoigna son verre et le vida d'un trait.

« Elle avait tort. » Avant qu'Harry ait pu réagir, l'homme sortit quelque chose de la poche

intérieure de sa veste. « Ma carte. »

Harry le dévisagea, puis il prit le bout de papier.

*Léonard De Ville, chirurgie manipulatrice.*

Il cilla. « Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Votre passeport pour les ligues nationales », dit l'autre.

Le bureau du docteur De Ville se trouvait dans un quartier de Bay Shore qu'il n'avait jamais visité, de l'autre côté de la voie de chemin de fer du Long Island Railroad. Harry longea la rue indiquée à pas lents. Le docteur n'avait pas de cabinet en ville. Selon lui, c'était parce que la Chambre de commerce ne reconnaissait pas sa profession et lui refusait les privilèges de la légalité.

Harry se sentait ridicule d'aller consulter cet individu : il n'avait jamais entendu parler de « chirurgie manipulatrice ». Mais il se voyait mal refuser une aide quelconque. Il en était au point où il se serait raccroché à n'importe quoi et l'homme lui avait affirmé qu'il redeviendrait lanceur. On lui promettait une nouvelle carrière, à *lui*, Harry Campbell, trente-six ans, bedonnant, à moitié chauve. Et pas au jardin public avec les amateurs du coin : dans les ligues nationales. C'était dingue, mais c'était ce que l'autre prétendait et Harry voulait tirer ça au clair.

Il trouva le numéro de rue que le docteur De Ville avait griffonné sur le papier. Une maison sans plaque, en bois, qui devait dater de 1890. Harry regarda alentour en gravissant les degrés grinçants du perron. Il ne tenait pas à ce qu'on le voie entrer. Le médecin avait spécifié qu'il exerçait dans l'illégalité.

Avant qu'il l'atteigne, la porte s'ouvrit sur le docteur De Ville, qui l'accueillit en blouse blanche et le précéda le long d'un couloir étroit sentant le moisi. Rien qu'à l'odeur, on ne se serait guère cru dans le cabinet d'un médecin, songea Harry.

« Vous pouvez constater que mon activité ne dépend pas de l'équipement habituel », dit De Ville.

Harry tourna aussitôt la tête vers lui. L'autre recommençait à lire dans ses pensées !

« J'ai vu à votre regard que vous aviez des doutes sur ma profession, ajouta le médecin. Ce bureau ne ressemble guère à ce qu'on attend, c'est vrai.

— Oh », dit Harry.

Ils entrèrent dans une pièce poussiéreuse meublée en tout et pour tout d'un bureau et de deux sièges. De Ville pria alors Harry de retirer sa veste et de retrousser la manche droite de sa chemise.

« Ma profession concerne la disposition de la musculature, expliqua-t-il. Les spécialistes de la chirurgie manipulatrice estiment que toutes les aptitudes physiques résident dans cet ensemble de nerfs, de tendons et de muscles. Et que le temps et l'abus, quelle que soit leur étendue, ne sauraient réduire ces aptitudes au point que nous ne puissions les restaurer.

» Bref, poursuivit-il en voyant l'air absent d'Harry, je vous masse le bras et, quand j'en aurai fini, vous serez aussi bon lanceur que vous l'avez jamais été. En fait, vous serez même *meilleur*. Votre coordination, déjà excellente, sera améliorée. Vous savez que tout athlète possède une musculature qui lui donne une mobilité et une efficacité purement accidentelles, à la base. Mon métier me permet de contrôler l'accidentel. »

Harry estima que cela se tenait. Il laissa donc l'homme le masser.

« Je ne suis pas... riche, énonça-t-il, embarrassé, tandis que le médecin le frictionnait et le tapotait. Je compte bien trouver du travail, mais...

— Taisez-vous, dit De Ville d'un ton affable. Je suis ravi de pouvoir vous aider. Pour être franc, on ne nous fait guère confiance, et rares sont les gens qui nous laissent pratiquer sur eux.

— Je vois. »

Il n'y avait pas un bruit dans le bureau. Il n'y avait pas un bruit dehors. Le jour filtrait par des

stores baissés et Harry regarda la poussière danser dans les rayons de soleil tandis qu'il restait là sans mot dire, laissant les mains puissantes pétrir son bras. Ce que le médecin disait sonnait juste. Il lui semblait sentir une vigueur nouvelle dans son bras, comme s'il rajeunissait.

« Bien sûr, dit De Ville, je vous réclamerai un paiement modique. Je compte tout de même sur mes patients, dans une certaine mesure.

— Et si c'était... plus que je ne peux me le permettre ? »

Le médecin s'interrompit et le regarda droit dans les yeux.

« Cela m'étonnerait », dit-il.

Peu après, le massage prenait fin et ils s'asseyaient de part et d'autre du bureau. Le docteur De Ville lui demanda s'il avait conservé le bout de papier qui portait son adresse et Harry le sortit de son portefeuille. L'autre le prit, produisit un stylo à quatre couleurs et, retournant le papier, y inscrivit quelques mots. Puis il le rendit à Harry.

« Mon paiement », dit-il.

Harry considéra le bout de papier un bon moment, statufié. Puis il leva les yeux pour croiser le regard neutre de son vis-à-vis.

« C'est... c'est une *plaisanterie* ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Une plaisanterie cosmique. Vous acceptez ? » Harry frissonna et se rencogna dans son fauteuil.

« Vous pouvez partir sans signer, reprit le médecin, mais je vous préviens : sitôt la porte franchie, vous retrouverez un bras inutilisable. Vous ne lancerez plus jamais. »

L'avertissement lui simplifia les choses. Harry dévisagea le docteur.

« Alors, tout ce baratin sur la chirurgie... ce truc-là, c'était juste un mensonge pour m'attirer ici ?

— Pas du tout. Par contre, j'aurai négligé de préciser que j'étais le seul au monde à exercer cette profession. »

Harry sentit ses muscles se crispier. « Et si je signe ? » Le médecin leva les bras au ciel dans un geste grandiose. « Dans ce cas, dit-il, votre carrière de lanceur n'aura pas de limites. »

Le rêve éveillé qu'Harry s'autorisait à caresser chaque fois qu'il sombrait dans la dépression lui revint. Il se vit gagnant trente matches d'affilée sans concéder un point, et acclamé comme le plus grand lanceur de l'histoire du base-ball. Son âme ne pesait pas lourd face à de tels fantasmes.

Il se pencha et, vite, signa la reconnaissance de dette.

« Il m'a dégoté un essai avec l'équipe de Montréal. Quelle que soit la façon dont je lançais, j'éliminais le batteur. J'ai fait sensation. Je suis resté là-bas un an, puis je suis arrivé à Brooklyn. Tu connais la suite.

— Et c'était il y a... dix ans ? j'ai demandé.

— Oui.

— Tu as déjà essayé de... revenir sur ton engagement ?

— Seigneur, mais bien sûr ! il m'a dit d'une voix brisée. J'ai fait tout ce que j'ai pu, Jess. Je suis retourné le prévenir. Il n'était pas chez lui, la maison était déserte. » Il a repris son souffle avec un frisson. « Elle l'a sans doute toujours été. »

Il a empoigné son verre et l'a contemplé.

« Oui, j'ai *tout* essayé. La feinte irrégulière ? Je n'ai pas pu quitter le monticule. Lancer dans l'aire d'échauffement ? Ma balle finissait dans la zone de prises. Lancer dans les gradins, par-dessus toi ? Ça, c'était la saison où tous les journalistes sportifs ont déliré sur mes « fabuleuses balles tombantes ».

— Tu n'as jamais revu le... *médecin* ? j'ai demandé.

— Non. Mais je sais qu'il m'attend. Ce soir, je dois le retrouver dans un relais routier de North

Bay Shore. Et... »

Au lieu de continuer, il m'a regardé d'un air effrayé, hanté.

« Il n'y a vraiment *rien* que tu puisses faire ? j'ai demandé.

— Non. Rien. Il a dit qu'il exigerait le paiement au bout de dix ans et nous y sommes. Je dois le payer ce soir. »

J'ai eu du mal à finir ma phrase. « Tu vas... *mourir* ? » Il me dévisageait toujours sans bouger. « Je n'en sais rien. »

J'ai senti un frisson, mais je l'ai réprimé. Je me suis levé, assis près de lui et j'ai passé mon bras autour de ses épaules. « Écoute, mon vieux. Écoute-moi bien. Tu n'y vas pas.

— Il le faut, Jess. Il le *faut*.

— Il y a un autre moyen de s'en sortir. C'est obligé. Il n'a aucun pouvoir sur toi.

— J'ai signé un contrat.

— Un contrat ? j'ai répondu. *Quel* contrat ? Un papier à la manque avec une adresse de l'autre côté ? Et tu serais censé le respecter ?

— Mais... je l'ai signé. »

Tout à coup, j'ai vu une drôle de lueur dans ses yeux. Il a posé son verre et s'est levé.

« Harry...

— *Une minute* ! Je crois me rappeler que... » L'espoir et la joie ont envahi ses traits. « *Oui* ! Un droit coutumier qu'on n'a jamais abrogé. J'ai lu ça dans un livre à St. John's. » Et il a récité lentement, comme pour se persuader lui-même : « *Un contrat rédigé sur un papier marqué au verso d'un texte sans rapport avec ledit contrat n'a aucune valeur.* »

J'ai sauté sur mes pieds. « Harry, tu l'as bien eu ! » j'ai hurlé.

Et puis on s'est serré les mains à les broyer, on a ri, et on a enfin pu respirer.

Le premier jour de la poule finale du championnat 1976. Peut-être que vous étiez sur les gradins, ce jour-là. Peut-être que vous vous rappelez.

Quand je suis entré dans les vestiaires, j'y ai trouvé Harry, déjà en tenue, qui fixait d'un regard vide la porte métallique de son armoire.

« C'est le grand jour, mon vieux ! » j'ai dit.

C'est à peine s'il a réagi. Il ne m'a même pas regardé.

« Arrête de t'en faire, j'ai dit. C'est dans la poche.

— Il est là, je l'ai vu », a dit Harry.

J'ai senti le bout de mes doigts s'engourdir. « Tu l'as *vu* ?

— J'entrais sur le terrain, j'ai levé les yeux, et il était là, accoudé à la balustrade, à me toiser. »

J'ai essayé de déglutir, la gorge serrée. « Il a... *dit* quoi que ce soit ? »

Harry a secoué la tête, lentement. « Il n'a pas besoin de dire quoi que ce soit.

— Harry, tu sais que ce contrat n'a aucune...

— Oh, qu'importe ! il s'est exclamé d'une voix amère. J'ai signé et il veut son paiement. »

Je suis resté un long moment sans rien dire. Puis j'ai posé ma main sur son épaule. « Tu veux que je demande à Harold de choisir un autre lanceur pour aujourd'hui ?

— Non. Je... je ne veux pas laisser tomber l'équipe encore une fois. »

Je lui ai tapoté l'épaule. « Entendu, mon vieux. »

Je ne peux comparer l'heure qui a suivi qu'au tout début d'un rêve éveillé, un cauchemar dont les éléments s'ajoutent l'un après l'autre jusqu'au moment où on s'aperçoit qu'on tremble. J'ai senti la peur monter pendant que je m'habillais. Les discussions du reste de l'équipe sonnaient creux, et moi, je n'arrêtais pas de regarder Harry qui regardait son bras droit sur lequel il passait sans cesse sa



main gauche. J'ai senti la peur monter encore pendant qu'on suivait le tunnel jusqu'à l'abri des joueurs. La rumeur du public nous parvenait tel un vacarme dans le lointain qui vous effraie même si vous ne savez pas ce qui le produit. Puis on est arrivés dans l'abri et les spectateurs se sont mis à nous acclamer.

J'enfilais mes protections lorsque j'ai vu Harry debout en bas des gradins. Il parlait à un homme, un homme vêtu d'un costume léger et d'un chapeau de paille au ruban de couleur. Un froid glacial m'a envahi et j'ai trituré mes jambières, les yeux rivés sur le visage de l'interlocuteur d'Harry.

Lorsqu'il est revenu dans l'abri, il tremblait de tout son corps. Je suis allé le voir.

« Alors, qu'est-ce qui se passe ? j'ai chuchoté.

— Je te l'avais dit, il a murmuré, terrifié. Il attend son paiement.

— Tu ne lui as pas parlé du... »

Il a hoché la tête. « Si, et il s'est mis en rogne. Il a dit que j'essayais de tricher.

— Et... ? »

Il a dégluti. « C'est tout.

— Quoi ?

— Il s'est détourné et puis il est parti. » Harry m'a regardé droit dans les yeux ; ses pupilles n'étaient plus que des têtes d'épingle couleur d'encre.

« Alors... c'est qu'il va te laisser tranquille », j'ai dit.

Harry n'a rien répondu. Il m'a planté là pour se pencher sur la fontaine d'eau potable.

Au bout de dix minutes, on est sortis l'échauffer. Tout le monde l'a acclamé et je l'ai vu tressaillir. J'ai eu beau jeter un coup d'œil sur les gradins, je n'ai pas vu l'homme, rien qu'une mer de visages écarlates et ravis.

Harry a commencé à lancer. Au début, j'ai eu des petits soucis avec mes mains qui tremblaient, mais ça m'a passé. Harry était rapide, précis. Il alternait divers types de lancers, et j'ai commencé à me détendre. Il a tout essayé durant cette séance d'échauffement, et tout réussi. À la fin, je me suis rué vers lui, je lui ai filé une grande claque dans le dos et lui ai dit : « Tu l'as eu, mon vieux ! »

Quelques minutes plus tard, les deux capitaines sont entrés sur l'aire de jeu, ils ont échangé la composition des équipes, on a joué l'hymne national et on a pris pied à notre tour sur le terrain. Harry a encore lancé quelques balles pour s'échauffer pendant que les joueurs de champ extérieur se disposaient en fonction du premier batteur. L'arbitre a crié « *Balle en jeu !* »

Johnny Morgan, des Yanks, était le premier batteur. Il est venu au marbre et il a fait quelques mouvements de flexion. L'arbitre s'est penché par-dessus mon épaule. J'ai adressé un signal à Harry. Il a haussé les épaules pour refuser de lancer comme je le lui demandais. J'ai gloussé et esquissé le signe qu'on avait mis au point et qui signifiait : *Bon, tu fais comme tu veux, imbécile*. Je lui ai souri.

Il a pris position, et il a fléchi le bras, une fois, deux fois...

Je me focalisais sur la balle, et c'est le hurlement d'Harry qui m'a alerté, malgré le bruit de la foule. J'ai sursauté. La balle a rebondi sur ma protection ventrale. Dans les gradins, des femmes poussaient des cris d'horreur. Puis j'ai vu Harry statufié sur le monticule. Il regardait son bras.

Qui gisait par terre. Et bougeait encore.

Titre original : *Maybe You Remember Him*

Initialement paru dans le recueil *Off Beat*,

Subterranean Press, janvier 2003.

© 2002, by Richard Matheson.

# RELIQUES

Le soleil n'avait pas bougé de toute la matinée.

Il se cachait derrière un tapis de nuages qui s'étalait sur la totalité du ciel. Des vagues d'un vent humide et glacial balayaient les trottoirs tandis que le petit groupe marchait en ordre dispersé.

Son regard parcourait sans répit les rangs de ses ouailles.

Elle tombait de fatigue, et ils n'avaient même pas entamé la visite du musée. Elle leva les yeux pour observer la masse grise dont ils s'approchaient.

« Restez groupés ! » ordonna-t-elle pour la énième fois.

Elle aurait voulu étrangler les petits garçons qui trouvaient drôle de courir dans la rue et de se cacher derrière les arbres avant d'en surgir pour effrayer les petites filles. Et les petites filles qui trouvaient drôle de hurler de plaisir à chaque fois. *Deviens professeur... Merci du conseil, maman,* se dit-elle, à bout de nerfs.

Ses élèves serrèrent les rangs pour traverser la vaste place. Lorsqu'ils atteignirent le bâtiment, ils se jetèrent à l'assaut de l'entrée principale en escaladant les degrés de marbre.

« Restez groupés ! » leur cria-t-elle encore.

Elle grimpa les marches quatre à quatre et franchit la porte dans un froufrou d'étoffe. Les enfants se dispersaient dans le vestibule imposant en regardant partout. Elle courut en tous sens pour les rassembler tel un berger son troupeau.

« Vous allez arrêter ces bêtises ou on retourne à l'école », menaçait-elle, essoufflée, tandis qu'elle comptait les têtes. Ils la regardaient d'un air innocent qui la rendait folle de rage.

Tout le monde était présent.

« Vous restez là, ordonna-t-elle. Je m'oriente. »

Elle s'éloigna, se retourna. « Ne bougez pas ! »

Haletante, elle se planta devant le répertoire.

« Fichus mômes », marmonna-t-elle en consultant la liste des départements. *Reptiles*, lut-elle. À la perspective du long trajet de retour jusqu'à l'école avec ces enfants, elle gémit intérieurement. Sous ses yeux, la liste se brouillait.

Un bruit de chute à plat ventre retentit dans son dos. Elle fit volte-face, le regard dur comme la pierre, pour voir quels nouveaux outrages ils commettaient.

L'armée se débandait.

Trois garçons jouaient à touche-touche sans la moindre retenue autour d'une vitrine d'antiques garnitures en perles.

Deux filles avaient traversé le vestibule pour discuter avec l'employé de la boutique de souvenirs.

Deux autres garçons s'efforçaient de soulever un carreau du sol à l'aide de leurs canifs.

Le reste dérivait comme des navires aux amarres rompues dans des courants contraires.

Elle gémit pour de bon et courut sur le marbre noir. Folle de rage, elle releva d'une secousse les deux vandales et les secoua comme des pruniers. Ses remontrances à voix basse parvinrent aux oreilles des trois sportifs qui patinaient autour de la vitrine ; courbant l'échiné sous son regard froid, ceux-là rejoignirent à pas traînants la petite troupe qui se reformait.

« Restez groupés », dit-elle avant de se diriger vers la boutique.

Les deux petites filles se retournèrent à son approche.

« On demandait juste, dit l'une d'elles d'une voix timide.

— Je veux que vous restiez avec les... *mais qu'est-ce que tu montres du doigt ?* » Elle suivit du

regard la direction indiquée et resta bouche bée. « Tu viens d'y aller !

— J'ai encore envie. »

Elle se tassa sur elle-même, lasse, écœurée. Un pour tous, tous pour un, songea-t-elle. « Oh, non », dit-elle d'une voix morne.

Elle acheta un guide avant de raccompagner les deux filles auprès des autres gamins qui s'agitaient déjà.

« Combien y en a-t-il qui doivent, et je dis bien qui *doivent* aller au petit coin ? »

Tous, bien sûr. Pourquoi se donner la peine de poser la question ? Tirer la chasse les amusera sans doute davantage qu'admirer les splendeurs des siècles passés.

Joueuse de flûte désabusée, elle prit la tête de la procession et lâcha les garçons devant le local idoine en indiquant d'une mimique qu'ils devaient avoir regagné le vestibule dans les cinq minutes, ou gare. Ils chargèrent les portes battantes telle une horde d'étalons. À l'intérieur, cris de triomphe et autres rires s'élevèrent sans retenue.

Elle grommela, admettant sa défaite, et fit passer les filles par la porte voisine.

Dans l'antichambre, elle se laissa choir sur une chaise sans pouvoir retenir une plainte dépitée. À moitié assoupie, elle contempla le mur opposé. Le guide lui échappa et tomba par terre avec un bruit sourd.

Elle ne bougea pas, ne dit pas un mot et se garda même de hocher la tête quand les deux petites filles se mirent à pousser des cris aigus et qu'une autre jaillit des toilettes pour lui dire qu'une bataille en règle venait de commencer.

Elle parvint enfin à les réunir tous, comme les pièces d'une machine que ses vibrations ne cesseraient de démantibuler.

Elle les compta. Personne ne manquait à l'appel. Elle leur désigna la salle des animaux droit devant et suivit le flot.

Les enfants entreprirent de longer le vestibule en sautillant, glissant, gambadant.

« On se tient bien ! » siffla-t-elle, les dents serrées.

Ils poursuivirent leur chemin la tête basse, tels des moines en pénitence.

Au passage, elle leva les yeux vers le linteau de la porte.

*Galerie George East*, disait l'inscription.

George East. Elle parcourut les rayonnages de sa mémoire. George East était un explorateur célèbre de l'ancien temps. Elle se rappelait avoir lu un de ses livres dans son enfance. *La chasse au gros gibier en Afrique*. Oui, c'était bien le titre. Elle eut un sourire pensif en songeant à sa jeunesse enfuie.

Il lui fallut ciller plusieurs fois pour voir quoi que ce soit dans la salle. On se serait cru dans une mosquée, ou du moins dans un théâtre obscur. L'odeur évoquait une mosquée.

Les seules lumières se trouvaient dans les vitrines qui, de part et d'autre de la galerie, se perdaient dans le lointain.

Le silence soudain de ses ouailles la surprit. Ils parlaient à voix basse, solennels, et même ceux qui échouaient à retenir des rires les réprimaient vite. L'église, le musée, se dit-elle, quel que soit l'endroit où règnent l'obscurité et le remugle de l'antiquité, les enfants et les adultes réagissent ainsi, comme s'il fallait respecter l'obscurité à l'instar d'un sacrement.

Les enfants contemplaient la première vitrine d'exposition.

Elle essaya de déchiffrer son guide, mais comme il faisait trop sombre, elle s'avança jusqu'à la paroi de plexiglas et se pencha pour lire la plaque métallique apposée au mur.

« Les enfants, voici un buffle d'eau. » Et elle leur dévida sa description.

Elle les étudia. Ils avaient l'air apathiques. Ils n'écoutaient pas, songea-t-elle. Se sentant trahie, elle pinça les lèvres. Ma foi, pourquoi devrais-je les juger ? Pourquoi la pitié devrait-elle m'aveugler s'ils restent insensibles ? Tant pis, se dit-elle, et voilà tout.

Toute à ses réflexions acerbes, elle contempla les animaux naturalisés et, malgré son irritation, reconnut qu'ils étaient plutôt réussis.

Ils paraissaient presque vivants, figés dans le temps, prêts, d'un coup de baguette magique, à poursuivre leur combat.

Elle essaya de visualiser les sabots épais en train de projeter dans l'air chargé de senteurs des éclaboussures de terre noire et d'eau verte qui retombaient sur leurs flancs tandis qu'ils s'affrontaient de leurs cornes semblables à des sabres.

Impossible, conclut-elle. Comment pourrais-je imaginer ça avec la moindre chance de succès ? Les morts sont morts.

Elle perçut un murmure qui, semblait-il, se voulait discret, mais dont l'écho se répercuta dans la galerie. Qu'y a-t-il de plus bruyant qu'un enfant qui essaie de ne pas faire de bruit ? se demanda-t-elle en tournant la tête vers le bruit tandis que son irritation atteignait de nouveaux sommets.

Les élèves s'étaient encore dispersés, réduisant la classe à un puzzle dont les pièces se disséminaient autour des quatre vitrines d'exposition suivantes.

Son sifflement de vipère en colère déchira l'air. Obéissant à la sommation, ils revinrent la tête basse.

« Par pitié, *restez groupés*, ordonna-t-elle un ton trop haut. Arrêtez de courir partout sans ma permission.

— Est-ce que je peux juste aller...

— Restez groupés ! » gémit-elle d'une voix brisée. *Restez groupés*. Les mots perdirent soudain toute cohésion. Elle dut se concentrer pendant un long moment pour se rappeler leur signification.

Arrivée devant la vitrine voisine, elle s'arrêta derrière eux, de façon qu'aucun ne puisse s'échapper.

« C'est un éléphant, annonça-t-elle avec une assurance non dénuée d'agressivité.

— Un rhinocéros, corrigea un petit garçon. C'est écrit là. »

Elle s'éclaircit la gorge en souhaitant plus ou moins que le rhinocéros fracasse la paroi de verre et piétine le petit garçon en question jusqu'à n'en laisser qu'une tache de graisse.

« Tout juste, enchaîna-t-elle. Je suis ravie de constater qu'il y en a au moins *un* qui réagit quand je mets vos facultés d'observation à l'épreuve. »

Elle fusilla du regard le monstre noir, figé dans sa charge, dont les oreilles se dresseraient et dont les narines resteraient dilatées jusqu'au jugement dernier.

L'espace d'un instant, elle refit un effort d'imagination : le tonnerre des sabots, le crépitement des herbes sèches...

Impossible. Tant pis. Pourquoi vouloir ressusciter ce qu'on ne connaissait même pas ?

« Allons voir le suivant », dit-elle d'une voix lasse à l'idée quelque peu saugrenue de devoir contempler des dizaines, voire des centaines de mètres de vitrines d'exposition. Seuls les enfants les plus proches entendirent, sans la juger étrange, la plainte qui monta en elle.

Ils suivirent la galerie, traversèrent la galerie, remontèrent la galerie, visitèrent les annexes de la galerie. Ils virent des lions, des éléphants, des gazelles, des zèbres, des girafes et autres bêtes sauvages, tout ce que ce George East avait pu contempler dans sa vie, y compris des lichens et sa première femme.

Toute cette vie immobile finit par l'écoeurer. Que sont ces animaux empaillés, se demanda-t-elle,

sinon les reliques d'un passé si mort qu'il convient seulement de le laisser à lui-même ?

Ces choses n'avaient plus aucun intérêt pour elle, ni pour les enfants. Revêtues de chair ou non, elles n'étaient que des tas d'os qui ne bougeraient plus jamais.

Laissant derrière eux les exploits naturalisés de George East, ils retrouvèrent le vestibule.

Elle avait mal partout. Elle avait envie de s'asseoir et de prendre un jour de congé qui durerait le reste de l'année.

Mais je ne peux pas, se dit-elle, puisque je dois continuer de guider ce safari diabolique et d'admirer ces vestiges qu'il vaudrait mieux oublier. C'était son travail. En fait, la visite ne plaisait à personne. Mais elle avait amené ses élèves ici, et il fallait jouer le jeu jusqu'au bout.

La classe se répandit dans l'aile voisine tel un flot avide de trouver son lit. Jamais de ma vie je n'ai vu un gosse épuisé, pensa-t-elle. Je mourrais heureuse si on m'apportait la preuve qu'il leur arrive de se fatiguer.

*Poissons des profondeurs marines*, annonçait la grande bannière peinte à la main fixée de travers au mur.

*Rien à fiche*, songea-t-elle. Elle posa un regard impassible sur la baleine au ventre strié de rayures qui occupait la moitié de la longueur de la galerie. Elle considéra avec apathie le requin à la gueule en croissant de lune qui gobait ses voisins. Elle leva des yeux las vers l'énorme tortue grotesque pendue au plafond.

Les enfants s'en fichaient aussi. Ils restaient aveugles à ce qu'on leur proposait d'admirer ; ils se contentaient de courir vers la vitrine, la salle, l'aile suivantes. L'important, pour eux, c'est de bouger sans cesse, se dit-elle.

Parfois, elle tâchait de les remettre en rangs. La plupart du temps, elle les laissait vagabonder.

Oblong, terni, l'objet métallique près duquel elle se tenait ressemblait à une énorme balle de fusil, vestige de quelque conflit d'antan.

Il était ouvert, tranché dans le sens de la longueur comme d'un coup d'un seul.

À ses côtés, une grande vitrine exposait les divers articles qu'on en avait retirés, ainsi que le précisait l'écriteau.

Chacun s'accompagnait d'un panonceau, et elle se référait à son guide afin d'y trouver de plus amples informations.

*Trousse de maquillage*, disait un panonceau. *Pour le visage*, expliquait le guide.

*Montre. (Calcul du temps.) Tabac. (Vice primordial.) Tee de golf. (Élément d'un autre vice primordial.) Serrure et clé. (Protection des biens.) Brosse à dents et tube de dentifrice. (Hygiène buccale.)*

Elle secoua la tête et jeta un coup d'œil à la ronde pour voir si sa tribu avait pris le sentier de la guerre. Même si ses élèves se dispersaient, ils se tenaient à peu près correctement. Elle reporta son regard sur la vitrine.

*Nécessaire de rasage. Règles du football. \$1. 50¢. 25¢. 10¢. 5¢. 1¢.*

Elle s'épargna la peine de lire les légendes. Elle se fichait de ce que signifiaient ces objets. Pour autant qu'ils signifient quoi que ce soit, ajouta-t-elle en son fort intérieur.

Elle baissa les yeux vers un magazine aux bords jaunis : *Life*. Sa couverture montrait le visage souriant d'un homme alors plein de vie, et désormais mort et enterré — et oublié — depuis des lustres.

« Errol Flynn », lut-elle à voix haute, pour tester le son des phonèmes. Elle haussa les épaules. Aucune importance.

Pour le visage, hygiène buccale, vice primordial, élément d'un vice primordial, règles du

football...

Un soupir lui échappa. Les pauvres, songea-t-elle. Ils ne savaient guère que combiner médiocrité et prétention.

Elle se détourna de la vitrine et rassembla ses ouailles.

« Venez, les enfants, dit-elle. On continue la visite. »

Une nouvelle salle. Plus propre, à l'odeur. Et plus moderne si on tenait pour moderne ce qui n'avait pas deux mille ans.

Tout en se balançant d'un pied sur l'autre pour soulager ses jambes lourdes, elle consulta son guide.

« Voiture : véhicule usuel du vingtième au trente-sixième siècle », lut-elle tout bas avant de lever les yeux de son livre pour considérer la machine, qui lui parut misérable comparée aux productions de l'époque.

Jaune, fragile et abîmée, la voiture possédait en tout quatre roues et exhibait des sièges garnis (drôle d'idée) de peaux d'animaux morts — aussi morts que tout le reste ici.

Elle étudia les parties métalliques rouillées, toucha la vitre rayée sans doute prévue pour protéger du vent l'individu qui s'efforçait de diriger cet engin à l'aide de l'étrange roue que portait une tige s'élevant de guingois du plancher craquelé.

« Épouvantable », murmura-t-elle, incapable de trouver le moindre attrait à cette machine démodée.

Elle se détourna, avisa son armée dispersée et, ramenée au présent par la nécessité d'empêcher ses ouailles de démolir le bâtiment, se hâta de la regrouper.

Étage après étage, ils poursuivirent leur exploration. Dans ce labyrinthe de salles mal éclairées, de vastes assemblages d'ossements tenus par des fils de fer voulaient rappeler que, longtemps auparavant, des trucs appelés dinosaures régnaient en maîtres même s'ils ne valaient guère mieux que des rebuts désormais.

Pièces, salles, galeries, ces kilomètres d'exposition puaien l'antiquité. Les vitrines se succédaient : poteries, verreries, bijoux, machines, voitures. *D'éternels gisants*, se disait-elle. *Faits d'os, de pierre et de métal rouillé*.

Ils abordèrent un nouvel étage. Ayant perdu le compte, elle ignorait duquel il s'agissait. Il lui semblait avoir gravi des escaliers toute sa vie durant ; la volée de marches suivante ne pourrait que conduire au paradis.

Ils s'engagèrent dans une immense galerie plongée dans la pénombre. Les voix enfantines y papillonnaient comme des chauves-souris et se perdaient dans le silence massif. *Ce sera bientôt fini*, se dit-elle. *Ils n'ont pas pu bâtir beaucoup plus haut*.

Elle s'approcha du mur et s'affala sur un siège. Son regard blasé balaya le centre de la salle et s'arrêta sur une immense fusée au fuselage argenté, entourée d'une barrière, et dont le nez courtaud pointait vers le ciel — que le plafond dissimulait. Il y avait d'ailleurs quelque chose de déprimant à voir ce beau vaisseau enfermé à jamais.

Elle ouvrit son guide et y trouva une petite illustration qui représentait la fusée. *Luna 1. Premier vaisseau à avoir atteint la Lune*, disait la légende.

« Merveilleux, marmonna-t-elle avant de se tourner vers une petite fille qui approchait.

— On mange bientôt ? demanda cette dernière.

— Dès qu'on a fini cet étage », décida-t-elle tout à trac.

Tandis que la petite fille repartait en sautillant, elle s'adossa au mur. Quelle chaleur, là-dedans ! se dit-elle en fermant les yeux. Il fait chaud, ça pue le renfermé, et on ne voit que des antiquités. Un

musée, c'est un vieux placard rempli de trucs rassis. Elle se sentit dodeliner de la tête... et se redressa d'un coup. Les yeux grands ouverts, elle scruta le vaisseau spatial muet.

« Toutes les choses anciennes sont bizarres. »

À peine l'avait-elle formulée que l'idée lui parut des plus pertinentes. Vaisseaux spatiaux, avions à réaction, missiles guidés, bombes atomiques : anciens, bizarres et inutiles, oui.

L'espace d'un instant, elle se laissa aller à rêvasser pour la première fois de la journée. C'était agréable de tout oublier, les yeux fermés, le corps alangui.

Tout à coup, rongée par le souci, elle leva les paupières.

Deux garçons se battaient par terre.

Elle se rua vers eux avec un sifflement de rage. « Arrêtez ça ! cracha-t-elle en les relevant de force. Vous êtes fous ? »

Les deux combattants se fusillaient du regard.

« Je finirai bien par t'avoir, promit l'un à l'autre.

— Encore une plaisanterie dans ce genre-là et j'envoie un joli mot à vos parents, menaça-t-elle. Ça vous plairait ? » Ils levèrent aussitôt les yeux vers elle. « *Ça vous plairait ?*

— Non, dirent-ils de concert en secouant la tête.

— Alors tâchez de mieux vous tenir. Par pitié. Toujours à vous battre. Vous n'avez donc rien appris ? »

Ils entrèrent dans la dernière pièce, un réduit relégué dans un coin de l'étage.

Une autre petite fille signala qu'elle avait faim. Le reste de la classe murmura et s'agita pour marquer son accord.

« On mange dès qu'on en a terminé ici ! promit-elle.

— Ouais ! dirent les garçons.

— Du calme ! Bon, je vous laisse admirer. Pour une fois, tâchez d'apprécier tout le savoir merveilleux que l'on a mis à votre disposition. » Ses yeux cherchèrent un banc.

Comme il n'y en avait pas, elle fit le tour de la pièce. Les enfants tournoyaient telles des feuilles mortes poussées par le vent : ils jetaient un coup d'œil dans une vitrine et, aussitôt, couraient à la suivante. Certains avaient déjà regagné la porte en prévision de la descente vers la cafétéria.

« Prenez au moins le temps de *regarder* », murmura-t-elle, irritée.

Elle se campa devant une vitrine, déterminée à lire chacun des mots du panonceau avant de céder à la volonté collective de sa classe.

Elle jeta un regard agacé sur la pièce exposée et la trouva très laide. De quoi s'agissait-il ?

*Homo Sapiens, homme, disait le panonceau. La plupart des individus ont été détruits après l'invasion de la Terre en l'an 4726.*

*Espèce désormais éteinte.*

Elle se retourna vers ses élèves. Regroupés en rangs serrés par leur appétit, ils attendaient en bon ordre.

« Oh ! j'abandonne », gémit-elle en les rejoignant. Tandis qu'ils dévalaient l'escalier, elle reprit la parole, moitié pour elle-même, moitié à leur adresse : « Et on repart tout de suite après le déjeuner. De toute manière, dans le reste du musée, il n'y a plus rien à voir que d'autres animaux morts. »

Titre original : *Relics*.

Initialement paru dans

*Cemetery Dance*, n° 31, mai 1999.

© 1999, by Richard Matheson.

# TOUJOURS DEVANT TA VOIX...

M. Smalley s'installa à Vera Beach le mercredi 17 mars. Ce matin-là, à onze heures et demie, Mlle Land garnissait les casiers lorsqu'il entra. Elle entendit la sonnette de la porte tinter et le plancher grincer tandis qu'il se dirigeait vers le guichet des timbres et du courrier. Elle termina de distribuer le *Brook County Newsletter* et se retourna.

À travers la vitre ternie, elle aperçut un homme de haute taille, aux cheveux noirs, dans la petite trentaine, qui portait une veste de cuir marron.

« Bonjour, dit-il avec un sourire. Je viens d'emménager. J'aimerais louer une boîte postale si possible. » Il s'exprimait d'une voix grave.

« Je regrette, répondit Mlle Land, mais je crains qu'elles ne soient toutes prises.

— Ah. » Le sourire s'effaça. « Et je suppose qu'il n'y a qu'une distribution à domicile par jour ?

— Il n'y a pas de distribution à domicile. Il va falloir vous faire envoyer votre courrier en poste restante.

— Ah. Je vois. » L'homme hocha la tête d'un air quelque peu perturbé. « Et... combien y a-t-il de distributions par jour ? »

Mlle Land l'en informa. « Je vois. Eh bien...

— Vous voulez peut-être vous inscrire sur la liste d'attente pour les boîtes postales ?

— Oui, je veux bien. »

Après avoir inscrit son nom et répondu que, oui, il avait rempli une fiche de changement d'adresse auprès du bureau de poste de son domicile précédent, l'homme de haute taille s'en alla. Mlle Land, debout derrière le guichet des timbres, le vit traverser la place balayée par le vent et monter dans une Volkswagen noire. Sans y prendre garde, elle effleurait de sa main droite le pendant en or qu'elle portait au cou.

Lorsqu'il s'éloigna dans sa voiture, elle cilla et se détourna de la vitre. « Salut », souffla-t-elle. Elle s'assit à son bureau pour lire sous quel patronyme il s'était inscrit. *Louis Smalley*.

Joli nom, se dit-elle, avant de se demander si M. Smalley avait amené sa famille à Vera Beach.

Peu avant une heure de l'après-midi, la mère de Mlle Land l'appela pour lui demander de passer à l'épicerie et de lui rapporter quelques citrons et un paquet de sucre lorsqu'elle rentrerait déjeuner.

Chaque matin, quand elle avait fini de trier et de distribuer la remise de sept heures, elle traversait la place et s'octroyait une tasse de café et un beignet à la confiserie Meldick, qui faisait office de bar-tabac. À neuf heures et quart, elle avait regagné le bureau de poste.

Le lendemain du jour où M. Smalley emménagea à Vera Beach, Mlle Land, à son retour, le trouva debout face au guichet de la poste restante, dont la vitre était baissée.

« Bonjour », dit-il.

Elle sourit, le salua de la tête, entra par la porte latérale, ôta son manteau et posa son sac à main. Ses mains lissèrent ses cheveux noisette, puis sa robe sombre. Enfin, elle alla ouvrir le guichet.

« M. Smalley, si je me souviens bien ? »

L'homme de haute taille opina. « Exact. »

Elle tira du casier des S une petite liasse de courrier et la feuilleta.

« Non, rien pour vous ce matin. »

Il acquiesça. « Ma foi, c'est sans doute trop tôt. » Et il s'en fut. Mlle Land, de derrière son guichet, le regarda traverser la place jusqu'à sa Volkswagen. Drôle de voiture, songea-t-elle. Lorsqu'il ouvrit la portière et se baissa pour monter, elle se détourna. M. Smalley, répéta-t-elle in petto.



Plus tard, elle trouva les plis qu'il avait mis à la boîte sous son guichet. Elle les prit et y jeta un coup d'œil. Adresses tapées à la machine, avec grand soin. Elle les garda en main un moment, puis les laissa tomber dans le sac de courrier.

Au bout de dix minutes, elle les retirait. Il lui fallait, se dit-elle, s'assurer qu'il avait porté la mention *Poste restante*. Elle déglutit en entamant son examen. Trois lettres et une carte postale. L'adresse était exacte sur les quatre missives – deux lettres pour New York City, la troisième pour la Californie, la carte adressée dans le New Jersey. Mlle Land retourna celle-ci.

*Cher Harry, disait-elle, j'essaie Long Island pour voir si je m'y fais. Mon adresse : Poste restante, Vera Beach, NY. Tu as eu un retour de Heller sur LE TAMBOUR DE MINUIT ? Je travaille sur quelques nouvelles avant d'entamer le roman pour Cappington. D'accord ? Bien à toi et aux tiens, Lou.*

Avec des gestes nerveux, Mlle Land replaça les lettres et la carte postale dans le sac de courrier. Je n'aurais pas dû lire, se dit-elle tout en regagnant son comptoir. Elle entreprit de classer les reçus des mandats postaux de la veille.

Le lendemain matin, M. Smalley attendait de nouveau

« Je suis navrée. » Elle lui parla de sa pause café.

« Ce n'est pas grave, dit-il. Si j'avais su, je me serais joint à vous. »

Dans l'arrière-salle, Mlle Land se dépêcha de retirer son manteau. Elle tapota ses cheveux bouclés, rajusta sa robe, puis releva la grille du guichet de la poste restante. Il y avait deux lettres pour M. Smalley, réexpédiées de Manhattan.

« Ah, parfait, dit-il.

— Il fait frisquet pour la saison », dit Mlle Land tandis qu'il étudiait les enveloppes.

Il leva les yeux avec un sourire.

« Oui. Surtout quand on est habitué au climat californien.

— Oh, c'est de là que vous venez ? » Elle laissa son regard s'attarder sur le visage de l'homme.

Il lui expliqua qu'il avait décidé de s'installer dans l'est à titre d'essai.

« Eh bien, j'espère que vous vous plairez ici.

— Je crois que je m'y plais déjà. »

Mlle Land le regarda partir. Elle eut un bref frisson quand le vent glacé entré par la porte ouverte lui gifla les joues. Elle croisa les bras, se frictionna les épaules. Froid, songea-t-elle en suivant des yeux M. Smalley qui traversait la place à pas rapides pour rejoindre sa voiture.

Elle resta à l'observer jusqu'à ce qu'il ait fini de lire son courrier et démarré. Puis elle se tourna vers son bureau et reformula sa phrase : *J'espère que vous et votre famille vous plairez ici*. Elle aurait découvert s'il avait une femme et des enfants en la tournant ainsi.

Mlle Land se remit au travail avec une grande efficacité. Que m'importe ? se demandait-elle.

Elle apprit la situation familiale de M. Smalley le lundi suivant.

Elle prenait sa pause chez Meldick quand M. Cirucci, le propriétaire de l'épicerie sur la place, entra dans la boutique.

Ils se saluèrent et M. Cirucci s'assit sur le tabouret voisin.

« Paraît qu'on accueille une célébrité », dit-il, après qu'ils eurent épuisé les sujets habituels : le temps qu'il faisait, les affaires, le courrier.

« Ah bon ? » dit Mlle Land. Le café avait embué les verres de ses lunettes et elle les frottait avec un Kleenex propre.

« M. Smalley, précisa M. Cirucci. C'est un écrivain.

— Vraiment ? dit-elle en goûtant la connaissance illicite qu'elle avait déjà de ce fait.

— Oui, m'dame. Il écrit des livres. Des récits historiques.

— Ah. Comme c'est fascinant. » Elle le revoyait traverser la place pour monter dans sa drôle de petite Volkswagen.

La question qui la préoccupait lui revint et elle s'humecta la gorge d'une lampée de café qui lui permit, par la même occasion, de dissimuler qu'elle déglutissait nerveusement. Comment la formuler ?

« Oui, m'dame. Il habite Brookhaven Road. Locataire de Mlle Salinger.

— Oh. Oui. » Elle hocha la tête. Une simple maisonnette. » Il... n'a donc pas d'enfants, ne put-elle se retenir d'ajouter.

— Il n'est même pas marié », annonça M. Cirucci, sans remarquer le rouge qui venait aux joues de sa voisine.

C'est à peine s'il l'entendit murmurer : « *Oh.* »

Quand elle vit sa voiture tourner le coin, elle reposa avec bruit, dans le silence de la confiserie, la tasse à moitié pleine qu'elle tenait. M. Meldick leva les yeux de son journal. Il la regarda fouiller dans son sac à main.

« Un problème ? demanda-t-il.

— Non, c'est juste que j'ai beaucoup de travail. Je n'aurais pas dû m'esquiver ce matin. C'est une mauvaise habitude, je le sais bien, mais... »

Mlle Land s'interrompt, plaqua deux pièces de dix cents sur le comptoir pour régler son café et son beignet intact, et se détourna avant que M. Meldick puisse voir le rouge qui lui colorait les joues.

« Au revoir, alors, dit-il.

— Au... » Elle s'éclaircit la gorge à la hâte. « Au revoir, M. Meldick. » Et elle se dirigea vers la porte.

L'ourlet de son manteau fouetta ses jambes maigres dans le vent glacial tandis qu'elle traversait la place à pas pressés pour atteindre le bureau de poste au même moment que M. Smalley.

« Ex aequo », dit-il.

Mlle Land lui adressa un sourire nerveux, puis le salua de la tête lorsqu'il lui ouvrit la porte.

« Il fait un froid de canard.

— Du nord de la Pologne. »

Elle crut avoir mal compris, mais sourit de nouveau. Lorsqu'elle releva la grille du guichet de la poste restante, elle avait recoiffé ses cheveux ébouriffés par le vent. « Bien. » Elle tira le courrier du casier des S. « Je ne crois pas connaître votre nom, dit M. Smalley.

— Mlle Land », dit-elle en compulsant la liasse. Le naturel de son ton la ravit.

« Mlle Land », répéta-t-il.

Elle laissa échapper deux lettres qui voltigèrent jusqu'au sol telles des feuilles mortes décolorées. « Oh. » Elle espéra que la bouffée de chaleur qu'elle ressentait venait du poêle à mazout surchauffé. Elle se pencha et les ramassa prestement.

« Tenez, dit-elle en posant son courrier sur le comptoir.

— Ma foi, j'ai touché le gros lot, aujourd'hui.

— C'est à croire. »

Il lui rendit son sourire et s'en fut. Elle le regarda traverser la place en étudiant son courrier. Quand il démarra, elle sortit un Kleenex de son sac à main et essuya une goutte de sueur à son front. Le gros lot, songea-t-elle avec un nouveau sourire.

Un écrivain, pas de doute.

Il correspondait avec des écrivains de Los Angeles, New York, Milwaukee, Phoenix, et son agent

au New Jersey. Il était abonné à *Saturday Review*, *National Géographie*, à u *New Yorker* et au

[1]

*Manchester Guardian*. Il était membre du Book Find Club. Il dactylographiait tout son courrier, qui se composait surtout de lettres et de rares cartes postales. À en juger par la graphie et les adresses d'expéditeur des lettres qu'il recevait, aucune femme ne lui écrivait.

Mlle Land avait découvert tout cela en plusieurs semaines d'observation.

Assise à son bureau, elle avisa la pendule. Neuf heures et demie : il était en retard. Elle effleura le magazine réexpédié de Los Angeles posé sur sa table. Les trois *cents* manquants d'affranchissement lui fourniraient l'occasion de bavarder un instant avec M. Smalley.

Distraite, elle caressait la couverture lorsque la sonnette de la porte tinta. Elle retira sa main d'un geste brusque et se leva aussitôt en souriant.

Mme Barbara expédia un paquet à son frère, qui habitait Naples.

Ce jour-là, M. Smalley ne vint pas. Le bureau resta ouvert une demi-heure plus tard que d'habitude, car Mlle Land avait du travail à finir. Puis sa mère l'appela et elle rentra chez elle passer une soirée agitée.

« Je me demandais ce qui avait pu vous arriver, dit-elle sans pouvoir se retenir lorsqu'il apparut le lendemain matin.

— Oh. » Il sourit. « J'ai dû me rendre en ville.

— Oh. » Elle lui tendit son courrier. « Il y a une surtaxe de trois *cents* sur ce magazine.

— D'accord. » Il fouilla la poche droite de son pantalon.

« Vous leur avez communiqué votre nouvelle adresse ? »

Mlle Land scruta ses cheveux noirs ébouriffés tandis qu'il baissait la tête pour trier le tas de piécettes dans la paume de sa main.

Il leva les yeux et croisa son regard. « Oui. J'imagine que je ferais mieux de le leur rappeler.

— Ce pourrait être une bonne idée. »

Une fois M. Smalley parti, elle s'assit à son bureau et arrêta son regard sur la pendule. Au bout de quelques minutes, elle se rendit compte qu'elle tremblait, et serra les lèvres, furieuse.

J'ai dû attraper froid, se dit-elle, avant de replonger dans son travail pour s'y perdre.

Le mercredi, il plut à verse. M. Smalley ne vint que vers une heure de l'après-midi. Mlle Land se demandait si elle n'allait pas déjeuner à la confiserie plutôt que de risquer de se faire tremper comme une soupe en retournant chez elle, quand il entra, chapeau et pardessus sombres et luisants.

« Vous êtes en retard. » Elle lissa distraitemment sa robe.

« Je n'arrivais pas à faire démarrer cette fichue voiture. Il n'y a aucun garage dans mon quartier.

— Oh. » Elle lui donna son courrier. « N'allez pas prendre froid. » Sa propre audace la choqua et ses battements de cœur se précipitèrent.

« N'ayez crainte, Mlle Land. » Penché sur sa liasse, il leva les yeux. « Jolie robe », dit-il avant de partir.

Elle regarda sa haute silhouette traverser la place au pas de course. Il glissa, faillit tomber, et elle haleta, avec un coup au cœur. Mais il reprit son équilibre et rejoignit sa voiture sans autre incident.

« Vous devriez faire plus attention, mon garçon », dit-elle tout bas, d'un ton léger.

Elle frissonna. *Non*. Elle n'irait pas plus loin. Prenant son manteau et son parapluie, elle sortit, mais rentra aussitôt pour appeler sa mère et la prévenir que, vu le temps, elle déjeunait à la confiserie de M. Meldick.

Qui se révéla déserte. Mlle Land emporta son bol de soupe de tomate, son sandwich à l'œuf mimosa et sa tasse de café dans l'un des boxes en bois verni.

Elle mangea sans se presser, en écoutant la pluie tambouriner sur le toit et crépiter sur le trottoir. La soupe chaude lui parut délicieuse et lui réchauffa la gorge tout du long. Le sandwich aussi était délicieux. Elle ne cessait de baisser les yeux sur sa robe.

Lorsqu'elle eut fini, elle resta assise à passer le doigt sur le bord lisse et tiède de sa tasse vide. Les paroles d'une chanson lui vinrent à l'esprit. *J'aime le café, j'aime le thé, j'aime le java qui me*

**[2]** *le rend bien...* Elle battit des paupières et prit une profonde inspiration, puis elle observa la salle plongée dans la pénombre. C'est paisible, vraiment paisible ici, à Vera Beach, se dit-elle.

Elle contempla le juke-box pendant un long moment et jeta un coup d'œil vers M. Meldick avant de se décider enfin et de s'extraire de sa banquette.

Le propriétaire leva les yeux. « Vous désirez ?

— Juste un peu de musique. »

Elle se campa devant le juke-box et sa vitrine remplie de bulles multicolores pour consulter les titres disponibles. Il y avait beaucoup de chansons d'amour. Elle glissa une pièce de cinq cents dans la fente et le petit voyant vert du panneau de SÉLECTION s'alluma. De la musique gaie, songea-t-elle, un morceau pour se détendre. Son doigt se promena au-dessus des boutons, puis s'abattit brusquement.

Avant qu'elle ait rejoint sa place, la musique démarrait. Une voix de femme chanta : « *Si je*

*t'aimais, J'essaierais toujours de te dire Ce que je voudrais que tu saches* **[3]** »

Mlle Land, qui s'était rassise, scrutait ses mains posées sur la table et jetait parfois un regard vers M. Meldick. Quand elle vit qu'il ne s'intéressait qu'à ses mots croisés du *Herald Tribune*, elle se détendit. Elle s'adossa, laissa aller sa nuque contre le haut de la banquette et ferma les yeux. Son souffle chaud lui brûlait les lèvres.

La femme chantait maintenant : « *Oui, j'essaierais, mais j'aurais peur, Et je laisserais passer*

*mon heure* **[4]** . »

Le lendemain, M. Smalley resta sans mot dire ni sourire et pianota sur le comptoir du guichet lorsqu'elle laissa tomber une de ses lettres. Elle lui tendit son courrier, il fit volte-face aussitôt et s'en fut sans ajouter quoi que ce soit.

Statufiée, elle le regarda partir, puis scruta l'emplacement que sa voiture venait de quitter.

L'air blessé et perplexe, Mlle Land entreprit de récapituler ce qui s'était passé entre l'entrée et la sortie de M. Smalley. Elle revit ses actions l'une après l'autre : elle avait souri, dit bonjour, pris son courrier, et le lui avait tendu. Était-il énervé parce qu'elle avait laissé tomber une de ses lettres ? Mais il avait déjà l'air lugubre à son arrivée.

Quand elle ferma à cinq heures et demie, elle s'interrogeait encore.

Peu après sept heures, le dîner fini, elle sortit se promener tandis que sa mère faisait la vaisselle. Elle parcourut à pied plusieurs kilomètres dans la nuit venteuse tout en écoutant les sourdes détonations des vagues qui se brisaient sur la grève, et consulta toutes les plaques de rue sur son itinéraire, alors qu'elle savait pourtant que Brookhaven Road était loin.

À neuf heures, elle alluma la télévision tandis que sa mère allait se coucher. Le spectacle comique lui paraissant des plus nostalgiques, elle éteignit le poste.

Onze heures avaient sonné quand elle se redressa dans son lit pour scruter sa petite chambre plongée dans le noir. Et si elle prenait un calmant ? Elle avait dû boire trop de café dans la journée. Oui, c'était sans doute l'explication.

Elle pressa l'interrupteur de sa lampe de chevet, s'assit sur le bord de son lit, les pieds dans une

[5]

flaque de lumière, puis elle mit la radio à bas volume et écouta l'orchestre d'André Kostelanetz interpréter « Lotus Land ». Elle contempla ses genoux blancs et ses orteils, pâles virgules sur le tapis. Des veines rayaient ses chevilles telles des ficelles bleues.

Dans un mois et un jour, j'ai trente-sept ans, songea-t-elle.

Elle prit le livre posé sur sa table de chevet, une anthologie de poésie de la Modern Library qu'elle avait achetée en ville un jour. Elle passa en revue la liste des premiers vers dans l'index de la fin jusqu'à trouver le poème qu'elle cherchait. Elle alla alors à la page 875. L'œuvre était signée e.e. cummings.

*Toujours devant ta voix  
mon âme folle de joie  
évoque un faon gracile  
dans sa beauté facile*

Elle relut le poème entier deux fois, puis un passage tout haut :

*Mais mon cœur frappé  
D'une vive anxiété  
Tremble de t'entendre  
Dire des mots...*

« Jessica ? »

Le livre fermé dans un bruit sourd, elle se leva et vit dans le couloir un spectre rondelet au crâne hérissé de bigoudis.

« Tu es malade ? demanda sa mère.

— Non, maman. Retourne te coucher.

— Tu as encore bu trop de café.

— Je vais bien, maman.

— Tu ne devrais pas en boire autant. Je te l'ai toujours dit.

— Oui, maman. »

Plus tard, bien au chaud dans son lit, Mlle Land observait le plafond. Elle respirait à peine. Une douleur lui tenaillait la région du cœur. Un peu d'aérophagie, sans doute.

Soudain, avec un hoquet, elle chassa ce qui lui courait sur la joue. Mais quand elle découvrit qu'il ne s'agissait pas d'un insecte, elle dut s'essuyer le bout des doigts sur le couvre-lit jusqu'à ce qu'ils lui brûlent. C'est *absurde* ! se dit-elle.

Le lendemain matin, M. Smalley lui sourit. Mlle Land se sentit très lasse vers midi et s'octroya une sieste réparatrice au lieu de rentrer déjeuner.

On était au mois de mai et M. Smalley venait de glisser une carte postale dans la fente sous le guichet des timbres et des mandats postaux. Elle la contemplait, cette carte, posée sur son bureau. Ses battements de cœur s'accéléraient tandis qu'elle la relisait.

*Cher Monsieur,*

*Je serais intéressé par la location d'une petite maison autour de Port Jervis. Pourriez-vous me tenir informé de ce que vous avez de disponible ?*

*Louis Smalley.*

Un jour, Mlle Land, âgée de sept ans, avait vu un camion écraser son chien. Elle se sentait dans le même état d'esprit, elle éprouvait la même impression d'incrédulité, de paralysie, et la même conviction qu'un tel événement n'aurait pas dû se produire.

À cinq reprises ce jour-là, elle sortit la carte du sac postal et la relut. Enfin, elle la lâcha pour la dernière fois et la regarda se poser en voltigeant sur la pile de courrier.

Le mardi soir, sa mère et elle allaient d'habitude au cinéma à Port Franklin, mais ce jour-là, Mlle Land prétendit souffrir d'une migraine et alla se coucher. De sa chambre, couchée dans le noir, ses yeux bleu pâle rivés au plafond, elle entendit les émissions que sa mère, restée là, regardait à la télévision.

À vingt-deux heures dix-sept, elle serra les lèvres. Vera Beach n'était donc pas assez bien pour lui ? Tant pis. Elle se tourna sur le flanc et bourra son oreiller de coups de poing.

Au cœur de la nuit, elle mordit ce même oreiller jusqu'à en avoir mal aux mâchoires et à en trembler de tout son long. *Je le déteste !* hurlait quelqu'un.

Le lendemain matin, au tintement de la sonnette, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis reprit son tri.

Il garda un instant le silence. Elle glissait les lettres dans leurs casiers respectifs.

« Rien pour Smalley ? demanda-t-il enfin.

— J'aurai bientôt fini », répondit Mlle Land.

Elle l'entendit relâcher sa respiration et ramassa une autre liasse de courrier qu'elle n'avait décidément pas trouvé le temps de classer ce matin-là.

« Vous pouvez me dire s'il y a quoi que ce soit ?

— Je n'en sais rien. J'aurai fini dans un instant. » Un froid glacial lui noua l'estomac. Sa gorge s'assécha.

Elle termina sa tâche.

« Smalley. » Elle vida le casier des *S* et compulsa les plis. « Non, rien aujourd'hui, M. Smalley. »

Elle sentit son regard s'attarder sur elle, puis il se retourna et sortit. Elle frissonna une seule fois en le suivant des yeux tandis qu'il traversait la place. Voilà, se dit-elle tout à coup. *Bien fait !* Elle reprit son souffle et, tremblante, alla s'asseoir à son bureau, les yeux fermés, les mains dans son giron.

Le matin suivant, elle leva la tête sans quitter son bureau. « Non, rien. »

Le matin suivant, elle revint en retard de sa pause café et le trouva qui l'attendait à la porte. Lorsqu'elle lui tendit son magazine surtaxé, elle dit d'un ton sec : « Je crois que vous devriez leur redonner votre nouvelle adresse. »

Le matin suivant, elle lui passa son courrier et se détourna sans un mot.

Le lundi, elle lâcha un simple « Rien » d'un ton léger et ne le regarda même pas.

Ce soir-là, elle souffrit de crampes d'estomac et dut garder le lit trois jours et trois nuits. Chaque matin, elle prit soin de téléphoner au bureau de poste pour rappeler à sa remplaçante de percevoir les surtaxes d'affranchissement. Sur les objets réexpédiés d'autres villes. De Los Angeles, par exemple.

Lorsque la lettre dans l'enveloppe bleue arriva, Mlle Land n'y jeta qu'un vague coup d'œil avant de la glisser dans le casier des *S*.

Elle la réexamina au retour de chez Meldick. Même faute d'adresse d'expéditeur, l'écriture, une cursive délicate, aurait suffi à la renseigner. Une ligne imprimée indiquait d'ailleurs que la lettre provenait d'une certaine Marjorie Kelton.

Mlle Land s'assit à son bureau, le pli entre les mains. Elle sentait son cœur cogner dans sa poitrine. Marjorie Kelton. Un nom en lettres bleu nuit sur papier bleu. Elle le lut et le relut jusqu'à ce qu'il se brouille. Marjorie Kelton. Une enveloppe à en-tête. L'atmosphère était étouffante. Sa chaise oscillait sous elle. Son crâne s'engourdissait. Marjorie Kelton. Une enveloppe et, sans doute, du papier à en-tête. Des gouttelettes de sueur perlaient à son front. Marjorie Kelton.

Lorsque la sonnette tinta et que M. Smalley se présenta devant le guichet, Mlle Land lui dit : « Rien. »

Atterrée, elle tressaillit et voulut crier : « Attendez ! » Elle ne réussit qu'à produire un gémissement ténu. La sonnette retentit à nouveau. Mlle Land recula sa chaise dans un grincement de bois torturé et se précipita vers la vitre du guichet.

« Attendez », murmura-t-elle.

Elle le regarda marcher à grands pas vers la Volkswagen.

« J'ai commis une erreur », murmura-t-elle.

Il monta dans son véhicule et s'éloigna sans répondre.

Elle se détourna de la vitre avec un frisson. J'ai commis une erreur, répéta-t-elle en pensée. Une simple erreur, vous voyez. Je n'ai pas mis votre lettre dans le bon casier.

Un sourire de commande étira ses traits émaciés. Elle se voyait rire en relatant l'incident si drôle à M. Smalley. Je l'ai rangée aux *M*, vous voyez. J'avais la tête ailleurs, j'imagine. Ce que je peux être bête !

L'image mentale s'effaça. Mlle Land, en constatant qu'elle tenait le combiné du téléphone, le reposa sur son berceau. Non, pas si tôt. Ce serait attirer les soupçons. Elle avisa l'horloge murale. Dans une heure. Ce serait plus approprié. M. Meldick est venu récupérer son courrier, vous voyez, et je suis tombée sur votre lettre. Je l'avais rangée au *M* par erreur. Vous ne trouvez pas ça... ?

Elle reprit son travail.

À dix heures et demie, elle consulta l'annuaire et sentit une chape de glace lui enserrer l'estomac lorsqu'elle découvrit que M. Smalley n'était pas répertorié.

« Oh. » Agacée par sa propre bêtise, elle secoua la tête. *Bien sûr* qu'il n'était pas répertorié : il venait d'emménager.

*Mais s'il n'avait pas le téléphone ?* La terreur lui griffa le cœur. Elle se hâta d'en rire. Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui lui prenait ? M. Smalley repasserait aux alentours de midi pour la deuxième distribution. Elle lui donnerait la lettre à ce moment-là, et voilà tout.

Il ne revint pas de la journée. À deux heures, elle appela les renseignements et demanda le numéro du nouvel abonné.

Le téléphone de M. Smalley sonna en vain cinq bonnes minutes. Alors, sans bruit ou presque, elle raccrocha, avant de scruter l'enveloppe bleue posée sur son bureau. Ma foi, ce n'est pas ma faute, se dit-elle. Pourquoi m'en faire ? Il l'aura demain, sa lettre.

Demain.

« Tu n'as *rien* mangé, dit sa mère en la menaçant d'une cuillerée de purée.

— Je n'ai pas *faim*, maman.

— Tu as grignoté chez Meldick cet après-midi, hein ?

— Non, maman. Je t'en prie, je n'ai pas faim, c'est tout. »

Sa mère grommela. Puis on entendit un bruit de fourchette, cliquetis sur l'assiette, cliquetis sur les dents, un gargouillis d'eau avalée non sans peine, et une respiration sifflante. Mlle Land traça des petites routes dans sa montagne de purée intacte. Elle scruta son assiette pendant que quelque chose lui dévorait l'estomac. « Finis ta viande.

— Je n'ai... » Mlle Land s'éclaircit la gorge. « Je t'ai dit que je n'ai pas faim, maman.

— Tu as bu trop de café. Ça coupe l'appétit, je n'arrête pas de te le répéter.

— Je te prie de m'excuser, maman. » Elle se leva.

« Tu n'as *rien* mangé », lui lança sa mère tandis qu'elle quittait la pièce.

Elle verrouilla sa porte sans bruit, se dirigea vers son lit, s'y assit en pétrissant ses doigts déjà

blancs et s'efforça de reprendre son souffle. Chaque fois qu'elle inspirait, il lui semblait s'étouffer.

Il s'écoula cinq minutes. Soudain, elle passa la main sous son oreiller et en retira l'enveloppe bleue.

Elle tourna et retourna le pli comme s'il avait une infinité de côtés et qu'elle devait trouver le bon. Le nom de la femme surgissait et disparaissait de son esprit ; il semblait clignoter telle une enseigne lumineuse. Elle regarda le nom et l'adresse de M. Smalley, rédigés avec l'exactitude toute féminine de Marjorie Kelton. Elle la vit assise à son bureau, en train de coucher ce nom sur le papier, *M. Louis Smalley*, d'une main sûre, dans la quiétude de sa chambre.

Puis, avec un coup au cœur, elle ouvrit l'enveloppe qui lui échappa. Mlle Land resta là, à la contempler, ébranlée par ses battements de cœur. Elle se mordit la lèvre inférieure, fondit en larmes. Un accident, se voyait-elle essayer d'expliquer. Je croyais qu'elle m'était destinée, vous comprenez, et...

Elle crispa ses paupières et sentit deux larmes brûlantes lui couler sur la figure. Jamais il ne la croirait.

« Non, gémit-elle. Non, non, non. »

Au bout d'un moment, elle ramassa la lettre, en affectant un air impassible, un masque hautain.

*Lou chéri,*

*Chuck m'apprend que tu es de retour dans l'est. Qu'est-ce que tu attends pour m'appeler ? Je ne parlais pas sérieusement, tu le sais. Jamais de la vie, imbécile heureux !*

La lettre continuait sur ce ton. Mlle Land, hébétée, comme enfiévrée, poursuivit sa lecture et la termina. Par deux fois, elle froissa la feuille de papier et la jeta, et par deux fois elle alla la récupérer et la lisser. Elle la lut en entier sept fois au total, puis elle en relut des passages.

Un peu plus tard tandis qu'elle gisait dans l'obscurité, la lettre froissée dans son poing, le regard fixé sur le plafond, les yeux secs, la respiration réduite à un filet d'air, elle vit Marjorie Kelton, et Marjorie Kelton était belle et désirable. Une femme capable d'écrire une lettre pareille ne pouvait qu'être belle et désirable.

Vers minuit elle s'assit dans son lit, trouva la lettre à tâtons et la déchira avec de grands gestes des bras, puis en jeta les fragments déchiquetés le plus loin possible avec un sanglot étouffé. *Et voilà !*

Au matin, elle les brûla.

M. Smalley reçut deux lettres et une carte postale. Lorsque Mlle Land lui tendit son courrier, il sourit et la remercia. Peu importe, décida-t-elle au déjeuner. Ce n'était qu'une lettre. Il aurait pu lui arriver n'importe quoi pendant l'acheminement. Inutile de s'inquiéter. Elle ne se couvrirait pas de ridicule une autre fois.

Le lundi suivant, une lettre de l'agent immobilier du nord de l'État arriva pour M. Smalley. Mlle Land la rangea dans son tiroir. Lorsque le destinataire se présenta, elle lui donna son *Saturday Review* et sa brochure du Book Find Club. Ce qui la stupéfia, ce fut de ne ressentir aucune peur. Tout au contraire, elle éprouvait une vive satisfaction quand elle glissa la lettre dans son sac à main et l'emporta chez elle pour le déjeuner.

Après le repas, elle se retira dans sa chambre, prit garde de fermer la porte et sortit la lettre de son sac. Elle resta un long moment allongée sur son lit à toucher l'enveloppe, à la froter entre ses doigts, à la presser contre sa joue. Tout à coup, elle l'embrassa et sentit comme un fleuve chauffé par le soleil se couler en elle. Étrange. Elle en frissonna.

En fait, se dit-elle soudain, il n'y a là qu'un gentil complot à l'encontre de M. Smalley, rien qui puisse lui causer du tort. Il ne s'agissait que d'une lettre d'un agent immobilier, après tout. Aucune importance. Elle tortilla un peu des hanches sur son lit et lut la lettre.



Il y avait bel et bien des locations disponibles. Elle haussa les épaules.

« Et alors ? » souffla-t-elle avant de pouffer de son audace.

Quelques minutes plus tard, elle déchira la lettre en mille morceaux et rit de plaisir lorsqu'ils se mirent à lui pleuvoir dessus, tels des flocons de neige secs, entre ses doigts écartés.

Et voilà, se dit-elle. Ses mâchoires se crispèrent. La colère la reprenait. *Et voilà !*

Elle sombra dans un sommeil si profond que sa mère dut cogner à sa porte pendant trois minutes pour la réveiller.

Elle apporta un des *Saturday Review* de M. Smalley chez elle et le glissa sous son oreiller. Ça suffira, se dit-elle. On en reste là. Jusqu'à présent, ça ne comptait pas, il n'y avait rien d'important, mais il faut arrêter. Quel intérêt, de toute façon ? Ce n'est qu'un jeu stupide.

Deux jours plus tard, elle prit une carte postale envoyée par une boutique de prêt-à-porter masculin de Port Franklin et n'en retira guère de satisfaction. Le lendemain, c'était une lettre de son agent littéraire qu'elle déchira sans même la lire.

Arrête, se morigéna-t-elle. Inutile de continuer, puisque ce n'est qu'un jeu stupide.

La deuxième lettre de M. Smalley à l'agent immobilier, elle la déchira à pleines dents avant d'en répandre les morceaux dans sa chambre.

Le matin du mercredi 22 juin, Mlle Land triait du courrier lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir. L'amorce d'un sourire narquois joua sur ses lèvres, puis disparut. Elle continua de glisser lettres et cartes postales dans leurs casiers.

« Excusez-moi », dit une voix inconnue.

Mlle Land regarda derrière elle et vit un homme qui portait un costume bleu sombre et un panama. Il y avait des palmiers sur sa cravate.

Il porta sa main à son chapeau.

Elle s'avança. « Oui ? »

L'homme sortit de sa poche intérieure un portefeuille et l'ouvrit. Elle baissa les yeux sur la carte qu'il lui présentait.

« J'aimerais vous parler, Mlle Land, dit-il.

— Ah ? » Ses doigts se crispèrent sur sa liasse. « C'est à quel sujet ?

— Puis-je passer derrière ?

— C'est interdit par le règlement. » L'homme tendit de nouveau sa carte.

« Je sais ce qui est interdit par le règlement », dit-il.

Elle déglutit et entendit un petit bruit sec dans sa gorge.

« Je suis très occupée, dit-elle. J'ai beaucoup de courrier à trier. »

L'homme la regarda, impassible.

« Ouvrez-moi, Mlle Land. »

Elle posa sa liasse sur la table et en égalisa les bords. Puis elle gagna la porte devant laquelle s'arrêtèrent les pas de son visiteur. Elle observa sa silhouette sombre à travers le verre dépoli. Puis elle tourna le verrou.

« Je vous en prie, dit-elle d'un ton enjoué. Vous permettez que je continue mon travail pendant que nous bavardons ? »

Elle se retourna avant qu'il puisse répondre. Du coin de l'œil, elle le vit entrer, son chapeau à la main, puis elle entendit le dé clic de la porte qui se refermait. Un frisson lui parcourut l'épine dorsale.

« Alors, qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en reprenant sa liasse. Quelqu'un s'est plaint ? » Elle eut un rire creux. « On ne peut pas plaire à tout le monde tout le... ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux que l'on baisse les vitres des guichets un petit instant, non ?

l'interrompit-il.

— Non, c'est impossible, dit Mlle Land avec un sourire fugace. Le bureau est ouvert, vous voyez. Les gens viennent chercher leur courrier. Après tout, c'est pour ça que je suis là. Je ne peux pas... *fermer comme ça.* »

Elle reporta son attention sur les lettres qu'elle tenait et en brandit une d'une main tremblante. « Mme Brandt, dit-elle, avant de glisser l'enveloppe dans le casier des B.

— Mlle Land...

— Il fait *chaud* ici, non ? Je l'ai signalé par écrit au bureau principal... oh ! je ne sais pas, moi, des dizaines de fois ! Je suppose qu'il me faudra finir par acheter un éventail. »

Il baissa la vitre du guichet des timbres et des mandats postaux.

« Une *minute* ! glapit Mlle Land. Vous ne pouvez pas faire ça. C'est un service public, ce... »

Un coup d'œil de son visiteur la réduisit au silence. Figée, elle serra sa liasse contre sa poitrine. Il se dirigea vers le guichet de la poste restante.

« Vous ne pouvez pas faire ça. » Elle le regarda baisser le rideau et un gloussement amer lui échappa. « Pourtant, vous venez de le faire. » Elle haussa les épaules et voulut poser le courrier sur la table.

« Oh ! » Lettres et cartes postales se répandirent sur le parquet carrelé. « Ce que je suis maladroite ! J'ai deux mains gauches aujourd'hui... »

— Laissez, Mlle Land, dit l'homme d'un ton ferme. Nous les ramasserons plus tard.

— Oh, c'est très aimable à... »

Elle s'interrompit : de toute évidence, ce *nous* ne l'incluait pas. Prise de vertige, elle se redressa, les mains nouées.

« Bon, pourquoi vouliez-vous me voir ? demandât-elle.

— Je crois que vous le savez déjà, mademoiselle.

— *Non*, dit-elle un ton trop haut. Non, je l'ignore. Il y a... il y a bien longtemps que n'ai pas eu l'honneur de recevoir la visite d'un p-p-p... »

Mlle Land prit un air hébété et ne parvint pas à dissimuler un frisson. Elle s'éclaircit la gorge.

« Si c'est au sujet de... » Elle dut encore s'interrompre.

« Mademoiselle, on enquête depuis un mois. Le plaignant nous a signalé la disparition de *vingt et un* articles en... »

— Oh, ce doit être M. Smalley, bredouilla-t-elle. Oh, c'est quelqu'un d'étrange, *d'étrange*, monsieur... ? » L'homme ne prit pas la peine de se présenter. Elle s'éclaircit la gorge. « Il est écrivain, vous savez. On ne peut pas... compter sur... ce genre d'individu. C'est bien simple : il n'était pas installé ici depuis deux mois qu'il cherchait un autre lieu de résidence, sous prétexte qu'il n'aimait pas... »

— Nous avons les preuves, mademoiselle. J'aimerais que vous me suiviez.

— Mais... » Un sourire terrifié lui étrécit les lèvres. « Je crains que ce soit impossible. J'ai des gens à servir, ici, vous voyez. Vous ne comprenez pas, vous ne comprenez vraiment pas. J'ai des *gens*, ici.

— J'ai quelqu'un pour vous remplacer dans ma voiture. »

Mlle Land le dévisagea d'un regard vide. « Vous... » Elle passa une main tremblante sur sa joue. « C'est impossible... »

— Voulez-vous bien prendre vos affaires ? demanda-t-il.

— Cette personne ne saura jamais se débrouiller, voyons, lui dit-elle d'une voix enjouée. Vous ne comprenez pas. J'ai mon propre système de classement, ici. Je l'appelle le... »

Elle se mordit la lèvre inférieure pour ravalier un sanglot.

« Non, non, je regrette, dit-elle. C'est impossible. Vous ne comprenez pas. Cette personne ne pourra pas... »

— *Mademoiselle, prenez vos affaires.* »

À l'exception de la veine qui battait à son cou, elle aurait pu passer pour une statue.

« Mais vous ne comprenez pas », murmura-t-elle.

La sonnette de la porte d'entrée retentit. Mlle Land tourna la tête et regarda par la vitre du guichet de la poste restante.

« Mademoiselle... » dit l'homme.

Tout à coup, elle se campa derrière le guichet et releva la vitre. « Ah... *bonjour*. Belle matinée, n'est-ce pas ? »

M. Smalley la dévisagea, quelque peu surpris.

« Voyons... » Elle se tourna vers les casiers et y prit d'une main tremblante une liasse dont elle sortit une, deux, trois, quatre, cinq lettres et une revue. Elle posa le tout sur la table et se retourna vers la vitre, tout sourire, le teint rosi.

« Ma foi, dit-elle, vous avez touché le gros lot, ce matin. »

Elle lui tendit son courrier en soutenant le regard neutre de ses yeux noirs et en se cramponnant au comptoir. Puis elle le regarda traverser la place pour rejoindre sa voiture. Lorsqu'il jeta un coup d'œil dans sa direction, elle leva la main et agita délicatement ses doigts exsangues.

Enfin, Mlle Land baissa la vitre et se détourna du guichet.

Titre original : *Always Before Your Voice*.

Initialement paru dans

*California Sorcery*, anthologie composée par

William F. Nolan et William Schafer,

CD Publications, 1999.

© 1999, by Richard Matheson.

DÉJÀ PARU

DANS LA MÊME COLLECTION

- Richard Matheson, *Derrière l'écran*  
(volume 1 de l'intégrale des nouvelles)
- Pat Cadigan, *Vous avez dit virtuel ?* (roman)
- Pascal Françaix, *Tamagotchi* (roman)
- Anne Duguël, *Petit théâtre de brouillard* (roman)
- Joël Houssin, *Les Vautours* (roman)
- Robert Silverberg, *Le Grand silence* (roman)
- Richard Matheson, *Intrusion*  
(volume 2 de l'intégrale des nouvelles)
- Mike Resnick, *La Belle ténébreuse* (roman)  
(Prix Tour Eiffel 2000)
- Lucius Shepard, *Petite musique de nuit* (nouvelles)
- N. Lee Wood, *Le Gardien de l'ange* (roman)
- René Reouven, *Bouvard, Pécuchet et les savants fous* (roman)  
(Grand Prix de l'Imaginaire 2001  
catégorie « roman francophone »)
- Richard Matheson, *La poupée à tout faire*  
(volume 3 de l'intégrale des nouvelles)
- Mike Resnick, *Sur la piste de la licorne* (roman)
- Dan Simmons, *Les Forbans de Cuba* (roman)
- Paul J. McAuley, *Sable rouge* (roman)
- Jacques Sadoul, *Chronique des dragons oubliés* (roman)
- Robert Silverberg et Jacques Chambon,  
*Destination 3001* (anthologie internationale inédite)
- Jonathan Carroll, *Le bûcher des immortels* (roman)
- Richard Matheson, *Le pays de l'ombre*  
(volume 4 de l'intégrale des nouvelles)
- Franco Ricciardiello, *Aux frontières du chaos* (roman)
- Lisa Tuttle, *Compagnon de nuit* (roman)
- J. Gregory Keyes, *Les démons du Roi-Soleil* (roman)  
(Grand Prix de l'Imaginaire 2002  
catégorie « roman étranger »)
- Richard Matheson, *La touche finale*  
(volume 5 de l'intégrale des nouvelles)
- Mike Resnick, *Sous d'autres soleils* (nouvelles)
- Harlan Ellison, *La machine aux yeux bleus* (nouvelles)
- Nancy Kress, *Les hommes dénaturés* (roman)
- Harlan Ellison, *Dérapages* (nouvelles)
- Norman Spinrad, *Bleue comme une orange* (roman)
- Benjamin Legrand, *La face perdue de la lune* (roman)
- J. Gregory Keyes, *L'algèbre des anges* (roman)  
(vol. 2 de « L'Age de la déraison »)

Scott Westerfeld, *L'I.A. et son double* (roman)  
Robert Silverberg, *Le chemin de la nuit* (nouvelles)  
(vol. 1 des « Nouvelles au fil du temps »)  
Richard Christian Matheson, *Dystopia 1* (nouvelles)  
Jonathan Carroll, *Le baiser aux abeilles* (roman)  
Robert Silverberg, *Les jeux du Capricorne* (nouvelles)  
(vol. 2 des « Nouvelles au fil du temps »)  
Jacques Barbéri, *Le crépuscule des chimères* (roman)  
Richard Christian Matheson, *Dystopia 2* (nouvelles)  
Jonathan Carroll, *L'aube du huitième jour* (roman)  
Francis Berthelot, *Nuit de colère* (roman)  
J. Gregory Keyes, *L'empire de la déraison* (roman)  
(vol. 3 de « L'Age de la déraison »)  
Robert Silverberg, *Voile vers Byzance* (nouvelles)  
(vol. 3 des « Nouvelles au fil du temps »)  
Olivier Paquet, *Structura Maxima* (roman)

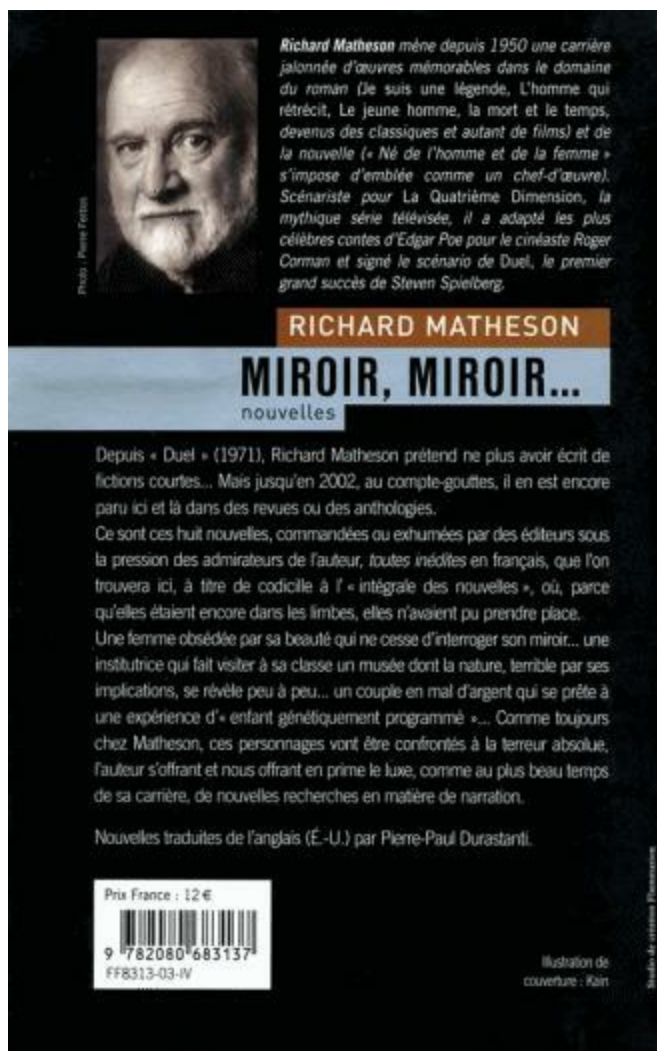
*Impression réalisée sur CAMERON par*  
BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES  
GROUPE CPI

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)*  
*pour le compte des Éditions Flammarion*  
*en avril 2003*

N° d'édition : FF831301. — N° d'impression : 031783/1

Dépôt légal : avril 2003.

*Imprimé en France*



\* — En français dans le texte, comme tous les termes en italiques signalés par un astérisque. (N.d.T.)

[1] Équivalent américain de France-Loisirs ou du Grand Livre du Mois. (N.d.T.)

[2] *I love coffee, I love teal/I love the java jive and it loves me*. Paroles de la chanson « Java Jive », de Ben Oakland et Milton Drake, écrite en 1940 et popularisée par la version des Ink Spots en 1947. (N.d.T.)

[3] *If I loved you,/Time and again I would try to say/All I'd want you to know*. Paroles de la chanson « If I Loved You » extraite de la comédie musicale *Carousel*, de Rogers & Hammerstein, créée à New York en 1945. (N.d.T.)

[4] *Longin' to tell you but afraid and shy/I'd let my golden chances pass me by*. Même chanson que précédemment. (N.d.T.)

[5] L'équivalent actuel dans les pays francophones serait Richard Clayderman ou André Rieu.

*(N.d.T.)*